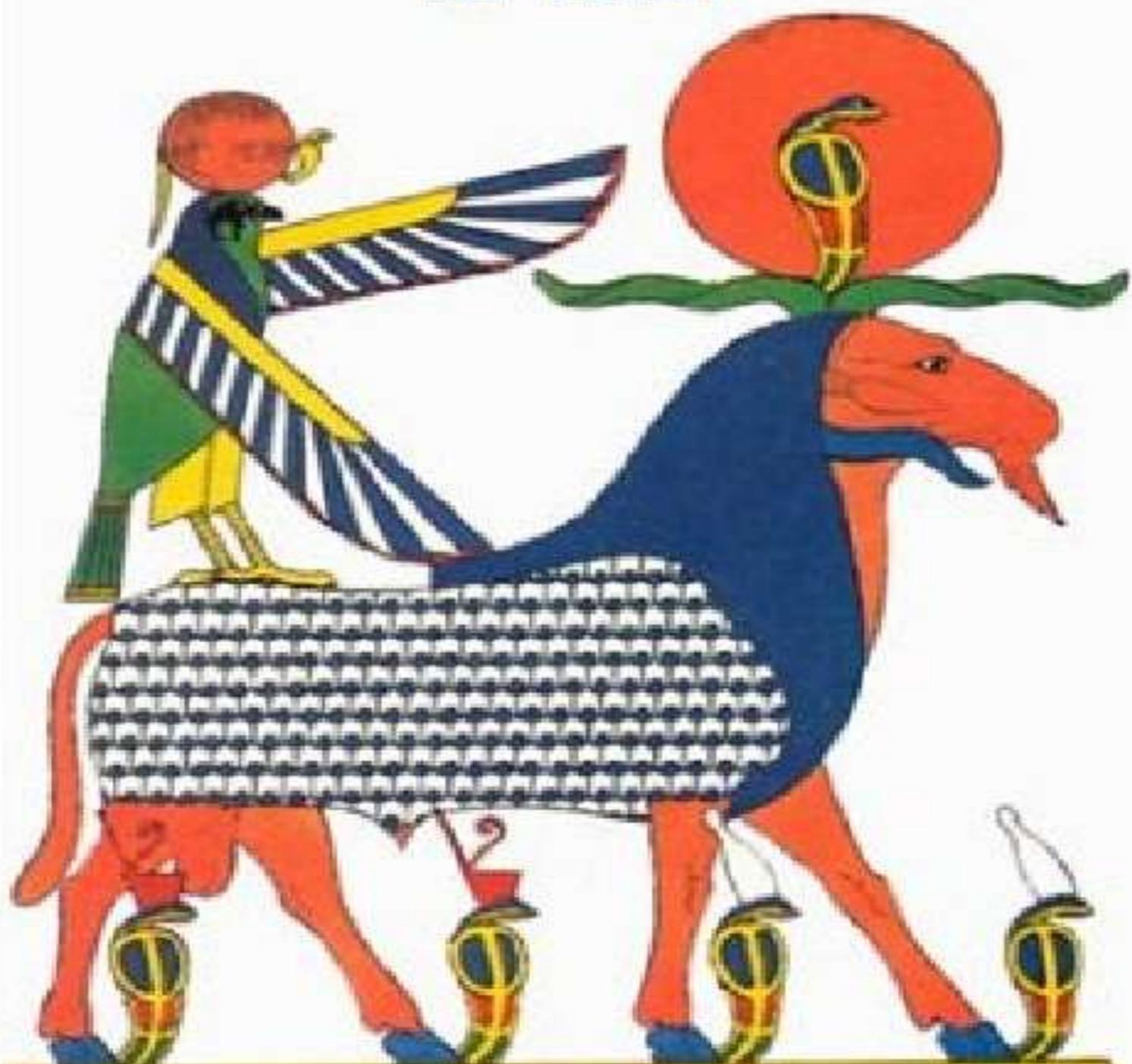


**10
18**

**Anton Gill
La cité de
la mer**



grands détectives

ANTON GILL

LA CITÉ DE LA MER

(*City of the Sea*)

Traduit de l'anglais par Corine Derblum



Pour George Gill

NOTE DE L'AUTEUR

Si le contexte historique du récit qui va suivre est dans l'ensemble authentique, la plupart des personnages sont fictifs. On connaît relativement bien la vie dans l'Égypte ancienne, car ses habitants – du moins les membres des classes dirigeantes et administratives – étaient lettrés et avaient le sens de l'Histoire. Néanmoins, selon les spécialistes, au long des deux siècles écoulés depuis la naissance de l'égyptologie, guère plus d'un quart de ce qui est à connaître a été découvert. Certaines dates, certains faits sont encore l'objet de nombreuses controverses parmi les chercheurs et, au cours des fouilles, maints fragiles vestiges de la civilisation pharaonique ont été détruits ou dispersés.

Cet ouvrage étant un roman, je me suis permis quelques libertés de temps à autre en interprétant ce que dut être la vie dans l'Égypte ancienne. Bien que nul ne puisse savoir tout à fait comment parlaient et se comportaient les gens à cette époque, et bien que l'on puisse supposer que la nature humaine n'a guère changé durant ces trois derniers millénaires, je prie les égyptologues et les puristes de bien vouloir me pardonner.

Parmi ceux, nombreux, envers lesquels je suis redevable, se trouvent non seulement les fondateurs de l'égyptologie moderne, tels James Breasted, E. Wallis Budge et W.M. Flinders Petrie, mais aussi des chercheurs contemporains, dont Cyril Aldred, W.V. Davies, Christine El Mahdy, T.G.H. James, Manfred Lurker, Lise Manniche, P.R.S. Moorey, R.B. Parkinson, Gay Robins, John Romer, M.V. Seton-Williams, A.J. Spencer, Miriam Stead, Eugen Strouhal, Richard H. Wilkinson et Hilary Wilson. Je tiens également à remercier le Dr H. Peter Speed pour la patience et la promptitude avec lesquelles il a répondu à mes maintes questions anxieuses.

Note de la Traductrice

Je tiens à exprimer ma très vive reconnaissance à Dominique Farout, enseignant à l'École du Louvre et à l'institut Khéops-Égyptologie (Paris), pour l'aide qu'il m'a apportée avec tant de gentillesse et de compétence tout au long de cette série.

L'ÉGYPTE AU TEMPS DE HUY

Les neuf années de règne du jeune pharaon Toutankhamon (1361-1352 av. J.-C.)¹ furent une époque troublée pour l'Égypte. Elles marquaient la fin de la XVIII^e dynastie, la plus glorieuse des trente dynasties de l'Empire. Les prédecesseurs de Toutankhamon comptaient d'illustres rois guerriers, des législateurs et des innovateurs, qui avaient fondé un nouvel empire tout en consolidant l'ancien. Juste avant son règne, toutefois, le trône avait été occupé par un pharaon étrange, aux dons de visionnaire : Akhenaton. Celui-ci avait rejeté tous les anciens dieux pour les remplacer par un seul, Aton, qui trouvait son essence dans le soleil dispensateur de vie. Akhenaton reste le premier philosophe dont l'Histoire ait gardé la trace, et le créateur du monothéisme. En dix-sept années de règne, il provoqua un véritable bouleversement dans les modes de pensée et de gouvernement de son pays. Mais, dans le même temps, il perdit la totalité de l'Empire du Nord (la Palestine et la Syrie) et mena le royaume au bord de l'abîme, ce qui incita des ennemis puissants à s'assembler sur ses frontières septentrionales et orientales.

Les réformes religieuses d'Akhenaton avaient introduit le doute dans les esprits, après des générations de certitude inébranlée remontant à des temps encore plus lointains que la construction des pyramides, mille ans auparavant. Et bien que l'Empire, déjà vieux de plus de mille cinq cents ans à l'époque

¹ Les dates concernant la fin de la XVIII^e dynastie sont sujettes à controverse entre les différentes écoles d'égyptologues. Certains situent la mort d'Akhenaton vers 1362, d'autres vers 1373, voire vers 1379, de même pour Toutankhamon dont certains situent la naissance en 1354, d'autres en 1361. (N.d.É.)

de ces récits, eût traversé des crises par le passé, l'Égypte connut une brève période d'obscurantisme. Akhenaton ne s'était pas fait aimer des prêtres qui administraient l'ancienne religion et qu'il avait dépossédés de leur pouvoir, ni des gens du peuple, qui voyaient en lui le profanateur de croyances séculaires, en particulier leurs convictions relatives aux défunts et à l'au-delà. Après sa mort à l'âge de vingt-neuf ans, vers 1362 av. J.-C., la nouvelle capitale qu'il s'était bâtie (*Akhet-Aton*, la « cité de l'Horizon ») ne tarda pas à tomber en ruine tandis que le pouvoir retourna à Thèbes, la capitale du Sud. Au nord, le siège du gouvernement était la ville que nous appelons Memphis, mais à l'époque elle était moins importante que Thèbes. Le nom d'Akhenaton fut retranché de tous les monuments et il devint même interdit de le prononcer.

Akhenaton était mort sans héritier direct. Les trois règnes qui suivirent, dont celui de Toutankhamon fut le deuxième et de loin le plus long, s'avérèrent lourds d'incertitude. Aucun de ces rois ne laissa d'héritier légitime, et pendant cette période les pharaons eux-mêmes virent très probablement leur pouvoir jugulé par Horemheb, ancien commandant en chef des armées d'Akhenaton, désormais résolu à assouvir ses propres ambitions : restaurer l'Empire et l'ancienne religion, puis monter sur le trône. Il y parvint finalement en 1348 av. J.-C., peut-être après une lutte pour le pouvoir avec Ay, son immédiat prédecesseur, ancien fonctionnaire de haut rang à la cour d'Akhenaton. Tout comme Horemheb, Ay était un roturier ambitieux ; mais sa fille, Néfertiti, qui fut la Grande Épouse Royale d'Akhenaton, reste après Cléopâtre la reine la plus célèbre de l'histoire égyptienne. Le récit qui va suivre se situe au cours du règne de cinq années d'Ay – soit environ de 1352 à 1348 av. J.-C. –, toutefois Horemheb conserve une puissance considérable.

Pour sa part, Horemheb régna environ vingt-huit ans, jusqu'à un âge fort avancé, après avoir épousé la belle-sœur d'Akhenaton pour conforter ses prétentions à la couronne. Lui aussi s'éteignit sans héritier direct. Ainsi s'acheva la XVIII^e dynastie.

L'Égypte, qui sous Horemheb avait recouvré son unité, allait connaître son ultime apogée de gloire au début de la XIX^e dynastie, sous Ramsès II. C'était de loin le pays le plus riche et le plus puissant du monde connu, abondant en or, en cuivre et en pierres précieuses. Le commerce était pratiqué tout le long du Nil – que l'on nommait simplement « le Fleuve » –, depuis la côte jusqu'à la Nubie et au Soudan, sur la Méditerranée (la « Grande Verte »), et sur la mer Rouge jusqu'à la Somalie (le Pount). Mais ce n'était qu'une étroite bande de terre accrochée aux rives du Nil, cernée à l'est comme à l'ouest par des déserts, et gouvernée par trois saisons : le printemps – *shemou* –, temps des récoltes et de la sécheresse, de février à mai ; l'été – *akhet* –, temps des crues du Nil, de juin à octobre ; et l'automne – *peret* –, temps de la végétation, quand poussaient les cultures.

Le niveau de la crue annuelle était d'importance vitale : quelques mètres de trop et les habitations risquaient d'être emportées, quelques mètres de moins et il n'y aurait pas de récolte. La différence entre prospérité et famine ne tenait qu'à cela.

Les anciens Égyptiens vivaient plus près que nous de la nature et du rythme des saisons. Ils croyaient par ailleurs que le cœur était le siège de toute pensée, de toute sensation. La fonction du cerveau se limitait, selon eux, à évacuer les mucosités vers le nez, auquel ils le supposaient relié.

La période durant laquelle s'inscrivent ces récits est infime, comparée aux trois mille ans de civilisation pharaonique, mais elle n'en fut pas moins cruciale pour l'Égypte. Celle-ci prenait conscience du monde plus agressif qui s'étendait par-delà ses frontières, et de la possibilité qu'un jour elle aussi soit conquise et s'éteigne. Ce fut un temps d'incertitude, de remise en question, d'intrigues et de violence – un miroir lointain où nous entrevoyons notre propre reflet.

Les anciens Égyptiens adoraient de très nombreuses divinités. Quelques-unes étaient propres à des villes ou à des localités, d'autres exercèrent un rayonnement qui s'accrut puis diminua au fil du temps. Certains dieux correspondaient à des notions similaires. Voici les plus importants d'entre eux :

AMON : roi des dieux et divinité tutélaire de Thèbes, la capitale du Sud. Représenté sous l'aspect d'un homme et associé à Rê, le dieu solaire suprême. Le bétail et l'oie lui étaient consacrés.

ANUBIS : dieu de l'embaumement, à tête de chacal. C'est lui qui, durant la nuit, protégeait la momie des forces maléfiques.

APOPIS : démon-serpent indestructible, qui attaquait matin et soir la barque de Rê, menaçant l'ordre cosmique.

ATON : dieu de l'énergie solaire, représenté sous l'aspect d'un disque dont les rayons s'achèvent dans des mains protectrices.

BASTET : déesse-chat.

BÈS : dieu nain à tête de lion. Protecteur du foyer et des femmes pendant l'accouchement.

CHOU : dieu personnifiant l'air, père de Geb et de Nout.

GEB : dieu de la terre, représenté sous l'apparence d'un homme couché sous la voûte céleste.

HAPY : dieu du Nil, spécifiquement en crue. Personnage androgyne dont les seins féminins symbolisaient la fécondité.

HATHOR : déesse de l'amour, de la musique et de la danse. Souvent figurée sous l'aspect d'une vache, ou d'une femme coiffée de cornes de vache et du disque solaire, elle était aussi la nourrice et la protectrice du roi.

HÉKET : déesse à tête de grenouille, qui insufflait la vie à l'enfant à naître en présentant devant ses narines le signe ankh.

HORUS : un des dieux les plus vénérés. Horus était le défenseur du bien, le fils à tête de faucon d'Osiris et d'Isis, et appartenait de ce fait à la plus importante triade de la théologie égyptienne. Il était en outre associé au soleil.

ISIS : mère divine, épouse et sœur d'Osiris.

KHÉPRI : le soleil levant. Symbole du devenir, ce dieu était représenté par un scarabée.

KHNOUM : symbolisait la force créatrice qui avait modelé le monde et les humains. Il était figuré sous les traits d'un homme devant un tour de potier.

KHONSOU : dieu de la lune, fils d'Amon.

MAÂT : déesse de la justice, de la vérité et de l'harmonie du monde.

MIN : dieu de la fertilité sexuelle.

MOUT : épouse d'Amon, dépeinte à l'origine sous l'aspect d'un vautour.

NÉFERTEM : fils de Ptah et de Sekhmet, il personnifiait le premier lotus sorti du chaos initial.

NEITH : déesse guerrière, originaire du Delta.

NEKHBET : la déesse-vautour de la Haute-Égypte, partie sud des « Deux-Terres » constituant la « Terre Noire ». Le lotus et la couronne blanche étaient associés à cette région.

NEPHTYS : épouse de Seth. De même que sa sœur Isis, elle était la protectrice des momies.

NOUN : divinité incarnant l'océan primordial d'où le monde était issu.

NOUT : déesse du ciel, sœur et épouse de Geb.

OSIRIS : roi des morts ; dieu du monde souterrain et de la résurrection. La vie après la mort occupait une place fondamentale dans la pensée des anciens Égyptiens.

OUADJET : déesse-cobra de la Basse-Égypte, partie nord des « Deux-Terres ». Le papyrus et la couronne rouge étaient associés à cette région.

OUPOUUAOUT : divinité représentée sous l'aspect d'un chien noir, chargé d'ouvrir les chemins pour les morts ou pour les dieux.

PTAH : démiurge ayant créé le monde par la parole et la pensée, il avait l'aspect d'un homme enveloppé d'un linceul, le crâne rasé et un sceptre à la main.

RÊ (ou ATOUM) : principal dieu solaire.

RÉNOUTET : déesse des moissons.

SECHAT : épouse de Thot, avec qui elle partageait le patronage des lettres et des sciences. Elle était représentée par une femme coiffée d'une étoile à sept branches.

SEKHMET : déesse-lionne, elle défendait les autres divinités contre le mal et était associée à la guérison ; incontrôlée, elle devenait dangereuse et destructrice.

SETH : dieu au caractère ambivalent ; tantôt frère et meurtrier d'Osiris, tantôt protecteur de la barque de Rê. L'orage et la violence lui étaient associés.

SOBEK : dieu-crocodile.

THOT : dieu du temps et de l'écriture ; habituellement figuré avec une tête d'ibis, il revêtait quelquefois la forme d'un babouin.

THOUËRIS : protectrice des femmes enceintes et des enfants, elle était représentée par une femelle hippopotame pleine, marchant dressée sur ses pattes de derrière.

Principaux personnages de La Cité de la Mer

(par ordre d'apparition)

Les personnages imaginaires sont indiqués en capitales, les personnalités historiques en minuscules. Les noms en ancien égyptien sont quelquefois diversement translittérés. Pour ma part, j'ai adopté « Ankhsenamon » plutôt qu'« Ankhsenpaamon », mais j'ai préféré « Nézemmout » à « Moutnodjmet ».

Ay : pharaon de la Terre Noire.

Horemheb : commandant en chef des armées.

Ankhsenamon (Ankhsî) : veuve de Toutankhamon ; petite-fille et Deuxième Épouse du roi Ay.

KENNÀ : Scribe Royal.

SENSÉNEB : médecin, épouse de Huy.

HUY : scribe.

PSARO : leur serviteur.

AAHMÈS : ex-femme de Huy.

HÉBY : leur fils.

MENOUHOTEP : second époux d'Aahmès.

KAMOSÉ : gouverneur de la cité de la Mer.

CHÉROUIRI : son intendant.

HÉMET : fille de Kamosé.

IPOUR : grand prêtre d'Amon.

ouserhet : commandant de garnison.

SÉNOFER et MÉTEN, fils d'Ipour.

DOUAF : riche négociant.

ATIRMÀ : propriétaire terrien, époux d'Hémet.

MÉRITRÊ : épouse de Douaf.

IOUTENHEB : épouse d'Ipour.

PARÉNEFER : serviteur de Douaf.

NÉFER-ABOU : émissaire du roi.

*La mort est aujourd’hui à mes yeux
Comme la guérison du malade,
Comme la première sortie après le deuil.*

*La mort est aujourd’hui à mes yeux
Comme le parfum de la myrrhe,
Comme s’asseoir sous un auvent un jour de grand vent.*

*La mort est aujourd’hui à mes yeux
Comme le parfum du lotus,
Comme s’asseoir sur la rive du pays de l’ivresse.*

*La mort est aujourd’hui à mes yeux
Comme un sentier battu,
Comme un homme qui rentre au foyer après une expédition.*

*La mort est aujourd’hui à mes yeux
Comme le ciel se découvrant,
Comme un homme qui comprend là ce qu’il ignorait avant.*

Dialogue entre un homme et son ba,
XII^e dynastie
(traduction de Dominique Farout).

1

En vérité, les dieux étaient cruels. À moins qu'ils ne fussent atteints de cécité, car seul un destin aveugle avait pu prononcer un tel décret. Le fléau s'était abattu, imprévisible, et nul n'y pouvait rien changer.

Shemou, le temps de la sécheresse, était sur eux. À peine les moissons engrangées, les hommes libérés des travaux agricoles avaient été enrôlés dans les grands chantiers de Pharaon, s'ils n'étaient assez riches pour se faire remplacer.

Les guerres au septentrion occupaient le cœur du roi et laissaient peu de temps pour d'ambitieuses constructions. Néanmoins, deux hypogées étaient en cours d'achèvement sur la rive occidentale du Fleuve, dans les falaises ocre du Grand Lieu et du Lieu de Beauté². Et, à travers le pays, on creusait par centaines d'autres sépultures plus humbles. Nergal³, dieu de la pestilence, avait à nouveau frappé la Terre Noire. Si le pire était passé, la capitale du Sud demeurait sous le choc. Chaque jour, on plaçait des corps recroquevillés dans des cercueils d'osier, où leur *sahou*⁴ dormirait du sommeil éternel. On y joignait

² La nécropole. (N.d.T.)

³ Nergal : dieu suméro-babylonien, apportant la guerre, l'épidémie et la dévastation. (N.d.T.)

⁴ *Sahou* : la momie. Avec le *khout* (l'intelligence), le *khat* (le corps), le *ren* (le nom), l'*ab* (le cœur), le *khaibit* (l'ombre), le *ba* (l'âme, figurée par un oiseau) et le *ka* (le double spirituel), elle composait les Huit Éléments qui formaient l'être humain. (N.d.T.)

quelques récipients et parfois une fauille, que les défunts utiliseraient dans les Champs d'Éarrou⁵.

Seul dans ses appartements privés, le pharaon Ay appuyait son bras maigre contre l'encadrement de la fenêtre, le regard perdu vers le lointain. Son cœur ne voyait rien des toits de la cité qui s'étendaient au nord du palais, et ses traits hagards révélaient son désarroi.

Oui, les dieux étaient aveugles ! Était-ce ainsi qu'Amon le récompensait pour avoir instauré son retour ? Le dieu de la capitale du Sud, qu'Ay avait imposé à toute la Terre Noire, détournait-il sa face du roi ? Ce malheur n'était pas l'œuvre d'Aton, qui vivait dans la lumière et dansait dans la chaleur solaire. Aton l'éternel ne criait pas vengeance. Il était bien au-dessus des viles manœuvres des humains ! En revanche, Amon était un dieu jaloux. Continuer à le négliger eût été dangereux. Les grands prêtres ne s'étaient pas privés de l'affirmer à la mort d'Akhenaton, honnissant le pharaon déchu. Celui qui avait perdu les terres du Nord, celui qui avait semé le vent, récoltant la tempête.

Après tant de cycles de saisons, la guerre contre les Khéta⁶ et les Khabiri⁷ n'était pas terminée.

Horemheb continuait à guerroyer, repoussant les rebelles, remettant au pas les peuples du septentrion. Enfin, les nouvelles du front étaient excellentes. Les dieux leur avaient souri.

Mais en vérité nul ne contrôlait Nergal, qui faisait irruption jusque dans les palais. À peine quelques semaines plus tôt, exultant en secret, Ay avait fait savoir à Horemheb que son fils s'était éteint. Le petit Touthmosis, né dans la douleur, s'était accroché à la vie durant trois brèves années. Comme sa mère avait choyé l'unique consolateur de sa solitude ! La sécurité passant avant tout, le général les tenait cloîtrés dans son palais... Touthmosis était un nom royal et Ay, qui n'avait pas

⁵ Champs d'Éarrou (ou d'Ialou) : séjour des bienheureux dans le monde souterrain, où tout poussait en abondance, et où les âmes menaient une vie similaire à l'existence terrestre. (N.d.T.)

⁶ Khéta : les Hittites. (N.d.T.)

⁷ Khabiri : les Hébreux. (N.d.T.)

d'héritier mâle, ne connaissait que trop les ambitions d'Horemheb. Il lui avait dépêché la nouvelle par son vaisseau-faucon⁸ personnel, l'*Âme-des-Dieux*, à l'étrave drapée de lin blanc en signe de deuil. Comme le Fleuve scintillait, au jour du départ ! Et comme le pharaon s'était réjoui de la mort du garçonnet ! Son propre petit-fils...

Ay se rappela son retour, aux côtés de Nézemmout, après avoir inspecté le mausolée de Touthmosis au sein de l'hypogée familial. L'enfant y attendrait ses parents, son petit ka⁹ anxieux et solitaire dans la grande nuit en dépit des paroles de puissance qui le protégeraient des mille horreurs de l'au-delà. Ay pressentait que ce ne serait pas son ultime demeure d'éternité. Horemheb était un homme du Nord, et les devins avaient prédit jadis que son *sahou* reposerait près de la pyramide à degrés qu'Imhotep avait bâtie pour Djoser. Ay vivrait-il assez vieux pour voir ce jour ? À cette simple idée, il ne se sentait plus de joie.

Le Chef Embaumeur avait rassuré la mère. À la maison-*ouâbet*¹⁰, on prendrait soin de l'enfant. Sous peu, celui-ci connaîtrait le repos. Par égard pour sa fille, Ay avait accordé au défunt tous les rites funéraires dus à un personnage de haute naissance, sans aller jusqu'à ceux réservés à un prince de sang. Horemheb était un général d'une trempe exceptionnelle. Malgré leur rivalité, ensemble ils avaient reconstruit la Terre Noire. Ils étaient comme les deux faces d'un même disque ; comme deux frères, l'un fait de lumière et l'autre de ténèbres – Horus et Seth. Même si cela restait tacite, ils se complétaient tout en étant mutuellement leur pire ennemi. En vérité, les deux hommes pouvaient-ils exister l'un sans l'autre ?

⁸ Navire impérial, ainsi surnommé en raison de sa rapidité. (N.d.T.)

⁹ *Ka* : Né avec l'homme, il grandit avec lui et le protège. Après la mort, il aspire à poursuivre dans la tombe la vie qu'il a menée sur terre. (N.d.T.)

¹⁰ Maison-*ouâbet* (littéralement, maison « pure ») : là avaient lieu les rites de l'embaumement. (N.d.T.)

Ay avait réconforté Nézemmout, ne reconnaissant plus sa fille dans cette femme grasse au teint plombé et aux yeux ternes. Sa douleur paraissait presque de façade. Elle montrait ce qu'on attendait d'elle et non ce qu'elle ressentait, comme si elle était trop lasse, trop usée pour souffrir vraiment. Son propre sort, au moins, lui inspirait-il de la commisération ? Elle semblait être au-delà de tout. Mais son mariage avec Horemheb avait été opportun, à l'époque.

Pensivement, Ay tourna son regard vers les flots où les bacs et les nacelles des marchands se pressaient, indifférents à l'ironie du sort qui frappait le souverain. Ce chagrin présent était-il son châtiment pour avoir jubilé à la mort de son propre sang ? Il avait aspiré plus que tout à avoir un héritier, mais il voyait approcher la fin de sa septième décennie et son Épouse Principale n'était plus féconde. Les années s'étaient écoulées tel du sable entre ses doigts. Désormais il était trop tard.

Pianotant sur le mur de ses longs ongles, Ay soupira avec impatience. Les dieux le tenaient au creux de leur paume. Force lui était d'attendre.

Et pourtant, que de plans il avait conçus ! Il avait épousé sa petite-fille Ankhsenamon, fille de Néfertiti et veuve de Toutankhamon, sûr qu'elle lui donnerait le fils dont il avait besoin, lui, le roturier, l'ancien Maître des Écuries. Solide serait la filiation de cette nouvelle lignée. Nul n'oserait la contester.

Le petit Touthmosis constituait la seule ombre au tableau. Des espions donnaient régulièrement à Ay des nouvelles de sa santé. Il s'était bien gardé de le faire assassiner, se contentant d'espérer, et Nergal avait exaucé son vœu.

Mais le dieu n'avait ravivé son espoir que pour mieux l'anéantir.

Avec lassitude, Ay se tourna vers ses appartements. La vue des meubles en or massif et en bois précieux ne lui procura aucun réconfort. Il avait lutté et souffert pour être le maître d'un tel palais, pour voir ses sujets courber l'échine au son des trompettes proclamant son approche. Un dieu vivant... Ce n'était pas tant l'apparat qu'il avait voulu, au fond, que le pouvoir. Le pouvoir... À quoi bon ? Il secoua la tête. Le vieil âge allait de pair avec les doutes. Ay repoussa ces démons surgis de

son être, mais ils ne renoncèrent pas. Ils restèrent tapis au fond de lui, guettant l'occasion de l'attirer dans leur piège.

Un écrasant sentiment d'impuissance face à la volonté des dieux ne le quittait pas ; malgré tout, une partie de lui-même sentait que ce n'était là qu'un juste retour des choses. Il s'était réjoui de voir le rejeton de son rival fauché dans sa croissance, et cette fois l'ombre de la mort planait sur sa propre maison.

La petite Ankhsi, que jadis il avait fait danser sur ses genoux... Il la connaissait par cœur. Et voilà qu'elle se mourait. Bien qu'il s'obstinât à espérer envers et contre tout, il avait ordonné que sa tombe, commencée le lendemain de sa naissance, fût préparée pour la recevoir.

Ankhsi agonisait.

Horemheb en était-il déjà informé par ses espions ? Cela adoucissait-il son deuil ? Il n'était guère plus jeune que le pharaon mais encore plein de vigueur, et la matrice de Nézemmout n'était pas desséchée. Ay avait tant espéré un enfant d'Ankhsi ! Trois ans avaient passé en pure perte et à présent elle se mourait.

Était-ce sur elle qu'il se lamentait ou sur lui-même, sur l'occasion ratée, sur ce revers dans la partie de *senet*¹¹ qu'il disputait avec Horemheb d'aussi loin qu'il se souvint ? Le Trône d'Or, la succession... Était-ce ses ambitions perdues qu'il pleurait ?

Et puis qu'importait, après tout ? Pour la première fois de sa vie, il se sentait las. Pour la première fois, aussi, l'âge pesait lourdement sur ses épaules. Les saisons avaient accompli leurs révolutions sans l'aider à maîtriser son démon intérieur.

Il avait envoyé un messager à la Deuxième Maison, avec ordre de n'en revenir que s'il y avait du nouveau. D'après Senséneb, qui ne quittait plus le chevet de la reine, en ce jour se déciderait la mort ou la guérison. Il arrivait aux médecins de se tromper, mais Senséneb comptait parmi les meilleurs de sa profession. Elle avait tout mis en œuvre pour sauver Ankhsi.

¹¹ *Senet* (littéralement, « passer ») : jeu se présentant sous la forme d'une tablette ou d'un coffret doté de trente cases. On y jouait à l'aide de pions noirs et blancs et d'osselets. (N.d.T)

Comme un lion en cage, Ay allait et venait – une vieille habitude. Il songea bien à convoquer le Scribe Royal, Kenna, afin de s'absorber dans le travail, mais il sentait qu'il ne pourrait se concentrer qu'une fois l'issue connue. Non sans irritation et sans honte, au fond de lui il soupesait déjà la nouvelle stratégie à adopter. Un domestique avait préparé la chambre et laissé un plateau chargé de vin et de douceurs, mais Ay était trop tendu pour se sustenter. Impatiemment, il contempla le soleil qui parcourait le corps de Nout si lentement, ce jour-là, qu'il semblait accroché au bleu impitoyable du firmament. Enfin les ombres s'allongèrent. La barque-*matet* céda la place à la barque-*seqtet*¹² – et toujours rien. Une fois, des pas résonnèrent dans le couloir, mais ce n'était qu'un serviteur venu s'enquérir si Pharaon désirait quelque chose. Il renvoya l'homme d'un geste de la main et le regretta aussitôt la porte fermée. Il éprouvait une subite envie de bière rouge, lui qui d'ordinaire n'en consommait jamais. Il faillit rappeler le serviteur, mais déjà ce désir l'avait quitté.

Et quand bien même Ankhsi mourait ? Pourquoi cela aurait-il signifié la fin pour autant ? Il était âgé, et non malade. Il en trouverait une autre. Sa semence était encore fertile. Il ne fallait pas des siècles pour faire un enfant !

Au crépuscule, il vit un groupe traverser la cour. Senséneb était du nombre, de même que Chaemhet, le Grand de la Deuxième Maison, précédé par le messager. Ils étaient trop loin pour que le roi distingue leur expression. Quelques fonctionnaires s'étaient arrêtés afin de les voir passer. Le mal d'Ankhsi endeuillait le palais. Si Ay n'avait été si absorbé, il aurait été frappé par la tristesse qui régnait ce jour-là. Soudain, deux des fonctionnaires s'éloignèrent en toute hâte, sans que le roi pût deviner la teneur de ce qu'ils venaient d'apprendre. Un fait était sûr : bientôt les rumeurs se propageraient à travers la capitale.

¹² Pour l'Égyptien, l'idée de voyage évoquait avant tout celle de navigation. Il fallait donc au dieu solaire une barque pour se déplacer dans le ciel. Celle-ci avait pour nom *matet* lorsque le soleil se levait, et *seqtet* lorsqu'il se couchait. (N.d.T.)

Pentou, son serviteur attitré, annonça les arrivants. Ay, qui n'était jamais à l'aise sans un bureau le séparant de son interlocuteur, chercha des yeux l'endroit approprié pour les recevoir. Il choisit un siège d'ébène incrusté d'or et d'argent, sur une petite estrade. Celui-ci était pourvu d'un dossier droit auquel il pourrait s'appuyer, et d'accoudoirs qu'il pourrait agripper. Il lui serait plus facile de s'y donner une contenance. Il s'assit, drapa les plis de son manteau autour de lui et rajusta son collier d'or, puis il adressa un signe du menton à Pentou. La journée avait été chaude et sa perruque le grattait. Trop tard pour y remédier à présent. Quand ils seraient partis, il se baignerait et se changerait : cela lui laisserait le loisir de réfléchir.

Senséneb entra la première, suivie de Chaemhet. Ils s'inclinèrent respectueusement, puis se tinrent devant le roi d'un air embarrassé. Ay se félicita d'avoir pris place sur l'estrade, dont la hauteur lui conférait un léger avantage. Il s'adossa contre son siège. À voir leur visage grave, il devinait que les nouvelles n'étaient pas bonnes, néanmoins il se devait de les entendre.

« Est-elle morte ? » interrogea-t-il, surpris par la sécheresse de sa voix.

Il aurait dû boire. Il n'avait rien absorbé de la journée.

Senséneb parut décontenancée par cette question directe. Il imaginait bien qu'elle avait préparé un discours.

« Non, Majesté.

— Ton expression ne me donne guère de raisons d'espérer.

— En vérité, il y en a peu. »

Ay observa Chaemhet, qui baissait les yeux. À quoi pensait l'intendant ? À sa carrière, probablement. Que deviendrait-il ? Espérait-il que le pharaon prendrait une nouvelle Deuxième Épouse ? Les reines de la Première et de la Troisième Maison avaient leur propre intendant. Chaemhet entrevoyait sans doute aussi des difficultés conjugales : Mia serait dépitée si elle cessait de jouer un rôle majeur dans la haute société. Quant à Senséneb, elle était déjà médecin en chef à la Maison de Vie. Sa position sociale ne pâtirait pas de la mort de sa patiente.

Ay chassa de ses pensées les préoccupations de ses sujets.

« Combien de temps lui reste-t-il ?

— C'est difficile à dire, majesté. Le mal progresse rapidement.

— Peut-elle parler ?

— Non. Il est toutefois possible qu'elle recouvre cette faculté.

— Voit-elle encore ?

— Oui.

— Est-elle à même de reconnaître ceux qui l'entourent ? »

Senséneb garda le silence.

« Je veux me rendre à son chevet », annonça Ay en se levant.

Senséneb échangea un coup d'œil avec Chaemhet et dit avec hésitation :

« En ce cas, seigneur... prépare-toi à la trouver terriblement changée. »

J'en ai vu bien d'autres, pensa Ay. J'ai vu des lions tailler un homme en pièces. Dans ma jeunesse, au cours d'escarmouches, j'ai fixé le visage de ceux que je tuais. J'ai plongé mon regard dans leurs yeux en leur portant le coup fatal. Cette femme ose-t-elle suggérer que je ne supporterai pas la vue de la mort ?

« Je te sais gré de ton sage conseil, mais il est de mon devoir d'aller auprès d'elle. Mon cœur est aguerri contre l'horreur.

— Alors, allons-y sans plus attendre, car le temps presse. »

Ils se rendirent rapidement à la Deuxième Maison, en passant par des cours où les légers remous de la brise rafraîchirent le pharaon. La marche lui fit du bien, de même que la fin de cette incertitude. Il ne se ressentait même plus de la soif. Il éprouvait une étrange exaltation à l'idée d'être encore de taille à surmonter les obstacles que les dieuxjetaient sur son chemin. Il n'avait jamais été homme à se lamenter. Dès qu'il entrevoyait une difficulté, il n'avait de cesse de la vaincre.

Si seulement il avait eu un héritier !

La chambre de la malade était aussi sombre que le fond d'un bassin. Pour lutter contre la chaleur, les serviteurs avaient tendu du lin sur les fenêtres et, le nez et la bouche protégés par un masque, ils agitaient sans relâche de grands éventails en papyrus. En dépit de ces précautions, l'atmosphère étouffante était presque fétide. Des cônes d'encens se consumaient dans une coupelle de bronze sans couvrir les miasmes de la mort, que le roi reconnut immédiatement. Peut-être Anubis se tenait-il

déjà au pied du lit, attendant de conduire Ankhsi vers les Chambres Obscures dès que son *ba* s'envolerait de sa bouche pour commencer son périple, marquant la séparation des Huit Éléments. *Puisse Seth transpercer le Serpent des Ténèbres pour la protéger !* pensa Ay en s'approchant de la mourante.

Seuls sa tête et ses bras restaient visibles. Son corps était emmailloté de lin, comme si elle était à peine née ou déjà apprêtée pour la tombe. Sa nuque reposait sur un coussin trempé de sueur. Une odeur repoussante montait d'elle. Oui, là était la mort, avec tous les subterfuges que le rang et la richesse procuraient pour la rendre plus douce, plus digne et confortable. Pourtant, elle demeurait pareille à elle-même : toute de transpiration et de puanteur. Fugitivement, Ay songea au peuple frappé par ce fléau, aux pauvres qui mouraient sans ces consolations. Il se pencha sur son épouse. Les yeux ouverts d'Ankhsi ne le regardèrent pas. Ses lèvres balbutiaient des paroles incohérentes. Sa tête battait doucement sur l'oreiller, d'un côté, puis de l'autre, et des mèches humides, plus sombres, apparaissaient sous la perruque dont elles s'étaient dégagées.

« Ne la touche surtout pas, seigneur ! » recommanda Senséneb à voix basse, derrière le pharaon.

Les mains d'Ankhsi s'agitèrent fébrilement sur les couvertures, se refermèrent sur le vide et tendirent un objet invisible à Ay.

« Maman... Une fleur, pour les cheveux de mon père. »

C'est ici que nous finissons, pensa le pharaon. Après tant de luttes, voilà où tout s'achève. Tout est oublié. Ankhsi avait déjà envoyé les hérauts de son cœur annoncer son arrivée dans les Champs d'Éarrou. Sans aucun doute, elle franchirait saine et sauve la Chambre des Deux Vérités. Ammit¹³ ne dévorerait pas son cœur. *Accorde-lui de cheminer en paix sur le sentier, car elle est juste et sincère. Elle n'a pas proféré de mensonges ni usé de duplicité.*

« Qu'on appelle les prêtres », ordonna Ay.

¹³ Ammit : littéralement, la « Dévoreuse ». Animal hybride tenant du crocodile, de l'hippopotame et du lion. (N.d.T.)

Quelle tristesse de ne pouvoir caresser son front ! Devait-il courir le risque ?... Non.

Il s'écarta. Ankhsi en eut conscience et se souleva à demi, mais retomba avant que ses servantes aient pu la soutenir. Elle était redevenue inerte, toute vigueur abolie. Moins de dix jours plus tôt, ils s'étaient unis. Ay se rappela les muscles de ce corps pressé contre le sien, et ces instants passés lui parurent irréels.

« Ne meurs pas... dit-il maladroitement, conscient de tous les regards rivés sur lui.

— Viens, dit Senséneb. Tu lui as dit adieu. »

Ay fut soulagé en quittant la pièce. Dehors, ses propres serviteurs l'attendaient, avec Pentou. Il chercha en vain Chaemhet des yeux. Bientôt, il leur faudrait discuter ensemble de la mise au tombeau.

Il regagna son palais et se rendit dans ses appartements, où il prit un bain et se changea. Il sortit alors sur le jardin en terrasse et s'accorda enfin un rafraîchissement. Ay s'était toujours nourri avec frugalité. Un plat de lentilles et de poisson, accompagné d'une cruche d'eau, lui suffirait amplement. Pendant quelques moments, dans la chambre, il avait éprouvé de l'affection et du regret. Il savait que ces émotions, qui vibraient si rarement en lui, avaient été provoquées par l'agonie de cette petite-fille-épouse autant que par la ruine de ses espérances. Mais il se sentait prêt, dorénavant, à échafauder de nouveaux plans. Qui refusait de se battre ne vivait pas vraiment. Sans doute les dieux contrôlaient-ils la destinée de l'homme, mais ils devaient aussi compter avec sa force de caractère.

Ay fit mander le Scribe Royal et tous deux se rendirent dans la salle de travail. Bientôt, le bureau fut jonché de documents. Ay avait toutefois du mal à se concentrer et dut se résoudre à attendre que tout fût consommé. Il renvoya Kenna et se retira dans sa propre chambre. L'idée lui vint de chercher l'oubli auprès d'une femme du harem, mais il n'avait jamais fait grand cas des plaisirs des sens et préféra rester seul.

Contrairement à ce qu'il craignait, sitôt couché, il sentit ses paupières s'alourdir. Il lui sembla que quelques instants à peine avaient passé quand Pentou se pencha sur lui, après l'avoir réveillé en lui pressant l'orteil.

« Quelle heure est-il ?

— La deuxième avant l'aube. »

Ay considéra son serviteur, aux traits tirés par le manque de sommeil et par la tristesse.

« C'est arrivé ?

— Oui. La reine Ankhsenamon s'est couchée dans son horizon. »

2

Lorsqu'il apprit la nouvelle, Huy le scribe pensa longtemps à Ankhsi, oubliant les papyrus déployés sur son bureau des Archives Culturelles. Depuis des années que la reine et lui se connaissaient, leur amitié n'avait fait que croître. Elle était trop jeune pour mourir ; c'était ce qui le désolait le plus. Lui qui avait vu quarante crues pouvait s'en aller vers l'Occident avec la certitude d'avoir accompli son temps ici-bas. Mais Ankhsi avait à peine plus de vingt ans.

Il s'y attendait, pourtant, informé par Senséneb qui avait soigné la reine durant sa maladie fulgurante. Les herbes requises avaient été brûlées, les onguents prescrits avaient été appliqués, mais devant un tel mal on était impuissant. Nergal ignorait la pitié. Quand, ce matin-là, son épouse était revenue exténuée dans leur demeure du quartier nord et lui avait appris que c'était fini, Huy avait senti une main glacée se fermer sur son cœur.

Avec un soupir, il contempla les documents épars sur sa table. Trois fois, les saisons étaient revenues depuis que le roi l'avait nommé à ces fonctions et, dans ce laps de temps, rien n'avait changé sinon pour le pire. La saleté et la violence, omniprésentes dans la cité... la peste... la mort d'Ankhsi... Il se sentait comme un crocodile acculé. Mais son désir de vivre autrement était contrarié par le manque d'occasion propice et par sa propre indolence. Le temps les précipitait tous vers la mort, et il restait passif, ne pouvant ni l'arrêter ni l'utiliser à bon escient.

La mort d'Ankhsi le tirait de sa torpeur égoïste. Malgré sa tristesse de ne plus la revoir, il savait qu'il devait se réjouir, car sous peu elle aurait rejoint Toutankhamon et vivrait heureuse à jamais dans les Champs d'Éarrou.

Huy se leva, repoussa les papyrus, rangea et nettoya sa palette de scribe – soin qu'il ne confiait à aucun autre. Son secrétaire leva la tête quand il sortit dans l'antichambre.

« Je rentre chez moi.

— Nakht est déjà parti », indiqua l'homme d'un air compréhensif.

Huy eut un sourire en coin : l'avantage d'avoir un chef paresseux était qu'on pouvait aussi partir plus tôt, parfois. Jadis, quand il menait des enquêtes, il organisait son temps à sa guise. Avec le recul, il pensait qu'il avait vécu alors ses plus belles années. Toute son énergie était canalisée dans son travail de scribe et Nakht s'en remettait entièrement à lui pour la bonne marche des Archives. Néanmoins, Huy les considérait encore comme une prison dont un jour, peut-être, il parviendrait à s'évader – ne fut-ce que pour une saison.

Il rentra à pied, comme il le faisait souvent. La vie dans la capitale poursuivait son cours. La disparition de la reine n'influera pas sur l'existence des gens de la rue. L'annonce officielle, qui serait suivie d'un jour de deuil, n'avait pas encore eu lieu. Huy songea aux préparatifs en vue de l'embaumement et des funérailles. Cette nuit même, la dépouille d'Ankhsî serait transportée dans la tente-*ibou*, où elle serait livrée aux soins du Contrôleur des Mystères. Le lendemain, la nouvelle se répandrait à travers la cité. Les gens se couvriraient la tête de cendre et les navires resteraient à quai, hormis les bacs faisant la navette sur le Fleuve.

Dès que Huy franchit le portail du jardin, les chiens bondirent à sa rencontre, suivis par Psaro, son serviteur.

« Ma maîtresse est rentrée de la Maison de Vie.

— Bien. Où est-elle ?

— Elle dort. Elle n'y retournera pas aujourd'hui.

— Tant mieux. »

Elle avait travaillé dur, se dit le scribe. Ils se voyaient peu... Il ferma son cœur à la pensée que cela avait de moins en moins d'importance.

Psaro paraissait surexcité, bien qu'il tentât de se maîtriser vu la gravité requise par le décès de la reine.

Huy pénétra sur la terrasse et s'installa sur un petit tabouret en acacia, près d'un bassin où s'ébattaient des poissons. Il accepta une coupe de bon vin de Dakhlah, qu'il vida à moitié avant de se tourner vers son serviteur.

« Il s'est passé quelque chose ?

— Tu as reçu des nouvelles, confirma Psaro, les yeux brillants.

— D'où ?

— Du Nord. Un vaisseau-faucon, le *Taureau-Sauvage*, a apporté des lettres aujourd'hui.

— Où sont ces lettres ?

— En fait, il n'y en a qu'une, rectifia Psaro, tempérant son enthousiasme. Je l'ai posée sur ton bureau, dans la Troisième Chambre.

— A-t-elle été ouverte ? De qui est-elle ?

— On ne se serait pas permis ! Je ne sais de qui elle est. Un batelier me l'a remise voici deux heures.

— Apporte-la-moi. Et puis, non ! Je préfère me rafraîchir et me changer d'abord.

— Dois-je réveiller Senséneb ?

— Non », répondit Huy en finissant sa coupe.

La lettre était mince et l'écriture semblait celle d'un scribe. Huy la posa près de lui et la contempla pensivement. Qui pouvait lui écrire du Nord pour affaires ? Il n'y connaissait personne, et toute communication officielle aurait été adressée aux Archives Culturelles. Psaro rôdait dans les parages, plein d'espoir, mais Huy aimait aiguillonner sa propre curiosité et n'avait aucune intention d'ouvrir la mystérieuse missive en présence de son serviteur.

Une fois propre, vêtu d'un pagne souple et d'une vieille paire de confortables sandales en feuilles de palme, il se sentit frais et dispos. Il fut tenté de reprendre du vin avant le dîner, mais y renonça avec sagesse. Le souvenir d'Ankhsî lui revint, comme une douleur aiguë. Dans quelle demeure d'éternité reposerait-elle ? Le tombeau du pharaon Ay, ou celui de sa mère, Néfertiti ? Dans l'âme de Huy surgit l'image de l'ancienne reine, gisant, solitaire, dans son hypogée.

Ces pensées ravivèrent sa tristesse. Certes, on n'avait pas à redouter la mort, mais ceux qui étaient partis lui manquaient, et ils étaient nombreux, à présent.

La demeure était calme. Psaro était allé superviser la préparation du repas du soir. Le vent agitait les palmiers près du bassin et faisait bruire le feuillage des fleurs. Senséneb dormait sans doute encore.

Huy reprit sa lettre, donnant libre cours à sa curiosité. À l'aide du petit couteau en bronze qu'il conservait dans sa bourse, il brisa le cachet anonyme et déroula le papyrus. Dès qu'il eut parcouru les deux premières lignes, il s'interrompit, le cœur battant, et se redressa pour regarder vivement autour de lui. Poursuivant sa lecture, il se pencha et posa les coudes sur ses genoux ; mais il restait sur le qui-vive, guettant le moindre bruit de pas.

Le message provenait d'Aahmès. Huy n'avait pas eu de nouvelles de son ex-épouse depuis de longues années. Ses lettres – qui s'étaient faites de plus en plus irrégulières, au fil du temps – avaient eu pour seul but de l'informer de la santé de leur fils, Héby. La dernière fois que le scribe l'avait serré dans ses bras, ce n'était qu'un tout petit enfant. Maintenant, c'était un jeune homme qui avait vu dix-sept crues. Pour Huy, les années avaient passé comme des balles de grain chassées par le vent. Il craignait presque d'imaginer Héby sous son apparence adulte. Pour être honnête, il avait même oublié ses traits.

Aahmès lui écrivait de la cité de la Mer, située sur l'embouchure principale du Fleuve. Elle s'y était établie avec son nouvel époux, Menouhotep, trois ou quatre cycles de saisons plus tôt, quand le couple s'était lancé dans le commerce du cèdre.

Héby a réalisé son ambition en s'engageant dans l'armée, où il est sous-officier. Nous sommes très fiers de lui...

Huy se rembrunit. Il savait que son fils souhaitait depuis longtemps prendre part à la guerre dans l'Empire du Nord, mais il n'en avait jamais tiré de satisfaction. Il aurait aimé voir Héby marcher sur ses pas. Un fils embrassait la profession de son

père. Telle était la coutume. Sauf quand ce père avait quitté le foyer et vivait au loin – sauf quand ce père lui était étranger. Dans son jeune âge, Menouhotep avait été aurige : si une influence s'était exercée sur Héby, c'était la sienne. Mais, après tout, qu'en savait Huy ? Il ne connaissait pas son fils. Il conservait seulement le souvenir de petits bras serrés très fort autour de son cou et d'une petite tête nichée contre son épaule.

La suite de la lettre s'avéra infiniment plus préoccupante. Aahmès n'avait jamais aimé écrire. Elle avait confié la rédaction de cette missive à l'un des scribes de Menouhotep – l'écriture nette et conventionnelle ne laissait pas de place au doute. Quant au style, il était froid et compassé, comme si, malgré toutes ces années de séparation, elle conservait de la rancœur. Pourtant, ils avaient vécu plus longtemps l'un sans l'autre qu'en ensemble, et elle avait eu trois enfants de son second époux.

Elle mettait un certain temps à en venir au fait, cependant, bien avant qu'elle n'abordât le sujet qui lui tenait à cœur, Huy le sentit venir. Il devinait l'anxiété dans ces lignes aussi sûrement qu'il l'eût entendue dans la voix d'Aahmès, car elle ne l'eût pas exprimée autrement qu'avec ce ton solennel et pincé.

... Une récente affectation, visant à renforcer une unité d'infanterie, au-delà des côtes orientales de la Grande Verte...

Et donc en première ligne, traduisit Huy. Mais le pire était à venir :

Il n'a jamais rejoint son unité et l'on ignore où il se trouve. La troupe avec laquelle il voyageait a été victime d'une embuscade, dans un village proche du port de débarquement. C'est après l'escarmouche qu'on a remarqué son absence. Nous sommes certains qu'il avait embarqué, car nous l'avions accompagné jusqu'au navire.

Porté disparu, pensa Huy. Mais pas mort. Ils auraient retrouvé son corps après l'escarmouche. Les Khabiri qui avaient tendu l'embuscade avaient presque tous péri. Seuls quelques-uns avaient pu fuir vers le désert. Les soldats de la Terre Noire

avaient rasé le village, passé les habitants et le bétail au fil de l'épée avant de brûler les récoltes. Ils n'avaient pas subi de lourdes pertes, seulement quelques blessés.

Menouhotep ne peut supporter la honte d'une désertion.

Mais il ne semblait pas s'agir de cela ! Quelqu'un avait-il porté une telle accusation ? Héby avait disparu entre l'embarquement des troupes à la cité de la Mer et le guet-apens. Comment son absence était-elle passée inaperçue ? N'avait-il pas d'ami à bord, parmi ses compagnons d'armes ?

De multiples questions agitaient le cœur de Huy, se mêlant à l'anxiété. Héby, un déserteur ? Non, c'était impensable ! Il brûlait de zèle. Comme l'expliquait Aahmès ailleurs dans sa lettre, il s'était porté volontaire pour quitter le camp d'entraînement au plus vite, afin d'entrer dans le service actif.

Peut-être s'était-il perdu pendant la marche vers l'Empire du Nord ? Cela n'aurait rien eu d'étonnant. Les longues colonnes avançaient en désordre, au milieu de la poussière soulevée par les bêtes de somme, dans le bruit et la confusion. Huy reposa la lettre et contempla le jardin – un havre de paix. Impossible d'imaginer que la guerre faisait rage dans une lointaine région du septentrion. Il semblait même invraisemblable que la capitale pût être affectée par son issue. Les fleurs exhalait une suave senteur de miel portée par la brise. Huy ferma les yeux et laissa le vent léger caresser ses paupières.

Il n'avait jamais vu la Grande Verte. On disait qu'elle produisait un son à nul autre pareil, un grondement surgissant de l'éternité pour occuper tout l'espace. On racontait aussi que, au-delà des grandes îles d'Alasia¹⁴ et de Keftiou¹⁵, s'étendaient des contrées fabuleuses. Les eaux abondaient en monstres marins, dont certains avaient englouti des équipages entiers.

Huy reprit la lettre :

¹⁴ Alasia : Chypre. (N.d.T.)

¹⁵ Keftiou : la Crète. (N.d.T.)

... Je comprehends que tes devoirs t'empêchent de venir ici, néanmoins, puisque tout indique qu'Héby n'est plus, peut-être désireras-tu discuter de l'enterrement. Une statue offrira un refuge à son ka. Mais, Huy, toi qui fus mien jadis, sache que je ne puis croire à sa mort.

Suivaient les salutations d'usage, aussi formelles que le reste de la lettre. Menouhotep l'avait-il lue ? Sans doute pas. Dans l'éventualité d'un décès, le père d'Héby se devait d'être consulté, d'autant qu'il était haut fonctionnaire à la cour. Mais l'unique et courte phrase de tendresse qui concluait ce message rappela à Huy la jeune fille qu'il avait connue et épousée. Il croyait encore sentir le parfum de ses cheveux lorsqu'il l'avait embrassée, ce jour-là, sur le voilier à haut mât amarré sur la rive occidentale, au-dessus de la capitale du Sud.

Il ne savait que penser. Si la mère avait une raison, même informulée, de croire son fils encore vivant, n'incombait-il pas au père de tenter de découvrir la vérité ? Comment y parvenir, là résidait le problème.

Psaro sortit de la maison et annonça :

« Le dîner est servi.

— Senséneb est-elle réveillée ?

— Oui. Elle préfère manger à l'intérieur. Elle t'attend.

— Fort bien.

— Et ta lettre ? s'enquit Psaro. Était-elle porteuse de bonnes nouvelles ?

— Non, au contraire. Des nouvelles très préoccupantes. »

Malgré tout, Huy ne put s'empêcher de sourire. Psaro montrait une insatiable curiosité, doublée d'une franchise incorrigible que le scribe trouvait rafraîchissante.

« Au sujet de la guerre ?

— Non. Elles concernent mon fils.

— J'en suis peiné, dit le serviteur, visiblement sincère.

— De toute façon, je ne peux pas y faire grand-chose. »

Remarquant l'expression choquée de Psaro, il crut bon d'expliquer :

« Il y a très longtemps que je ne l'ai pas vu. »

En son for intérieur, Huy était mal à l'aise car, passé la surprise initiale, il n'était pas aussi affligé qu'à son sens il aurait dû l'être. Il essaya d'imaginer la Grande Verte, et Héby à bord d'un navire. Héby, en tenue militaire, avec un pagne court et épais, un glaive en bronze dans son ceinturon de cuir. Héby, le teint couleur de brique sombre, les muscles développés par l'entraînement – l'avait-on battu souvent ? Un bon soldat, prêt à l'action. Huy avait peine à croire qu'il était pour moitié responsable de l'existence d'un tel homme. Et pourtant, n'avait-il pas toujours aspiré à une vie d'aventure ? Les dieux l'avaient doté d'une musculature puissante et, avec l'âge, il avait perdu l'embonpoint de la sédentarité. En dépit de ses doigts tachés d'encre, rares étaient ceux qui, le rencontrant pour la première fois, devinaient son état de scribe.

« Ne comptes-tu pas y aller ? interrogea froidement Senséneb.

— Comment le pourrais-je ?

— Nakht t'accordera un congé.

— Il y a trop à faire. D'ailleurs, cette décision appartient au pharaon. M'accompagnerais-tu ? demanda-t-il, après une hésitation.

— Non. Mon travail me retient ici, répondit-elle, baissant les yeux. Et puis, je ne te serais pas très utile.

— Je n'ai pas l'intention de chercher Héby, dit Huy sans conviction.

— Malgré ce que pense Aahmès ?

— Il faudrait que je lui parle. Mais je n'aurais aucun appui, là-bas.

— Menouhotep t'aiderait.

— Héby n'était pas son fils.

— Héby a vécu bien longtemps auprès de lui. Sous son toit, il a grandi pour devenir un homme. Ce n'était encore qu'un bébé lorsque tu es parti. »

Cette remarque piqua Huy au vif, bien que Senséneb n'eût pas eu l'intention de le blesser.

« Hormis les détails des obsèques, je ne pourrai pas régler grand-chose.

— Ce n'est pas une raison pour t'en abstenir.

— Le voyage est long.

— Oui, mais en descendant le Fleuve. Ce n'est pas aussi loin au nord que Méroé l'est au sud, et cela ne nous avait pas dissuadés d'y aller.

— Nous étions censés nous y installer définitivement. »

Senséneb ne se laissa pas démonter par cet argument.

« D'ici à la cité de la Mer, il n'y a que cinq jours de voyage pour un vaisseau-faucon.

— Au meilleur des cas.

— Et quand bien même il faudrait dix jours, la capitale pourrait se passer de toi, fit-elle remarquer avec un petit sourire.

— En ce qui concerne Nakht, je n'en suis pas sûr. »

Ils restèrent silencieux. Huy mangeait sans appétit. Cette viande de canard lui semblait insipide, malgré le raffinement avec lequel elle était accommodée.

« N'éprouves-tu pas de curiosité ? C'est ton fils ! s'étonna Senséneb.

— Oui, mais je ne vois pas ce que ma présence pourrait changer.

— Il y a là-dessous un mystère.

— C'est vrai.

— Aahmès ne doute pas sans raison.

— Je le crois.

— Et même si elle se trompait, ne devrais-tu pas, au moins, tenter de comprendre ce qui est arrivé ?

— Si, mais songe à tout ce que cela implique ! Il me faudrait traverser la Grande Verte, me rendre sur le front. Sous quel prétexte ? À quel titre ? Et comment m'y prendrais-je, une fois sur place ? Qui pourrais-je interroger ? Je ne saurais par où commencer !

— Tu débuterais ton enquête dans la cité de la Mer, et tu n'aurais peut-être pas à chercher plus loin. Mais si le besoin s'en faisait sentir, je suis sûre que tu trouverais un moyen. Nul n'entreprend un voyage en sachant ce qui l'attend à l'arrivée. À quoi, sinon, servirait de partir ?

— Tu as envie que je m'en aille. »

Senséneb soupira. Ils étaient assis face à face, chacun à une extrémité de la table basse où était disposé le dîner. Psaro était sorti de la pièce, mais d'autres serviteurs se tenaient près du halo étroit de la lampe. Au-dehors, le ciel indigo annonçait la nuit.

« Une séparation serait peut-être souhaitable », admit Senséneb.

Ces mots le transpercèrent comme une lance, mais il savait qu'elle avait raison. Ce n'était pas la première fois qu'ils en arrivaient à cette conclusion, sans agir en conséquence. Étaient-ils trop accaparés par leur travail pour s'occuper de l'essentiel : leur propre vie ? À moins que ce ne fût une excuse pour atermoyer... Depuis combien de semaines, combien de mois, ne s'étaient-ils pas unis ? Quand s'étaient-ils touchés pour la dernière fois ?

« C'est peut-être le moyen de sortir de l'impasse, reprit-elle. Rien ne changera, si nous restons passifs.

— Veux-tu prononcer les Paroles de Désunion ? demanda-t-il au bout d'un long silence.

— Attendons ton retour pour en décider.

— Ay ne m'a pas accordé la permission de partir. Je ne lui ai même pas encore posé la question.

— Au temps de la sécheresse, le roi a bien d'autres soucis que les Archives Culturelles. »

Huy devait admettre qu'il n'avait, sur son bureau, aucun dossier requérant une attention particulière. Il observa Senséneb, qui s'était remise à manger, les yeux baissés sur son assiette. Comme elle était lasse ! Mais, de toute évidence, elle éprouvait autant de soulagement que lui à l'idée d'une séparation.

« Bien sûr que tu peux partir ! » déclara Ay.

Debout dans la salle de travail du roi, Huy en croyait à peine ses oreilles. Il jeta un coup d'œil vers Kenna, qui écrivait, penché sur ses tablettes. Huy avait remarqué ces derniers temps que le Scribe Royal s'était terriblement voûté. Il ne parvenait plus à redresser ses épaules. Quant au roi, son visage et ses bras amaigris témoignaient que le temps accomplissait son œuvre.

« Tu as le devoir de te rendre auprès de ton fils, continua le pharaon. Il incombe à chacun d'enterrer ses morts.

— Je serai de retour à temps pour les funérailles de la reine Ankhsenamon.

— Parfait. Elle t'estimait beaucoup. Sa mort est une perte tragique pour nous tous.

— Puisse-t-elle danser dans les Champs d'Éarrou.

— Je suis certain qu'elle connaîtra la félicité. »

Un silence plana et Huy attendit, hésitant, pendant que le souverain gardait la tête baissée vers ses rouleaux de papyrus. Subitement, il se leva et contourna le bureau pour s'approcher du scribe.

« Ah, Huy ! Quels temps troublés nous vivons ! »

Le prenant par le bras, Ay l'entraîna vers le balcon à colonnade, d'où l'on dominait le Fleuve de très haut. Le soleil du matin concentra ses rayons sur leur dos lorsqu'ils débouchèrent dans la lumière, et Ay ramena son châle sur sa tête. Les deux hommes se tinrent à la balustrade de brique, contemplant la cité. Une grande effervescence animait la place du port. Une barge massive, transportant l'ébauche d'une colossale statue d'Amon, était arrivée du Sud pendant la nuit et une nuée de débardeurs s'activaient, armés de cordes et de planches, près de l'échafaudage.

« Elle se dressera dans le cœur de pierre du nouveau sanctuaire, précisa Ay, suivant le regard de Huy. Son visage sera à l'image du mien. »

Quand cette commande avait-elle été passée ? Sans doute au début de la maladie d'Ankhsi, conjectura Huy. Ay n'était pas de ceux qui se laissent briser par le destin.

« Puissent les dieux sourire à Pharaon ! dit le scribe.

— Souhaitons-le, en effet, répliqua Ay en scrutant Huy. La vie ne nous a guère épargnés, toi et moi.

— Non, en vérité.

— Mais je pense que tu n'as pas trouvé en moi un mauvais maître.

— Non, répondit Huy, immédiatement sur le qui-vive.

— Ton projet de te rendre à la cité de la Mer m'agrée. Quand partiras-tu ?

— Sitôt que Nakht...

— Cela, c'est mon affaire ! coupa le pharaon. Je désire que tu partes au plus vite. Dans deux jours, le *Taureau-Sauvage* fera voile vers le nord. Tu te trouveras à son bord. »

Le navire qui avait apporté le message d'Aahmès était amarré sur les quais, non loin de la barge où les manœuvres pour décharger le dieu se poursuivaient.

« Mais... je voyage pour affaires personnelles.

— En tant que fonctionnaire royal, tu as le droit d'utiliser un de mes vaisseaux. Ce ne sera pas la première fois ! En outre, je souhaite te charger d'un petit travail, dans le Nord. »

Huy étouffa un soupir. C'était à prévoir ! Ay n'octroyait jamais de faveur sans contrepartie. Mais il était le roi. Il possédait toute la Terre Noire et toutes les créatures qui en foulaien le sol, du plus minuscule insecte à... Horemheb lui-même. Du moins, si les lois étaient à prendre au pied de la lettre.

Ay fronçait les sourcils, pesant ses mots :

« Le décès de ma Deuxième Épouse pourrait éveiller chez certains une témérité intempestive. Certes, j'ai mes propres agents sur place, mais, toi, tu es là-bas un inconnu. Quoi de plus naturel que tu te rendes à la cité de la Mer pour assister aux obsèques de ton fils ? Comment se nommait-il ?

— Héby.

— Héby. Nous lui conférons les Trois Mouches d'Or¹⁶. Que sa statue en soit parée et que l'inscription funéraire en fasse état. Kenna te remettra les documents nécessaires pour Kamosé, le gouverneur du district.

— T'est-il loyal ?

— Est-on jamais sûr de rien ? éluda le pharaon avec un fin sourire.

— Qu'attends-tu de moi ? »

Ay écarta les paumes en un petit geste évasif.

« Rien de précis. Regarde autour de toi, observe ce qui se passe. Parle avec les gens. D'après tous les rapports, la guerre touche à sa fin. Les Khéta battent en retraite vers le nord, au-

¹⁶ Décoration remise pour les actions d'éclat. (N.d.T.)

dessus d’Ougarit, et les Khabiri ont été repoussés dans le désert au-delà de la mer Orientale. Bientôt Horemheb songera à employer ses talents militaires ailleurs que dans l’Empire du Nord.

— Il jouit du soutien de l’armée, fit observer Huy d’un air grave.

— D’une fraction seulement. Le tout sera de le rappeler sans ses hommes, de déterminer le moment où sa présence n’est plus requise au nord, bien que celle de ses troupes le soit encore.

— Reviendra-t-il, dans ces conditions ? »

Le front du roi s’assombrit.

« Il devra obéir à mes ordres ! Mais si d’aventure il tentait de me défier, l’armée est lasse de se battre. Se retournerait-elle contre Pharaon ? J’en doute. De plus, l’armée du Sud m’est loyale.

— Lui as-tu ordonné de marcher vers le septentrion ?

— Tu ne changeras jamais, Huy, remarqua Ay, l’ombre d’un sourire flottant sur ses lèvres. Toujours trop de questions.

— Tu es un pharaon puissant et tu n’as rien à redouter.

— Je le pense. Cependant, disons que je tiens à en avoir la certitude. »

3

Le voyage fut rapide, en vérité. Le *Taureau-Sauvage* filait au milieu du courant. Le Fleuve, bas et étroit en cette époque de l'année, était encaissé entre les rives sur lesquelles s'achevaient les toutes dernières récoltes. À l'aube du troisième jour, ils dépassèrent les ruines de la cité de l'Horizon. Huy les contempla, ayant peine à croire qu'il y avait vécu, autrefois. Là s'était dressée la nouvelle capitale, centre du plus grand empire du monde et berceau du culte d'Aton. Merveille des merveilles aux yeux des ambassadeurs et des monarques étrangers, elle était destinée à surpasser en splendeur le grand tombeau de Khoufou¹⁷ lui-même. Tant d'éclat n'était pas sans servir des fins diplomatiques : qui eût osé braver de si puissants bâtisseurs ? À présent, non seulement la cité n'était plus que ruines et solitude, mais un océan de sable poussé par le vent commençait à l'engloutir, si bien que ses contours noyés évoquaient la charogne d'un lion dans le désert. Dire que Huy y avait fondé tous ses espoirs, toutes ses ambitions ! Là, il avait eu une épouse, un enfant, une demeure, des fonctions qu'il assumait avec l'heureuse certitude d'un avenir serein et riche de succès. En voyant défiler les monticules gris-jaune sous la froide lumière du matin, il doutait presque que ce temps-là eût vraiment existé. Mais le passé d'un homme avait l'irréalité d'un rêve. La maison où l'on avait vécu pendant vingt ou trente ans cessait d'être faite de briques et de bois dès qu'on en franchissait le seuil avec ses bagages – elle devenait partie du rêve. On était condamné à vivre au présent une existence qui ne reposait sur rien et ne rimait à rien, selon le caprice de divinités aussi lointaines que les étoiles.

¹⁷ La Grande Pyramide de Khéops. (N.d.T.)

Huy se secoua pour chasser ces pensées moroses de son cœur. Elles ne l'aideraient pas à tromper l'attente ! La vie était une lutte, mieux valait s'y résigner au lieu de se morfondre dans la mélancolie. Le scribe se mit en quête de Psaro, qui l'accompagnait pour sa plus grande joie. Ce déplacement n'ayant aucun caractère officiel, Huy n'avait pas emmené de suite plus nombreuse.

Dans sa course vers le nord, le vaisseau fendait les flots telle une lame. Aux abords de chaque village, il glissait au milieu d'une foule de petites nacelles, semant les lourdes barges de transport et les navires à quille profonde venus de Keftiou. De la haute cabine située à la poupe, Huy distingua la silhouette miroitante de la pyramide à degrés de Djoser, sur sa colline basse, avant l'entrée au port de la capitale du Nord. Le *Taureau-Sauvage* devait y faire escale, car il transportait des lettres destinées au vice-roi. Le moment n'était pas des mieux choisis pour accoster ; en cette heure la plus chaude de la journée, on ne voyait pas âme qui vive. Seuls les scarabées, en dignes fils de Rê, troublaient le silence de leurs ailes vrombissantes.

Huy passa la nuit chez un ami, Paéri-Rénoutet, constructeur naval de son état. Celui-ci vivait avec ses trois épouses et ses dix-huit enfants dans une petite maison biscornue des faubourgs de la ville. Le scribe se réjouit tout d'abord d'échapper à ses compagnons de voyage, un fonctionnaire assommant et un jeune officier de charrière, arrogant jusqu'au bout des Plumes de Rang ornant sa perruque, et qui refusait de discuter de la guerre. Sans doute de peur de trahir son ignorance à ce sujet ! Néanmoins, le scribe trouva l'atmosphère de cette maison surpeuplée absolument épuisante et son ami incroyablement vieilli. La capitale du Nord, plus petite et récente que celle du Sud, possédait peu de charme à ses yeux, aussi fut-il heureux de reprendre le Fleuve le lendemain. Psaro répugnait davantage à partir, car la pensée de la mer lui inspirait une sainte terreur.

Bientôt les grands tombeaux des anciens rois se dessinèrent, triangles massifs, sur la rive occidentale : Khoufou, Khâfrê et

Menkaourê¹⁸. Depuis plus d'un millénaire, leurs flancs blancs réverbéraient le soleil et leur pinacle aspirait au ciel. À contempler leur majesté, qui aurait pu croire que l'Empire ne serait pas éternel ? En ces lieux, trois ans plus tôt, Psaro et Huy avaient débarqué pour oblier vers l'est et les mines de turquoises. À partir de maintenant, ils entraient en territoire inconnu. La Grande Verte semblait toute proche. Lorsqu'ils lui demandaient de la décrire, le capitaine, malgré ses dehors bourrus, souriait en secouant la tête.

« Vous verrez ! disait-il. La réalité vaut mieux qu'un long discours. »

Les grands tombeaux étaient encore en vue, derrière eux, quand le vaisseau à proue relevée s'approcha du point où le Fleuve se divisait. Il s'engagea dans un des bras occidentaux et mit le cap sur la cité de la Mer.

Ils avançaient plus lentement, à travers des marécages où les joncs et les papyrus s'étendaient jusqu'à l'horizon. Sur les bancs de sable se confondant presque avec les berges, des hérons sur une patte plongeaient le bec dans l'eau en un éclair pour capturer un poisson. Le Fleuve se ramifiait de part et d'autre en une centaine de petits canaux, qui tous se hâtaient vers le nord, telles les branches d'un arbre s'élançant vers le ciel.

Les villages étaient plus rares, mais les navires nombreux. Quand ils croisèrent un autre vaisseau-faucon, les deux bateaux se saluèrent en échangeant des sonneries de trompette. Huy eut grand soin de marquer de la retenue : pour officieuse que fût sa visite, il assumait de hautes fonctions et transportait en outre des lettres de Pharaon. Psaro, qui n'avait pas de tels soucis, se démanchait le cou sans vergogne, penché sur le bastingage.

D'abord, Huy eut conscience de la fraîcheur de l'air, si intense qu'il s'enveloppa dans son châle. Ensuite, la brise porta à ses narines une odeur totalement nouvelle, aussi forte qu'une épice inconnue, mais suggérant la vie et le mouvement. D'étranges oiseaux blancs, qui tournoyaient très haut en ricanant, firent mine de piquer vers le navire puis s'enhardirent et plongèrent

¹⁸ Plus connus aujourd'hui sous leur nom grec : Khéops, Khéphren et Mykérinos. (N.d.T.)

dans son sillage. Et tout à coup, sous leurs cris, Huy discerna un bruit à la fois doux et insistant, comme celui du vent dans les joncs.

« Est-elle proche ? demanda-t-il au capitaine.

— Oui. Regarde de tous tes yeux ! »

Brusquement, le Fleuve s'élargit pour se redéfinir aussitôt en un triangle d'eau, au sommet duquel se trouvait le vaisseau. Sa base se perdait dans une brume de chaleur, mais, sur la rive occidentale devenue rivage, la cité s'élevait en haut d'une colline. Le ciel était pâle, presque incolore. À mesure que le *Taureau-Sauvage* approchait des quais encombrés, la brume se dissipa et, enfin, dévoila la Grande Verte.

« Un désert liquide ! Une immensité de solitude ! » murmura Psaro.

Tous deux contemplèrent en silence la surface turbulente, couronnée d'écume blanche où jouaient les reflets chatoyants du soleil couchant.

« Comme la lumière doit y danser, quand Rê apparaît dans toute sa gloire ! » s'extasia le serviteur.

Mais Huy, pensif, s'écarta de la rambarde. Héby s'était-il aventuré à franchir une pareille étendue ? Le scribe avait entendu bon nombre d'histoires sur la mer, pourtant aucune ne l'avait préparé à cela. Il se rappela un ami d'autrefois, Mérymosé, qui avait échappé au sac de Byblos d'abord à la nage, puis à bord d'un petit esquif grâce auquel il avait pu regagner le Delta¹⁹. Huy en frémît d'horreur rien que d'y penser.

Ils furent parmi les premiers à débarquer et mirent quelques instants à se réhabituer à la terre ferme. L'air était différent, ici, plus vif que dans la capitale du Sud. Mais une désagréable odeur de poisson flottait sur le port. Les cris agaçants des oiseaux de mer couvraient tous les autres sons. Le conducteur de char descendit la passerelle, suivi par les deux soldats formant son escorte, et partit avec détermination vers la droite – sans doute en direction du camp militaire. Le fonctionnaire, qui voyageait seul, rejoignit Huy et lui demanda avec embarras s'il était attendu par quelqu'un de la résidence du gouverneur. À peine

¹⁹ Cf. *La Cité des rêves*, 10/18, n° 2663.

avait-il parlé qu'un homme se détacha du petit groupe de gens qui observaient le débarquement. Il était grassouillet et très soigné de sa personne. En dépit d'une apparente simplicité, sa tunique et son pagne étaient de lin fin, et ses sandales de cuir fermaient par des attaches en or.

« Je me nomme Chérouiri, annonça-t-il en s'approchant de Huy. Kamosé m'envoie pour t'accueillir. »

Le scribe hocha la tête. D'un coup d'œil au fonctionnaire, Chérouiri nota son rang médiocre et ne lui adressa pas la parole. En revanche, il accorda à Huy un sourire courtois bien qu'un peu crispé, puis les pilota, lui et Psaro, à travers la foule qui s'écarta devant eux. Ils s'arrêtèrent devant deux litières, gardées chacune par deux militaires.

« Pouvons-nous nous permettre de monopoliser des soldats, en temps de guerre ? s'étonna Huy.

— Nous avons eu... quelques incidents, en ville, expliqua Chérouiri, visiblement pris de court. Oh, rien d'inquiétant ! Toutefois, le gouverneur ne laisse rien au hasard.

— Quel genre d'incidents ?

— Kamosé te l'apprendra. Je suis sûr que tu préféreras entendre toute l'histoire par sa bouche. »

Adressant un petit signe du menton aux porteurs, il s'effaça pour laisser monter Huy le premier dans la litière avant de l'y rejoindre. Le second véhicule était destiné à Psaro et aux bagages, mais le fonctionnaire, qui les avait suivis, s'y installa également. Quand ils se mirent en route, Huy entendit l'homme répéter des excuses contrites et les porteurs maugréer sous l'effort.

Par bonheur, le trajet ne fut pas long. Coupée par deux rues perpendiculaires elles-mêmes entrelacées d'un dédale de ruelles, la cité n'était pas aussi vaste que les capitales. Le port en constituait le centre vital. Sur un petit promontoire, que l'on atteignait par une pente raide, s'élevait la résidence gouvernementale. La façade jaune s'ornait de colonnes carrées sculptées de lourdes fleurs de lotus bleu. La peinture pelait sur les murs orientés vers la mer, noircis par les embruns. Des jardins peu fournis s'étendaient alentour.

Cependant, l'intérieur était nettement plus imposant. Sur les murs bleus, on ne retrouvait pas les habituels motifs de fleurs et d'arbres, mais des thèmes marins : poissons, coquillages, vagues et bateaux. Les meubles étaient taillés dans du bois de récupération provenant de barges et de navires. Dans cette maison, nulle trace d'une quelconque influence féminine. Pas de bibelot fin ou délicat, peu d'harmonie dans les couleurs, une atmosphère dénotant une aisance sans façon. Toutefois cette ambiance chaleureuse donna l'impression à Huy que le maître de maison lui serait sympathique.

Chérouiri l'escorta jusqu'à la salle centrale, tandis que des serviteurs s'occupaient de Psaro. Un jeune scribe conduisit le fonctionnaire dans une annexe, soit pour qu'il s'y installe, soit pour qu'il s'y mette au travail sans plus tarder. Huy ne le revit jamais.

Chérouiri l'invita à s'asseoir et frappa des mains pour qu'on apportât du pain et de la bière. Puis il s'excusa en s'inclinant légèrement avant de sortir par un passage voûté, à l'est de la salle.

À peine s'était-il éclipsé que Huy entendit une voix caverneuse s'élever avec impatience. Des pas résonnèrent et un homme fit son entrée. Malgré sa taille moyenne, il était fort et carré. Il arbora ses cheveux naturels, tirant sur le gris et coupés très court. Ses joues glabres et son cou cuivré commençaient à s'empâter. De lourdes paupières voilaient ses yeux intelligents, qui semblaient regarder au-delà de Huy et le déconcertèrent par leur bleu limpide.

Les vêtements du nouveau venu, d'un blanc éblouissant, galonnés d'or et d'outremer, firent comprendre à Huy qu'il était en présence du gouverneur, bien que celui-ci ne portât pas le collier emblématique de son rang. Le scribe se leva, se félicitant d'avoir revêtu sa tenue officielle.

Il pensa d'abord que Kamosé était seul, puis il remarqua une silhouette féminine qui s'attardait un instant près de la porte. Il eut l'impression que c'était elle qui avait provoqué l'irritation de Kamosé. En découvrant le visiteur, tous deux s'étaient calmés, peu désireux de poursuivre leur querelle devant un étranger. Huy crut croiser brièvement le regard de la femme, mais elle

disparut trop vite pour lui laisser une impression, même vague, de son apparence. De la prestesse de ses mouvements, il conclut cependant qu'elle était jeune.

Interdit, Kamosé fixait Huy. N'ayant pas été avisé de son arrivée, il n'avait pas eu le temps de se préparer. Néanmoins, il se reprit rapidement.

« Je présume que tu es le scribe de la capitale du Sud.

— Le directeur adjoint des Archives Culturelles, précisa Huy, d'un ton juste assez sec pour faire sentir la nuance. Mais je viens ici à titre officieux.

— Oui, je sais. Ton fils. J'avais envoyé Chérouiri t'accueillir au bateau. Où est-il ?

— Je crois qu'il est allé m'annoncer.

— Au moins, on t'a apporté de la bière et du pain ! Je t'en prie, assieds-toi et désaltère-toi. Tu dois être rompu de fatigue.

— Non, je dormais très bien, à bord.

— Allons, tant mieux ! dit Kamosé en se détendant. Tu n'as pas l'air d'un scribe.

— On me l'a souvent dit. »

Le gouverneur servit la bière et, sans attendre, but à longs traits. Il s'essuyait la bouche sur sa manche quand il surprit le regard de Huy. Il grimaça un sourire embarrassé.

« Pardonne-moi. Tu es arrivé à un mauvais moment, mais tu es le bienvenu, sois-en sûr... N'hésite pas à me demander toute l'aide dont tu auras besoin.

— Je t'en sais gré.

— J'espère que nous retrouverons ton fils. »

Kamosé regarda involontairement en direction de la porte, avec une expression à la fois soucieuse et ulcérée. Huy refréna sa curiosité, mais Kamosé dut s'en apercevoir, car il dit, laconique :

« Je suis veuf. Je n'ai ni le temps ni l'envie de me remarier. »

Il prit un morceau de pain, qu'il mangea machinalement.

« Le roi a-t-il envoyé des lettres ?

— Oui. Elles se trouvent dans mes bagages. »

Le propre rang de Huy le plaçait immédiatement au-dessous d'un gouverneur de district, si important fût-il. Kamosé parut soudain en prendre conscience :

« Pardonne ma brusquerie. Ce genre de rencontre officieuse est inhabituel.

— Il est vrai. »

Le silence gêné qui suivit fut rompu par l'arrivée précipitée de Chérouriri accompagné de quatre serviteurs. Leur présence allégea immédiatement l'atmosphère – ce que Huy regretta un peu, intrigué qu'il était par cette situation. Que se passait-il, dans cette maison ? Pourquoi avait-on fait escorter sa litière par des militaires ? Il avait hâte d'en finir avec ce cérémonial. Aahmès avait sûrement appris l'arrivée du vaisseau. Il éprouvait des sentiments mitigés à l'idée de la revoir. Tant d'années avaient passé, depuis leur dernière rencontre ! Quelle impression produiraient-ils l'un sur l'autre ? Comment réagiraient-ils ?

« Maître, pardonne-moi... commença Chérouriri.

— Nous avons fait connaissance, coupa Kamosé en l'interrompant d'un geste. J'étais avec Hémet. Cette fille me fera mourir. »

Huy remarqua le regard de compréhension qui passa entre les deux hommes.

« J'aimerais qu'on me conduise à mon logis, afin que je puisse me rafraîchir, intervint-il.

— Il va de soi que tu es ici chez toi.

— Je ne voulais pas insinuer... Cette visite étant d'ordre privé, je ne m'attendais pas... »

Mais Kamosé balaya ses objections d'un revers de la main.

« La place ne manque pas ! De plus, ne m'apportes-tu pas des lettres de Pharaon ? Il y a dans la propriété un pavillon destiné aux invités. Tu peux t'y installer avec ton serviteur. Chérouriri prendra des dispositions pour que nos domestiques veillent à ton confort. Nous nous emploierons à retrouver ton fils et... il y a une certaine affaire dont je voudrais t'entretenir.

— De quoi s'agit-il ? Chérouriri y a effectivement fait allusion.

— Ah, vraiment ? répliqua Kamosé en fixant son intendant. Très bien. Mais chaque chose en son temps. Je sais ce qui prime dans ton cœur, Huy. Va te mettre à l'aise. Chérouriri te montrera le chemin. Retrouvons-nous dans une heure ; alors, nous déciderons de la conduite à tenir.

— Je dois prendre contact avec mon ex-épouse.

— Naturellement. Préfères-tu séjourner chez elle ? s'inquiéta le gouverneur, soudain frappé par cette idée. Menouhotep possède une vaste demeure.

— Non, je te remercie.

— Fort bien. Nous allons t'aviser de ton arrivée. Quand verras-tu Aahmès ?

— Le plus tôt sera le mieux.

— Naturellement. Mais d'abord nous avons à discuter. Ta réputation est grande, Huy. »

Le scribe soutint son regard imperturbablement. Kamosé avait-il deviné que si Ay lui avait permis de venir, c'était dans le seul but de s'informer sur les intentions d'Horemheb ? Quel camp avait choisi le gouverneur ? Huy décida de glisser là-dessus. Il avait pensé que le propriétaire de cette maison lui serait sympathique et jusqu'alors il n'avait pas de raison de revenir sur son opinion. Néanmoins, il avait été surpris d'entrevoir une femme et se demandait qui elle était.

Les convenances lui interdisaient de poser une question directe à ce sujet – simple servante ou concubine, elle n'avait peut-être rien de bien mystérieux –, mais même dans le cas contraire il n'en aurait pas eu le temps, car déjà Chérouiri l'invitait à le suivre. Ils traversèrent les jardins jusqu'au fond de la propriété, où se trouvait le pavillon. Là, Huy remit à l'intendant les lettres destinées à Kamosé. Après s'être lavé et changé dans l'appartement confortable en dépit de son exigüité, et avoir décliné poliment l'offre d'une compagnie féminine, il retrouva Chérouiri qui l'attendait pour l'escorter jusqu'à la salle de travail de son maître.

Cette fois, sans faire cas de son propre rang, Kamosé se leva pour aller à la rencontre de Huy. En revoyant le gouverneur, le scribe revint sur son impression première et opta pour la prudence. Il y avait chez cet homme-là quelque chose de presque trop franc et direct. Dans la salle de travail, rien n'indiquait une activité démesurée. Des filets de pêche ornaient les murs, la fenêtre dominait l'immensité des flots. Pourtant, malgré l'air vivifiant du dehors, il y régnait une chaleur étouffante.

« Je ne te retiendrai pas longtemps, annonça Kamosé, le regard soucieux.

— Dis-moi ce qui te préoccupe. »

Kamosé esquissa un geste vers les lettres du pharaon.

« Certes, l'affaire qui t'amène est de caractère privé. Toutefois, j'avais écrit à la capitale du Sud pour demander conseil dès que ce problème s'est posé, et maintenant Ay m'invite à profiter de ta visite pour faire appel à toi. »

Nous y voilà ! se dit Huy. Le vieux chacal ne lui lâchait jamais la bride sans raison.

« En quoi puis-je t'aider ? »

Sa voix dut trahir son agacement, car Kamosé resta sur la défensive, presque timide.

« Je suis certain que cela n'interférera en rien avec tes projets. Tout en menant tes propres recherches, il te suffirait de poser quelques questions pour mon compte.

— À quel sujet ? demanda Huy, s'armant de patience.

— As-tu remarqué qu'une escorte armée t'a conduit ici ?

— J'avoue que cela m'a frappé.

— Et aussi, sans doute, étonné ?

— Il est vrai. »

Le gouverneur se passa une main sur le front et expliqua avec hésitation :

« Nous avons rarement connu des troubles civils dans cette cité. Oui, fort peu en vérité. De nombreux soldats sont cantonnés ici, mais, quand l'envie leur prend de faire du grabuge, les Mézai savent rétablir l'ordre. Cependant, nous ne connaissons personne qui soit véritablement capable de suivre une piste.

— Et tu voudrais que je m'en charge ?

— Je le répète, ta réputation est grande.

— Ay m'a interdit de mener des enquêtes.

— Eh bien, on dirait qu'il vient de t'accorder une dispense ! répliqua le gouverneur en indiquant les lettres. J'ai échangé une nombreuse correspondance avec lui avant ton départ de la capitale du Sud. Le roi m'a écrit alors, et me confirme par la présente, que je puis librement recourir à tes talents pendant

ton séjour. Ay pense-t-il que j'ignore comment tu t'es rendu célèbre ? »

Perplexe, Huy se demandait pourquoi le roi, qui n'agissait jamais sans raison, avait adopté cette tactique. En quoi cette enquête le renseignerait-elle davantage sur les plans d'Horemheb ?

« Il y a eu un meurtre, lâcha enfin Kamosé. Un homme a été tué.

— Un seul ?

— Oui.

— Et c'est pour cela qu'aucune litière officielle ne circule sans escorte ?

— Oui, répondit Kamosé, un pli amer aux lèvres. Mais l'homme dont je parle a été attaqué en pleine rue, traîné hors de sa litière, puis roué de coups et poignardé. Seul un dément a pu agir de la sorte.

— Qui était la victime ?

— Le grand prêtre d'Amon. Il se nommait Ipour.

— Son nom m'est familier.

— C'était un des plus hauts dignitaires de la cité.

— Un ami ?

— Sans aller jusque-là, disons un collègue estimé.

— Quelqu'un le haïssait.

— Au point de l'assassiner avec tant de sauvagerie ? Impossible.

— Donc, selon toi, le meurtre aurait été perpétré par un fou furieux ?

— Oui.

— Que sont devenus les porteurs ?

— Ils ont pris la fuite dès le début de l'attaque.

— Ont-ils vu quelque chose ?

— Ils soutiennent que non.

— Ils mentent forcément. Ils ont bien vu les assaillants !

— C'étaient des hommes en noir.

— Et les porteurs n'ont pas distingué leurs traits ?

— Non. Ces hommes s'étaient également couvert le visage.

— Comme des Khabiri ?

— Oui. Mais les nomades du désert ne viennent pas jusqu'ici. Il leur faudrait s'aventurer en plein territoire ennemi.

— Oui. Et s'ils voulaient nous espionner, ils s'habilleraient comme des habitants de la Terre Noire, approuva Huy d'un ton pensif. Mais on ne tue pas sans raison. Pourquoi Ipour est-il mort ?

— Si je le savais, je trouverais la piste sans ton aide. Cependant, sa demeure avait été cambriolée peu avant. On avait dérobé des bijoux et de l'or dans son coffre-fort.

— Laisse-t-il une famille ?

— Oui.

— Des amis ?

— Lui et moi n'étions pas très proches.

— Ce n'est pas ce que je t'ai demandé. »

Kamosé fixa Huy, qui sentit qu'il avait offusqué son hôte.

« Je ne savais rien de sa vie privée, reprit le gouverneur.

— Pourtant, c'est une petite ville, dont, comme toi, il était un haut fonctionnaire.

— Nous sommes jaloux de notre intimité, ici, peut-être justement parce qu'elle est si petite.

— Vous ne feriez pas long feu dans la capitale du Sud !

— Ce n'est sûrement pas un lieu où je choisirais de passer ma vie. »

Huy leva les mains, adoptant une attitude plus conciliante.

« Si tu veux que je bâtisse, il faut me fournir des briques. Je t'en prie, pense à cet homme et apprends-m'en le plus possible à son sujet. Dis-moi qui il fréquentait. Et maintenant, si tu le permets, je dois me rendre chez Aahmès. »

Kamosé baissa la tête.

« Bien entendu. Pardonne-moi, nous n'avons pas l'habitude de ce genre de crime. C'est en fait la première fois que cela se produit. Pourtant, la mort nous guette et nous menace de toutes parts. Le front est proche.

— Mais nous gagnons.

— Oui, nous gagnons. »

Huy ne put résister à l'envie de poser une dernière question :

« Horemheb te tient-il informé ? »

Kamosé releva vivement la tête pour le dévisager, mais le scribe affichait un air innocent.

« Il envoie ses rapports au commandant de la garnison.

— Ouserhet ?

— Oui, c'est son nom. »

Huy comprit qu'il avait terriblement froissé le gouverneur par sa brusquerie et s'en voulut. Était-ce l'air de la mer qui le rendait irritable, ou l'idée qu'on le détournait de sa propre enquête avant même qu'il l'eût commencée ? Il s'était trop facilement laissé entraîner dans une autre direction. Néanmoins, interroger le chef de la garnison servirait aussi ses desseins. Ouserhet avait-il connu Héby ? Mais non, pensa immédiatement le scribe. Pour lui, Héby n'avait dû être qu'un soldat parmi tant d'autres, en chemin vers la guerre. Et si d'aventure il avait entendu son nom, c'était comme celui d'un éventuel déserteur.

« Je réfléchirai à ce que tu m'as dit, assura Kamosé. Et... je te suis reconnaissant pour ton aide. »

Huy avait pris congé quand, sur le pas de la porte, il fut saisi par une soudaine inspiration :

« Depuis la mort d'Ipour, vous n'avez subi aucune agression ?

— Pour ma part, j'annulerais ces mesures de sécurité. Les tueurs ont apparemment atteint leur cible.

— Et si, finalement, les Khabiri avaient envoyé un commando pour supprimer les chefs de la cité ?

— Les Khabiri ne sont pas des navigateurs. Et, comme tu le soulignais tout à l'heure, ils se seraient trouvés en plein territoire ennemi. Où auraient-ils dormi ? Comment se seraient-ils nourris ? Seraient-ils passés inaperçus, dans cette petite ville ?

— Je vais réunir le conseil.

— Prends garde à ne pas provoquer de panique.

— Crois-tu que j'aie des leçons à recevoir de toi ? »

Huy baissa les yeux. S'il avait voulu indisposer le gouverneur, il n'aurait pu mieux s'y prendre. Kamosé était gêné, lui aussi. Les deux hommes conservèrent le silence.

« Nous reparlerons de cette affaire, dit enfin Kamosé. Je comprends que tu veuilles aller au plus vite chez la mère de ton fils. Chérouiri t'y accompagnera.

— Je n'ai pas besoin de lui.

— Ma seule intention était qu'il te montre le chemin. »

Huy inclina la tête. C'était d'amis, et non d'ennemis, qu'il aurait besoin ici. Il avait tout intérêt à tempérer sa nature suspicieuse, s'il ne voulait rendre sa situation plus compliquée encore.

Une litière les attendait, mais Huy proposa de faire la route à pied, ce qui lui permettrait de découvrir la ville. Chérouiri accepta volontiers.

« Nous nous dispenserons aussi de notre escorte », ajouta Huy, en regardant les deux militaires d'une quinzaine d'années qui montaient la garde devant la litière, armés de courts javelots.

Voyant Chérouiri pâlir, il argua, un sourire aux lèvres :

« Je doute que nous soyons assez éminents pour mériter une attaque des Khabiri. Qu'en dis-tu ? »

Ils sortirent par une porte latérale située dans le jardin, plus proche des premières rues de la cité que le portail principal, qui dominait le port.

« Il faut traverser la ville. Aahmès et Menouhotep habitent sur le flanc de la colline, de l'autre côté de la place du marché. »

Ce fut étrange, pour le scribe, d'entendre le nom de son ex-épouse associé si naturellement à celui d'un autre. Il se rendit compte que ces retrouvailles le rendaient beaucoup plus nerveux qu'il ne voulait l'admettre. Il regretta de ne pas avoir emmené Psaro, qui représentait un lien si familier entre son foyer et sa vie actuelle.

Le premier détail qui frappa Huy, tandis qu'ils avançaient dans les rues, fut l'absence de poussière. L'air était sec et merveilleusement frais, bien que le soleil dardât des rayons aussi impitoyables que dans la capitale du Sud. Les maisons avaient un aspect soigné, mais, à en juger par les jardins que Huy put entrevoir par des portails à demi ouverts, la végétation était clairsemée. Nombre de murs se craquaient et les

multiples tentatives de rénovation s'effritaient déjà. Dans le sol en terre cuite de la rue poussait une herbe dure, grisâtre, aux brins pareils à des piques. Les passants étaient rares. Toute l'activité diurne se concentrait sans doute dans le quartier du port. Des filets de pêche, parfois déchirés, étaient accrochés aux murs. De temps à autre, Huy entrevoyait une femme en train de cuisiner ou de filer. Sur les toits jouaient des enfants.

« Le sel contenu dans l'air est corrosif, commenta Chérouiri.

— Pour les gens aussi ?

— Non. D'après les guérisseurs, il serait bénéfique pour la santé.

— Je suppose que son action est lente.

— Avaïs-tu déjà vu la Grande Verte ?

— Non.

— Moi non plus, avant d'arriver ici. Il faut du temps pour s'y accoutumer, car elle influe sur le cœur autant que les saisons. Mais on finit par s'habituer, dit Chérouiri d'un ton fataliste.

— Je m'en souviendrai.

— Il faudra que nous t'emménions faire une promenade au large ! » ajouta l'intendant, réjoui à cette idée.

Huy lui rendit son sourire, mais pria en son for intérieur pour que cela ne fût pas nécessaire. Et pourtant, pourquoi pas ? Les nouvelles expériences étaient enrichissantes. Avait-il perdu cette forme de curiosité ? C'eût été dommage. Pendant un certain temps, ils eurent la mer sur leur droite. Elle apparaissait brièvement, au bout des rues conduisant au littoral. Elle était plus turbulente, plus impatiente que le Fleuve. Par-delà s'étendaient des contrées dont il pouvait à peine rêver et qu'avaient vues peu d'habitants de la Terre Noire. Un jour, peut-être, il la franchirait. Mais pas maintenant. Pas encore.

« Kamosé est nerveux, reprit Chérouiri un peu plus loin.

— J'ai cru le constater.

— C'est un homme bon, Huy. Il chemine en silence. Mais son épouse est morte et, il y a peu, son fils a été tué à la guerre. Il est enseveli quelque part, à l'est de la Grande Verte. Kamosé ne sait pas si son enfant a été inhumé selon les rites. Étant fils de gouverneur, celui-ci a sûrement reçu les honneurs qui lui

étaient dus, mais un père s'inquiète. Tu es bien placé pour le comprendre.

— Oui, malheureusement. Quel âge avait son fils ?

— Dix-sept ans.

— Tout comme le mien.

— Tenter de régler un conflit en sacrifiant de jeunes vies n'est pas la solution.

— Kamosé n'a-t-il pas d'autres enfants ?

— Si, une fille aînée.

— Je vois.

— Aidons-nous mutuellement à résoudre nos problèmes, suggéra Chérouiri.

— C'est mon vœu le plus cher. »

Ils avancèrent en silence. Huy observait son compagnon du coin de l'œil. L'embonpoint de Chérouiri donnait une fausse idée de son âge, effaçant des rides qui auraient marqué un visage plus mince.

« Que t'inspire le meurtre d'Ipour ? interrogea le scribe.

— C'est un événement aussi tragique que mystérieux.

— Le grand prêtre avait-il des ennemis ?

— Comme tout le monde. Y en avait-il un qui a pu décider de le supprimer ? C'est une autre question. »

Ils étaient parvenus devant un large portail à deux battants, tout en cèdre – signe indubitable de richesse. Néanmoins, Huy remarqua que la surface du bois était rongée et les pilastres cassés. De part et d'autre, une profusion de fleurs violettes, aux longues tiges rampantes formant des vrilles, envahissait les murs. Malgré leur beauté, elles donnaient l'impression que le jardin de l'autre côté était livré à l'abandon. Huy tourna la tête vers Chérouiri, espérant qu'il ne devinait pas sa nervosité. Mais les traits de l'intendant avaient l'impassibilité d'un masque.

« Nous sommes arrivés. »

Il leva sa canne et s'apprêtait à frapper quand Huy le retint :

« Un moment. »

Le scribe ferma les yeux et respira profondément, calmement. Il prononça son nom en lui-même, serrant et desserrant les poings. Enfin, il se sentit prêt.

« Veux-tu que je t'attende ? s'enquit Chérouiri.

— Non, je retrouverai mon chemin. D'ailleurs, on aperçoit d'ici la résidence du gouverneur. »

Un battant du portail s'ouvrit suffisamment pour révéler un petit homme – un serviteur, d'après sa tenue –, qui posa sur eux un regard morne.

« Voici le scribe en chef Huy, qui est attendu chez toi », annonça Chérouiri avec emphase.

L'homme acquiesça et ouvrit la porte plus largement, ce qui parut requérir un effort. Chérouiri s'inclina devant Huy et recula. Le scribe passa devant le serviteur pour pénétrer dans le jardin.

Il regretta aussitôt de ne pas avoir interrogé franchement son compagnon sur les revers de fortune de Menouhotep, qui n'étaient que trop flagrants. Un enchevêtrement de plantes étouffait les arbres, dont les silhouettes sèches et désolées viraient au jaune dans une atmosphère torride, les hauts murs faisant obstacle à l'air. Une eau sombre et glauque stagnait au fond du bassin. La maison paraissait déserte. Trois enfants devaient vivre ici, pourtant on n'en voyait aucun signe, pas plus, d'ailleurs, que d'une présence humaine. Mais en ces lieux où toute vie semblait avoir cessé, le serviteur avançait manifestement avec une destination en vue.

Lui emboîtant le pas, Huy traversa la terrasse. Une femme d'âge mûr, en longue robe à plis, débarrassait les reliefs d'un repas sur une table. Elle ne leva pas la tête à leur passage. Ici, du moins, on sentait un certain effort pour sauvegarder les apparences. Les quelques plantes étaient bien taillées et le sol soigneusement balayé. Mais les meubles craquelés et les chaises bancales ne faisaient guère illusion.

On accédait à l'intérieur par un passage voûté, béant et sombre telle l'entrée d'une grotte. Huy s'immobilisa sur le seuil le temps de s'habituer à la pénombre bienfaisante. Une odeur fraîche et agréable flottait dans l'air. Il avait devant lui une pièce spacieuse, au sol revêtu d'un plancher. De l'autre côté de cette pièce, des fenêtres basses et deux autres passages voûtés donnaient sur une cour blanchie par le soleil, où Huy distingua des statues des déesses du foyer – Nekhbet et Isis –, ainsi qu'un

bassin. D'il ne savait où montait un bruit d'éclaboussures, et une fois, lui sembla-t-il, un rire d'enfant.

La pièce était peu meublée. Deux bancs foncés étaient disposés face à face, avec, au milieu, une table du même bois. Sur la haute frise murale, Huy distingua des poissons qui l'étonnèrent par leur forme autant que par leur taille.

Il prit conscience que le serviteur l'avait laissé seul, et hésita. On ne l'avait pas prié d'attendre ici, mais il ne savait où se diriger. Il écouta intensément les bruits de la maison, sans rien entendre qui pût le guider. Puis, percevant un froissement d'étoffe, Huy se tourna et vit son ancienne épouse qui s'avançait vers lui.

Elle était plus grande que dans son souvenir ; mais elle avait toujours été plus grande que lui. Elle portait une robe bordée de galons verts et bleus et, au cou, un collier-*menat*²⁰. Sa perruque longue retombait en tresses compliquées sur ses épaules, jusqu'à ses seins. Des bracelets d'or tintaient à ses poignets et à ses chevilles, et ses oreilles disparaissaient sous de gros anneaux cloutés.

Sa peau avait bruni et ses traits s'étaient épaissis – un pli de chair enrobait la pointe de son menton, et ses joues étaient larges et plates. Elle avait coloré ses paumes et ses ongles au henné, de même, supposa Huy, que la plante de ses pieds. Ses yeux soigneusement fardés étaient soulignés de noir, mais, lorsqu'elle s'approcha, il vit qu'un fin réseau de rides fripait le coin de ses paupières et les commissures de ses lèvres. Son parfum d'huile de palme réveilla en lui des réminiscences qui ne l'avaient pas troublé depuis plus de dix ans. Elles revinrent dans son cœur avec une force qui l'ébranla ; mais c'était un passé qu'il ne souhaitait pas revivre. Il était sain et sauf, à présent. Il avait trop mûri pour retomber dans le panneau.

Ils s'observèrent, chacun lisant de la prudence dans le regard de l'autre. Le trouvait-elle changé ? Ses yeux, familiers et pourtant ceux d'une étrangère, ne le lui apprirent pas. Il émanait d'elle une grâce paisible, née d'expériences et

²⁰ Collier-*menat* : collier de perles doté d'un contrepoids sur la nuque. (N.d.T.)

d'émotions – de douleurs, peut-être ? – dont Huy ne savait rien. Elle semblait calme et maîtresse d'elle-même, comme si elle avait appris à accepter les caprices du destin.

Il sentait renaître entre eux l'atmosphère qui se créait, jadis, dès qu'ils étaient ensemble, et qui à cet instant revenait tel un fantôme. Cela n'avait rien à voir avec leurs nouvelles vies, c'était mort depuis plus d'une décennie, et pourtant c'était là à nouveau, presque tangible.

« Huy !

— Aahmès...

— Sois le bienvenu.

— Que de temps a passé ! »

Elle regarda tristement la table.

« Il ne t'a rien offert.

— C'est sans importance.

— J'imagine qu'il t'a simplement planté là. Nous n'avons plus que deux domestiques. La maison est presque entièrement fermée.

— Que s'est-il passé ? s'inquiéta le scribe.

— Assieds-toi. Je vais tout te raconter. »

4

Ils prirent place sur les bancs, l'un en face de l'autre. Aahmès appela la servante taciturne et la chargea d'apporter de la bière et du pain. Puis elle se ravisa et, alors que la femme s'éloignait d'un pas traînant, elle lui demanda des gâteaux et du vin. La femme hésita, regardant alternativement sa maîtresse et Huy, avant de sortir avec un haussement d'épaules presque imperceptible.

« On ne va pas lésiner en pareille occasion, dit Aahmès, esquissant un sourire timide.

— Je ne t'ai apporté aucun présent, répondit Huy, confus. Je viens tout juste d'arriver. Il m'importait d'apprendre ce que tu sais au sujet d'Héby, et je ne m'attendais pas à te trouver dans un tel dénuement. Tu n'en disais rien, dans ta lettre.

— Autrefois, tu vivais seul et abandonné dans la cité de l'Horizon. Tu ne nous avais même plus, Héby et moi. Pourtant, les dieux n'ont pas permis que tu finisses tes jours là-bas. Pour nous aussi, le Chat-Lumière tranchera la tête du Serpent²¹.

— Je forme des vœux pour qu'il en soit ainsi. »

Elle soupira et le contempla comme si elle avait peine à croire à sa présence.

« C'est étrange de se revoir...

— Oui, je ressens la même impression.

— Nous serions-nous rencontrés à nouveau, sans la disparition d'Héby ?

— Non, à moins qu'une autre raison l'eût rendu nécessaire.

— Peut-être cela aurait-il mieux valu. »

Huy se sentit vaguement blessé par cette remarque.

²¹ Image illustrant le combat de Rê et d'Apopis. (N.d.T.)

« Mais nous avons en l'occurrence une excellente raison de nous revoir. Il ne s'agit pas d'un pèlerinage sentimental sur les traces d'un amour mort. Notre fils reste un lien entre nous.

— Tous trois, nous sommes des étrangers les uns pour les autres. »

Huy garda le silence un moment, puis objecta :

« Je ne puis croire qu'il soit un étranger pour toi, ou toi pour lui. »

Ce fut au tour d'Aahmès de rester silencieuse, ce qui ne laissa pas d'inquiéter le scribe.

« Allons ! dit-il. Nous devons le retrouver.

— À condition qu'il soit en vie.

— Dans ta lettre, tu disais que tu ne croyais pas à sa mort. »

Elle parcourut la pièce des yeux comme si un intrus était tapi dans l'ombre. Mais la seule personne à se détacher de l'obscurité fut la servante, qui apportait une fiasque de vin et deux gobelets, ainsi qu'une petite assiette de gâteaux au miel.

« Ce vin n'est pas aussi bon que ceux dont tu as l'habitude dans la capitale du Sud, prévint Aahmès en le servant. Il vient de l'île d'Alasia, au nord de la Grande Verte. Menouhotep en importe de petites quantités.

— Il a noué des contacts avec les marchands de là-bas ?

— Oui, répondit-elle après une infime hésitation. Ce sont des marins. Leurs navires accostent souvent ici.

— Nous les connaissons mal, chez moi. Le roi laisse le commerce du Nord aux mains de ses vizirs. »

Il dégusta le vin qu'elle lui avait offert. C'était du résiné, plus âpre que celui qu'il buvait d'ordinaire. Néanmoins il était bon, et Huy ne manqua pas d'en faire le compliment. Cela fit visiblement plaisir à Aahmès.

« Tu vois, je suis devenue une vraie habitante du Nord ! » lui dit-elle.

Les gâteaux étaient secs et rassis. Il en mangea deux, par politesse, tout en examinant discrètement la pièce. Le reste de la demeure était-il à l'avenant ? On devinait qu'elle était grande, plus, peut-être, que celle du gouverneur.

« Je sais encore lire dans ton cœur, constata Aahmès, qui l'avait observé en souriant pendant qu'il mastiquait laborieusement.

— Raconte-moi ce qui est arrivé.

— Il ne voudrait pas que tu le saches. Il est si fier ! Il essaie de s'aveugler, mais... »

Elle soupira, puis, se reprenant, expliqua au scribe :

« C'est à cause de la guerre. Elle a interrompu le commerce du cèdre. Menouhotep n'était pas installé depuis assez longtemps pour avoir constitué des réserves suffisantes et il... nous... nous avons vu trop grand en prenant cette maison. Nous avons emprunté pour l'acquérir et pour lancer notre affaire. Sans cette guerre, nous aurions réussi à rembourser nos créanciers et personne n'aurait remarqué que nous avions des dettes. Petit à petit, nous avons été forcés de nous séparer de tous nos biens. La maison aussi est en vente, malheureusement personne n'en veut. Menouhotep était prêt à la céder contre le prix d'un navire de commerce convenable, pour faire la navette sur le Fleuve. Apparemment, c'est encore trop cher payé pour tous ceux qui en auraient les moyens.

— Ne pourrait-il emprunter davantage afin de tenir le coup ? Tout le monde sait que la guerre sera bientôt finie.

— Ils ne veulent plus l'aider. Ne lui dis surtout pas que je t'ai appris tout cela ! Il ne va pas tarder, car il désire faire ta connaissance.

— Pourquoi ces gens refusent-ils de l'aider ?

— Je l'ignore. Nous ne sommes sans doute pas dans cette ville depuis assez longtemps pour être acceptés. Ici, Huy, la société vit en vase clos. Ce n'est pas comme dans la capitale du Sud ou à Perou-Néfer²².

— J'ai déjà vécu dans une petite ville.

— T'y plaisais-tu ?

— Non. Il était impossible d'y rester anonyme.

— Héby se plaisait ici.

— Quand s'est-il engagé ?

²² Perou-Néfer (littéralement, « Bon voyage ») : port fluvial proche de Memphis. (N.d.T.)

— Dès qu'il a eu l'occasion d'être formé pour la charrerie.

— Le corps d'élite de l'armée... Son entraînement n'a pas dû être facile.

— Il bénéficiait de l'appui du commandant Ouserhet. Si tu savais comme notre fils brûlait d'être soldat ! Il voulait devenir archer.

— Pas un simple conducteur, mais un combattant.

— Oui.

— Il ne tient guère de moi.

— Ne sois pas fâché, Huy. Il ne te connaît pas. Menouhotep l'a élevé comme son propre enfant.

— Oui, Menouhotep, l'illustre guerrier !

— Tu n'as pas le droit d'être aussi amer.

— Je ne suis pas amer, mais déçu. »

Un silence géné suivit, pendant lequel ils évitèrent de se regarder.

« Et maintenant il a disparu, dit Aahmès. Si seulement tu l'avais vu, Huy ! Il est tout ton portrait. Plus grand, mais bâti comme toi, et il te ressemble comme deux gouttes d'eau. Cela n'a pas toujours été facile de vivre en retrouvant ton visage dans le sien, à cause des souvenirs qu'il entretenait en moi...

— S'il n'est pas mort, l'interrompit Huy, où penses-tu qu'il pourrait être ? Que te dit ton cœur ?

— Je ne sais pas. Ce n'est qu'une impression confuse.

— Un désir ?

— Non, plus que cela. Et peut-être aussi plus qu'une simple impression. Héby n'avait aucune raison d'aller dans le désert. Il était impatient d'arriver sur le front. L'aurait-on tué pendant le voyage ? Cela n'a aucun sens !

— Et ses camarades ? Comment est-il concevable qu'ils n'aient rien remarqué ?

— Il avait peu d'amis. »

Peu, mais peut-être de ceux sur lesquels on pouvait compter, songea Huy. Des amis qui ne l'auraient pas trahi s'il nourrissait un projet secret. Plus que jamais, le scribe eut conscience de ne rien savoir de son enfant. Apprécierait-il l'adulte qu'il était devenu ? D'après ce qu'en avait dit Aahmès, cela paraissait improbable. Héby était le fils de Menouhotep, un fils d'ancien

militaire, avide de goûter lui aussi à la gloire. Que lui avait dit Aahmès sur son premier mariage, et sur son vrai père ? Sans doute rien. Il était si petit, à l'époque ! Quel besoin aurait-elle eu d'évoquer cet échec ? Héby se souvenait-il de lui, rien qu'un peu ? Sûrement. Chacun gardait en soi certaines images de sa plus tendre enfance. Le cœur lourd, Huy se rappela qu'à la demande d'Aahmès, il n'avait pas cherché à correspondre avec son fils. Il était prêt à la croire, lorsqu'elle disait sentir qu'Héby était vivant. Le scribe n'éprouvait pas ce sentiment instinctif, mais il le respectait. Qu'elle ne pût lui donner d'indication plus concrète compliquait la tâche. Il faudrait s'entretenir avec le commandant de la garnison au plus tôt – le jour même, s'il en trouvait le temps.

« Es-tu bien sûre de l'avoir vu monter à bord ? insista Huy.

— Absolument ! Nous l'avions tous accompagné. Menouhotep et nos trois enfants.

— Où sont-ils, en ce moment ?

— À l'école, sauf la plus jeune. Elle est trop petite pour te révéler quoi que ce soit. Elle n'a que trois cycles de saisons. »

Huy fut honteux de ne pas connaître le nom de ces enfants, mais quelque chose l'empêcha de s'en enquérir. Il se demanda même s'il avait envie de les voir. Ressemblaient-ils à Héby lorsqu'il était petit ? Ils tenaient de Menouhotep, mais également d'Aahmès. Les os du père et la chair de la mère. C'était comme cela, avec les enfants.

« Aucun d'eux ne pourrait t'en dire davantage. Écoute ! Nous l'avons tous vu monter dans le bateau. Il a agité la main. Ils ne t'en apprendront pas plus que moi. »

Elle se tut. Son regard triste se perdit dans le vague, comme si elle faisait abstraction de Huy. Il observa ses traits tirés : l'espace d'un instant, il discerna le visage qu'elle aurait dans son vieil âge.

« Héby comptait beaucoup pour Menouhotep, reprit-elle. Peut-être plus que ses propres enfants. Il ne s'entend pas très bien avec les petits, alors qu'avec Héby, il avait de longues conversations. Que de plans ils échafaudaient ! Héby nous reviendrait auréolé de gloire et prendrait la suite de l'affaire, que Menouhotep aurait rendue prospère. Il deviendrait

gouverneur du district, et peut-être un jour vice-roi de la capitale du Nord. *Les hommes ont la tête dans les nuages et les femmes les pieds sur terre*, comme dit le proverbe. »

Huy l'écoutait en silence. Quelle attitude aurait-il eue, quelles ambitions aurait-il nourries si Héby avait grandi auprès de lui ? Comme il aurait aimé que cet enfant devînt scribe ! Que de choses il aurait pu lui transmettre alors, et quelles portes ne se seraient pas ouvertes, grâce à l'influence d'un père fier de lui ? Huy retint un rire amer. Désormais sans enfant, il échappait au moins à la souffrance de voir anéanties ses plus chères espérances. Il regarda Aahmès qui, bien entendu, ne se rendait pas compte de la peine que lui avait infligée son manque de tact. Déjà dans le passé, elle n'en avait jamais conscience. On ne se refait pas. Eh bien, la revoir n'avait éveillé en lui aucun regret ! Elle n'était qu'une version plus lasse et plus âgée de la femme qu'il avait aimée, contemplée par une version plus lasse et plus âgée de l'homme qu'il avait été. Après tout, quelle importance ?

Il reprit un peu de vin et se sentit mieux, tout en redoutant de céder à la boisson, comme autrefois. L'alcool endormait la douleur sans en guérir la cause. Que d'années il avait gâchées, à force d'atermoyer au lieu d'empoigner le taureau par les cornes ! Et, tout bien pesé, sa vie avec Senséneb n'était-elle pas une répétition de son premier mariage ?

Un mouvement se fit, à l'entrée du jardin abandonné. Le petit serviteur parut surgir de nulle part en compagnie d'un homme de haute taille, légèrement voûté, et qui portait trop d'or pour quelqu'un dans sa situation. La première réaction de Huy fut de s'étonner qu'il n'eût pas vendu ses bijoux. Mais ensuite, il songea qu'un homme avait besoin de se raccrocher à des symboles de sa dignité, plus nécessaires à ses yeux que la nourriture. N'avait-il pas lui-même conservé sa palette de scribe pendant toutes les années où il lui était interdit d'en faire usage ?

Il se leva pour accueillir le marchand.

« Menouhotep ?

— Scribe en chef Huy... »

Toute gêne entre eux était inutile. Dans la pénombre, ils se mesurèrent des yeux. L'homme n'inspira à Huy aucune opinion

particulière : un simple négociant dans une mauvaise passe et s'accrochant aux vestiges de la splendeur d'antan. Difficile de dire s'il avait conservé sa combativité, ou si son énergie s'était consumée tout entière dans une bataille désespérée contre la volonté des dieux. Mais non ; il y avait encore une lueur de défi dans son regard. Cet homme-là continuait à croire au bonheur, aux promesses de l'existence, même si l'on ne pouvait plus lui donner de titre, puisqu'il n'était plus rien. Il ne lui restait qu'une bâtie en ruine, des bijoux en or, une épouse à bout de forces et des enfants, dont un fils qui était autrefois celui de Huy.

C'était à l'hôte de parler le premier, grâce aux dieux.

« Ainsi, te voilà scribe en chef !

— Seulement directeur adjoint aux Archives Culturelles.

— Quelle magnifique ascension, après cette longue disgrâce !

— On ne peut que s'élever une fois qu'on a touché le fond, dit Huy, tentant de trouver une parole consolatrice et vivement conscient de sa maladresse.

— Oui, si l'on n'en meurt pas.

— Même si l'on mourait, la résurrection nous attend dans les Champs d'Éarrou. »

Menouhotep ne répondit pas. Il fit un signe au petit serviteur qui, comprenant sans qu'il eût à parler, s'avança pour emporter la fiasque de vin. Ils attendirent pendant qu'il allait en chercher une autre, ainsi qu'un troisième gobelet. Huy vit le regard de Menouhotep tomber sur les gâteaux rassis et constater quelle triste chère ils offraient. Il se hâta de baisser la tête pour ne pas croiser ses yeux. Le maître du logis se leva et rattrapa rapidement son serviteur.

« Il est fier », répéta Aahmès, et ses mots résonnèrent dans le silence.

Huy savait qu'elle avait douloureusement conscience du contraste entre ces mauvais gâteaux et les bracelets qu'ils arboraient, son époux et elle, donnant tout lieu de s'attendre à une hospitalité plus fastueuse. Le scribe replia ses jambes sous la table pour ne pas attirer l'attention sur ses luxueuses sandales de cuir.

Il aurait voulu parler à son ancienne épouse, mais les mots le fuyaient. L'un et l'autre savaient que Menouhotep reviendrait

bientôt, ayant ordonné au domestique d'offrir ce que la maison contenait de meilleur, même ce qu'on avait gardé pour les enfants.

En effet, Menouhotep ne se fit pas attendre. Tous trois bavardèrent poliment de choses et d'autres jusqu'à ce que la femme taciturne et le petit serviteur réapparaissent avec des assiettes. Ils déposèrent sur la table du canard froid, des oignons, des dattes, du pain de seigle, du miel et des fruits de perséa²³.

Dehors, dans la petite cour intérieure, le soleil dansait parmi les fleurs. C'était l'heure de la sieste mais, dans la pièce sombre et fraîche, aucun d'eux n'éprouvait l'envie de dormir. Huy n'avait pas faim, néanmoins les usages l'obligeaient à consommer un peu de nourriture.

« Tu es ici en mission pour le roi, je suppose ? demanda Menouhotep.

— Je suis surtout venu pour retrouver mon fils, répliqua Huy.

— Bien sûr », convint Menouhotep avec embarras.

Huy regretta son manque de tact. Ce n'était pas juste. Après tout, Senséneb avait raison. Cet homme avait accueilli Héby sous son toit et l'avait élevé pendant de nombreuses années.

« Ces tristes circonstances nous affligent tous autant que nous sommes, dit Huy en les regardant tour à tour. Il est vrai que le roi m'a aussi chargé d'une mission. Naturellement, je désire me rendre utile.

— Nous t'en sommes reconnaissants. »

Huy sentit que Menouhotep foulait son orgueil aux pieds, qu'il aurait voulu être encore assez riche pour lancer une expédition à la recherche d'Héby. Ses hommes auraient exploré sans relâche les terres situées à l'est de la Grande Verte. Ils auraient traversé la mer jusqu'à Keftiou et Alasia. Au lieu de quoi, Menouhotep devait se contenter de l'aide du premier mari de son épouse, qui, après sa déchéance, avait été élevé par les dieux à un poste honorifique. Il souffrait de ne pouvoir se montrer généreux. Il avait déployé toute la nourriture que

²³ Ces fruits en forme d'amande avaient la taille d'une poire et le goût de la pomme. (N.d.T.)

renfermait son garde-manger devant le scribe, qui se servait à contrecœur, navré de voir qu'ils possédaient si peu. Malgré l'or étincelant à son bras, le marchand était aussi impuissant qu'un pantin.

« J'aimerais savoir qui Héby fréquentait ici, qui étaient ses compagnons, spécifia Huy.

— Il en avait peu à l'armée, et nous ne les connaissions pas, expliqua Menouhotep. Ils vivaient tous dans le camp d'entraînement, de l'autre côté de la ville.

— Je lui ai dit qu'Héby n'avait pas beaucoup d'amis », précisa Aahmès.

Assis sur le banc en face du scribe, ils offraient vraiment l'apparence d'un couple uni, chacun procurant à l'autre un appui, un soutien. Huy avait l'impression d'être un intrus – ce qui, d'ailleurs, était la vérité. Il eut envie de leur dire qu'il n'était pas leur ennemi, mais il ne put trouver les mots.

« Tout de même quelques-uns en ville, nuança le marchand. Tu n'en as pas parlé ? »

Aahmès le regarda sans répondre.

« Des fils d'anciens collègues, poursuivit Menouhotep. Et d'un en particulier. »

Il s'interrompit, gêné, comme s'il se sentait fautif.

« Peux-tu m'indiquer leurs noms ?

— Bien sûr. »

Toutefois, il échangea un coup d'œil hésitant avec Aahmès.

« J'aimerais les interroger, insista le scribe. Peut-être savent-ils quelque chose. Toi-même, en as-tu discuté avec eux ?

— Oui. Mais, maintenant, les deux auxquels je pense sont accablés par leur propre malheur.

— Que veux-tu dire ?

— Ce sont les fils d'Ipour, expliqua Aahmès. Sénofer et Méten.

— Où puis-je les trouver ?

— Chez leur père, répondit-elle. Ils vivent sous son toit. Eux ne sont pas partis se battre.

— Travaillement-ils dans cette ville ?

— Oui.

— Connaissiez-vous bien Ipour ? voulut savoir le scribe, pris d'une vague inspiration.

— Nous n'évoluons pas dans les cercles fermés dont il faisait partie, dit Aahmès, après un coup d'œil à son époux.

— Mais, néanmoins, vous le connaissiez. »

Elle regarda Huy dans les yeux.

« De vue et par ouï-dire, mais pas personnellement.

— Pourquoi l'a-t-on assassiné ?

— Mieux vaudrait le demander à Sénofer et à Méten.

— Héby aurait-il pu le savoir ?

— Il était parti lorsque Ipour est mort.

— Quel emploi occupent les deux fils ?

— Sénofer est prêtre-administrateur au temple d'Amon. Il est responsable de la flotte. Méten est scribe et travaille pour le marchand Douaf.

— Il faut absolument que je leur parle.

— Ils ne pourront rien t'apprendre, dit Menouhotep d'un ton désabusé. J'ai bien essayé, va. Ils n'en savent pas plus que nous.

— Étaient-ils là quand Héby est parti pour le front ?

— Sénofer, oui. Méten n'était pas en ville. »

Huy marcha lentement au long des rues. Il n'était pas pressé de retourner à la résidence, car il éprouvait le besoin d'être seul pour réfléchir. À peine était-il dans cette cité depuis quelques heures que déjà une multitude de faits l'intriguaient. Autour de lui, les rues s'animaient. Les gens étaient habillés plus pauvrement que dans la capitale du Sud ; leur visage était plus dur et plus ridé. Parmi les habitants de la Terre Noire, il remarqua de nombreux étrangers, des hommes à la barbe fournie et au corps poilu, vêtus d'épaisses tuniques de laine grossière et de pantalons amples. En haut d'un mur blanchi à la chaux, un singe attaché au bout d'une chaîne lui montra les dents. Huy dut s'écartier pour laisser passer une petite caravane de trois ânes beiges lourdement chargés de sacs, d'où dépassaient des bottes de légumes un peu fanées.

Insensiblement, il se dirigea vers le port. Il descendit chaque ruelle en pente qu'il rencontra, puis s'orienta grâce à l'odeur de poisson, mêlée à celle des algues et de la mer. La place du port

grouillait de monde et une foule d'embarcations étaient à quai. Les plus nombreuses, des petits navires marchands, attendaient de transborder leurs cargaisons sur les barges à fond plat qui faisaient la navette sur le Fleuve. Quelques soldats en permission traînaient dans les parages – moins, toutefois, que Huy ne s'y serait attendu. Il est vrai que la guerre touchait à sa fin. Bientôt on graverait les colonnes de la victoire. L'Empire du Nord, perdu par le Grand Criminel, serait presque entièrement restauré. Les monuments exalteraient le triomphe de Pharaon sur ses ennemis, mais tous les habitants de la Terre Noire sauraient que le vrai triomphateur était Horemheb et que, tôt ou tard, Ay serait forcé de compter avec lui. Combien de temps restait-il au roi ? Il était plus fin politique que jamais et, s'il ne contrôlait pas l'armée entière, de son côté Horemheb ne dirigeait que la division Rê, celle du Nord. La division Amon, du Sud, restait loyale au souverain, Commandant-Suprême-de-Toutes-les-Armées.

Ay contrôlait également le clergé et les sanctuaires, et, par conséquent, leur vaste réseau de propriétés, de fermes et de navires. En outre, il avait la mainmise sur toutes les réserves alimentaires du pays. En prodiguant des présents somptueux aux rois du Mitanni et du Réténou²⁴, il s'était attaché leur allégeance et pouvait espérer leur soutien armé en cas de sédition. Leurs mercenaires combattaient déjà dans ses armées. Non, Ay n'avait pas de révolution à redouter, néanmoins le temps lui était compté. Depuis les anciens rois, nul n'approchait plus l'idéal de cent dix ans ; rares étaient même ceux qui avaient pu atteindre l'âge vénérable du pharaon. Le Temps, même pour Ay, était un ennemi invincible. Or Horemheb, qui avait vu trois rois se succéder sur le trône depuis la mort du Grand Criminel, avait largement fait la preuve de sa patience. Il se contenterait peut-être de rester assis à l'ombre du figuier, certain que le fruit mûr finirait par tomber. Contrôler le clergé, posséder jusqu'à la plus infime créature vivant sur la Terre Noire était l'apanage du souverain, mais relevait plus du principe que de la réalité. On savait les grands prêtres d'Amon capables, en période de

²⁴ Mitanni et Réténou : régions de Syrie. (N.d.T.)

troubles, de soutenir le candidat de leur choix. Lors de la fête d’Opet²⁵, le dieu parlerait par leur voix.

Ay n’aurait plus d’héritier, désormais. Pour Huy, l’issue était prévue d’avance. Quelle ère inaugurerait l’avènement d’Horemheb ? Le scribe ne le devinait, hélas, que trop bien. Les règnes d’Akhenaton et de son père avaient été marqués par un vent de liberté. Mais, en une décennie, de plus en plus de portes s’étaient fermées : les anciens dieux et les anciens usages étaient de retour. La Terre Noire devait conserver la gloire qui avait failli lui échapper. Ses richesses ne la maintiendraient au centre du monde que si elle était gouvernée d’une poigne d’airain. Elle existait depuis plus de mille cinq cents ans et durerait encore autant ; mais elle avait durement appris qu’elle ne survivrait pas au changement. Telle elle avait été, telle elle devait toujours rester. Huy, qui jadis avait vu la lumière, savait qu’il ne pourrait plus supporter les ténèbres. Il ignorait encore ce qu’il ferait, et même s’il vivrait assez vieux pour voir ce jour, mais, comme un bouvier dans le désert, il sentait l’approche de la tempête de sable.

Qu’avaient à voir ces sombres réflexions avec la disparition de son fils et le meurtre du prêtre ? Les deux faits eux-mêmes avaient-ils le moindre rapport ? Le seul lien apparent était l’amitié entre Héby et les fils du défunt. Cela peinait Huy de se représenter son enfant comme un solitaire ; mais qu’était-il lui-même ? De combien d’amis pouvait-il se prévaloir ? C’était sans doute à Senséneb qu’il se livrait le plus, et il était sur le point de la quitter.

À regret, il grimpa la petite pente raide menant à la résidence. Il avait été tenté de s’attarder dans une taverne, mais c’était l’heure la plus chaude de la journée et il avait déjà trop bu, chez Aahmès. Ce petit vin des îles lui avait engourdi l’esprit. Huy plissait les yeux, ébloui par le soleil. Déjà sa visite à son ex-épouse lui semblait un rêve. Mais l’avoir revue avait, en un sens, apaisé son cœur, car il n’éprouvait ni regret ni nostalgie. Le présent valait mieux que le passé. Quant à la solitude, elle était

²⁵ Opet : grande fête annuelle qui avait lieu à Thèbes pendant les crues du Nil, en l’honneur d’Amon. (N.d.T.)

une amie de longue date, aussi bienfaisante que l'étoffe fraîche protégeant du soleil, que l'ombre des palmiers dans l'oasis ou l'eau babillante d'une fontaine. On gaspillait tant d'énergie à lutter contre le destin ! Tel un lion pris dans des rets, plus on se débattait, plus les mailles du filet se resserraient. Se résigner était plus difficile que tout. Combien hommes savaient s'accepter tels qu'ils étaient – et accepter ce qu'ils étaient devenus ?

Huy ramena son châle sur sa tête, car les reflets brûlants du soleil sur les vagues lui blessaient les yeux.

« Évidemment, il faut que tu les interroges, approuva Kamosé.

— Tu ne m'avais pas dit qu'ils étaient des amis d'Héby.

— Cela ne me semblait pas important. Et puis, ils ont déjà bien assez de soucis à cause de la mort de leur père.

— Cela, je l'imagine. La famille était-elle très unie ?

— Sûrement », éluda le gouverneur d'une voix crispée, ses étranges yeux bleus trahissant sa gêne.

Il se mit à aller et venir, pareil à un léopard en cage dans le bureau étouffant.

« Mais tu les côtoyais ?

— Certes.

— Dînais-tu chez eux ? »

Kamosé le fixa comme si cette question dissimulait un traquenard.

« Rarement. Je fuis le monde, depuis quelque temps.

— Les réceptions et les fêtes ne vont-elles pas de pair avec ta fonction ?

— Si, mais je me limite au strict nécessaire. Je n'y prends pas plaisir... Vois-tu, je suis en deuil.

— Chérouiri me l'a appris. J'en suis navré. »

Kamosé resta silencieux.

« Je compatis d'autant plus sincèrement à ta douleur que je la partage, ajouta Huy.

— Tu conserves un espoir que ton fils soit en vie, répliqua Kamosé d'un ton bourru. Moi, je n'ai plus rien. Le tien a grandi loin de toi. Le mien vivait ici, à mes côtés.

- Je comprends. Vous étiez très proches.
- Oui, surtout depuis la mort de sa mère.
- Mais tu as encore ta fille.
- Ah ! Parce que Chérouiri t'a également parlé d'elle ? releva Kamosé avec un sourire amer.
- Y a-t-il une raison pour que cela t'ennuie ? s'étonna le scribe.
- Non. Ma fille est mariée.
- Quand as-tu perdu ton épouse ?
- Il y a des années, avant que je m'installe ici.
- Et tu vis seul ?
- Je ne me suis pas remarié, mais j'ai trois concubines. Quelle importance ma vie privée a-t-elle pour toi ?
- Pardonne-moi si je me suis montré indiscret. Je m'intéressais simplement à toi. Mais sache que mon fils n'a jamais cessé de me manquer. »
- Kamosé soupira et se pencha sur sa table de travail.
- « Qu'as-tu l'intention de demander à Sénofer et à Méten ?
- Ils ont peut-être une idée de ce qui s'est passé. Et j'aimerais avoir d'Héby une image plus précise.
- Aahmès ne t'en a rien dit ?
- Si, mais un homme est parfois un inconnu pour sa propre famille.
- Menouhotep l'aimait beaucoup. »
- Huy accusa le coup. Il aurait dû poser plus de questions au marchand, mais, dans cette maison délabrée où l'atmosphère était rendue oppressante par tous les sous-entendus, cela n'était pas facile. Il serait plus à l'aise avec les amis d'Héby. Ils pourraient lui apprendre, eux qui n'étaient pas partie prenante, ce qui avait poussé son fils à s'enrôler – ambition que, visiblement, ils ne partageaient pas.
- « Ipour était-il un homme riche ?
- Je l'ignore, dit Kamosé, évitant son regard.
- Allons ! Tu dois bien être au courant !
- Il était suffisamment pourvu.
- Pourvu de quoi ? De navires ? De terres ?
- Il dirigeait la flotte du temple. Sénofer était son adjoint. Je ne sais rien des autres biens qu'il possédait.

— Et tu connais sûrement le marchand Douaf.
— Oui, admit Kamosé.
— Méten travaille pour lui.
— Je comprends d'où te vient ta réputation.
— À t'entendre, on croirait que tu préférerais que je ne sache rien. Pourtant, je me borne à trouver mes repères. »

Kamosé se détendit un peu.

« Douaf n'est qu'un marchand. S'il a bien réussi, c'est qu'il a entreposé de grandes quantités de cèdre avant la guerre. Avec la pénurie, les prix ont grimpé en flèche. Tu le sais aussi bien que moi, Huy.

— Voilà un homme qui regrettera de voir la guerre finir.

— Ne t'inquiète pas pour lui. Douaf diversifie ses activités, dont l'import de cèdre n'est pas la principale. Il possède cinq greniers à blé, et ses bateaux naviguent du Pount au nord de la mer Orientale.

— Les crues ont été bonnes, fit remarquer Huy.

— Assurément.

— Le prix du blé est bas.

— Le blé vaut mieux que l'or, répliqua le gouverneur avec un haussement d'épaules. On ne connaît pas la disette tant qu'il abonde.

— Merci pour toutes ces informations, dit Huy en se levant.

— Où t'en vas-tu ?

— Dormir. Je me rendrai plus tard à la garnison. Il fait trop chaud, à présent.

— Ne voulais-tu pas interroger Sénofer et Méten ?

— Oui, mais je dois tout d'abord rendre visite à Ouserhet. Pharaon m'a confié des lettres à son intention. »

Huy savait qu'en ville, les sbires du roi l'observaient afin de s'assurer qu'il accomplissait la tâche pour laquelle il était envoyé. Il lui faudrait donc se présenter au chef de garnison aussi tôt que possible. Quant à savoir si Ouserhet était un partisan d'Horemheb, et jusqu'à quel point, cela restait à découvrir. Ay croyait-il sérieusement que Huy en apprendrait plus long que ses propres espions ? Ceux-ci avaient sans doute infiltré la suite du général et se trouvaient beaucoup mieux placés pour percer ses intentions à jour. À moins que, comme si

souvent, le roi gardât secret son véritable dessein... Peut-être la présence de Huy constituait-elle simplement un bon moyen de maintenir les agents de la cité de la Mer sur le qui-vive... Quoi qu'il en soit, Huy rendrait un rapport fidèle concernant tout ce qu'il découvrirait. Pour sa part, résister à la volonté des dieux lui semblait aussi fou qu'irréalisable. Ils parvenaient toujours à leurs fins, au bout du compte. Et il n'était pas venu pour soutenir ou contrecarrer Ay dans ses luttes politiques, mais pour comprendre ce qu'il était advenu de son fils.

Frôlant la surface de la mer immense, le soleil teintait la crête des vagues d'un orangé de feu lorsque Huy se leva. Il n'avait pas dormi, néanmoins ce répit avait apaisé son cœur. Il appela Psaro avant d'aller dans la salle d'eau, à l'arrière de la petite maison, où son serviteur l'aida à prendre un bain et à se vêtir.

« Tenue officielle, indiqua Huy. Et pour toi aussi. Nous nous rendons à la garnison. »

Cette fois, ils prirent la litière que Kamosé tenait à leur disposition. Huy n'informa pas son hôte de son départ, car il ne souhaitait être accompagné ni par Chérouiri ni par l'escorte. Ce refus causa quelque anxiété aux soldats chargés de le protéger, mais il repoussa leurs objections avec autorité. La garnison se trouvait à l'ouest de la cité. Les rabats de lin étant roulés, Huy put à loisir admirer le crépuscule en écoutant le bruit de la mer. Au bout de quelques instants, il fut sensible à son effet apaisant. Baissait-il déjà la garde devant la Grande Verte ? Elle ouvrait la voie à l'exploration et au mystère. Dommage qu'il ne l'eût pas découverte au temps de sa jeunesse ! Mais pourquoi l'âge aurait-il dû être un obstacle à l'aventure ?

Le camp militaire était une véritable ville. Sous bonne garde, la litière s'approcha des enclos où l'on gardait les chevaux. Les bêtes trottaient à l'intérieur, revigorées par la fraîcheur du soir. La plus grande d'entre elles ne faisait pas plus de douze paumes et demie et n'aurait pu supporter la demi-charge d'un mulet. Elles ressemblaient aux chevaux amenés par les rois-bergers²⁶ qui avaient jadis conquis la Terre du Nord. Huy en avait vu la

²⁶ Les Hyksos. (N.d.T.)

représentation sur des bas-reliefs. Ils avaient un noble port de tête et leur crinière flottait au vent telle une oriflamme tandis qu'ils galopaient.

Derrière les enclos étaient alignés quinze chars de combat, si petits et légers qu'on avait peine à croire que deux hommes pouvaient y tenir. De plus près, cependant, Huy constata qu'ils étaient solides et bien conçus. Serait-il encore nécessaire de les déployer pour la guerre ?

La litière longea le rivage. La mer s'était retirée, laissant derrière elle une immense étendue de sable humide. L'attention de Huy fut soudain attirée par des cris d'encouragement et des acclamations. Cinq autres chars filaient sur la plage à une vitesse inouïe, chacun tiré par deux chevaux. De temps en temps ils s'arrêtaient net et changeaient de direction, virant en un clin d'œil. Le conducteur n'avait qu'à imprimer une légère tension aux rênes pour se faire obéir. De son bouclier massif, il formait un solide rempart à l'archer debout près de lui, son arc levé, des flèches à portée de main dans un carquois.

Les mouvements des chars sur le sable ressemblaient à une danse, toutefois Huy y discerna une logique. Le rivage était jalonné de cibles de cuivre. L'archer décochait sa flèche au passage, malgré les feintes et les virages délibérés du conducteur. Le plus souvent, le projectile faisait mouche. Médusé, le scribe observa la scène avec une admiration involontaire, lui qui n'avait pourtant pas la fibre militaire.

À l'approche du campement principal, ils dépassèrent une troupe de soldats vêtus de ceinturons et de cache-sexe. Ces hommes manœuvraient sous leurs étendards, portant l'emblème des sections Horus et Anubis. Sur un signal de trompette, ils changeaient de direction ou passaient du pas cadencé au pas de course. Ils étaient armés de javelots, de lances à pointe de bronze et de haches de guerre. Seuls les officiers qui les commandaient étaient sortis de l'adolescence. Huy remarqua que les deux soldats du camp qui escortaient sa litière observaient ces manœuvres avec crainte et respect. Ces hommes se trouveraient-ils un jour au plus fort du combat ? Derrière les fantassins, une unité d'archers – des hommes à la

peau sombre, venus de Ouaouat²⁷ – formait une seule ligne. Ils bandaient leur arc et tiraient d'un air concentré, pourtant la volée de flèches semblait ininterrompue et pas une ne ratait la cible.

Alors qu'ils distinguaient le portail encadré de sentinelles, Psaro demanda à son maître :

« Qu'allons-nous dire ? Nous ne sommes pas attendus.

— Ils reconnaîtront la litière de Kamosé et j'ai en outre une lettre portant le sceau du roi. Mais, de toute façon, tu peux être sûr que Kamosé aura déjà averti Ouserhet de cette visite. »

En effet, les gardes leur firent signe de passer. Le camp était délimité par des poteaux de bois, largement espacés et reliés par des cordes, car c'était une denrée rare ; le volume alloué à cette compagnie de réserve avait servi à construire deux jetées, juste au-delà du périmètre de l'enceinte. Elles avançaient loin dans la mer. Même à marée basse, il était possible d'y amarrer un vaisseau maritime, pour peu que sa quille ne fût pas trop profonde. Justement, un navire de forme inconnue à Huy, probablement venu de l'étranger, se préparait à larguer les voiles. Un instant, le scribe crut entendre des cris provenant du bord. Sans doute encore une illusion née du souffle de la Grande Verte.

De chaque côté, les abris des soldats étaient rangés en ordre austère. Toutes les cinq tentes, un maigre feu de bouse séchée rougeoyait au milieu d'un petit groupe d'hommes serrés tout autour. L'escorte guida les visiteurs vers une tente beaucoup plus large, dressée sur un tertre artificiel. Ses côtés étaient remontés, ce qui lui donnait l'aspect d'un dais. À l'intérieur, un feu de bois crépitait dans un brasero. Les torches fixées aux montants étaient allumées, car le crépuscule avait fait place à la nuit. Au centre de la tente, devant une table à tréteaux entourée de six tabourets pliants, se tenait un homme d'une trentaine d'années, aux épaules larges et au cou de taureau. Il arborait, en pendentif, deux décorations d'or : les Trois Mouches de la Persévérence et les Lions de Bravoure. Bien que coupés court,

²⁷ Ouaouat : région de Kouch (terme générique désignant la Nubie). (N.d.T.)

ses cheveux formaient des boucles serrées. Il était sûrement obligé de se raser deux fois par jour pour garder le visage net. Les muscles de ses bras courts et puissants saillaient au-dessus de protections en cuir cloutées de cuivre. Il portait au majeur de la main droite une lourde bague en or, emblème de son grade. Deux doigts manquaient à sa main gauche. Ses yeux étaient altiers, mais vifs aussi. C'était un homme plus habitué à commander qu'à écouter. Et, de fait, il était en train de donner des ordres à trois sous-officiers quand Huy fit son entrée.

« Salut à toi, scribe Huy. Je t'attendais plus tôt ! lui lança-t-il.

— Salut à toi, Ouserhet.

— Je peux te proposer du lait de chèvre ou de la bière rouge. Nous n'avons rien de plus fort, dans la garnison. Et du pain, mais seulement à l'orge. »

Sans attendre la réponse, il fit signe à un aide de camp qui partit chercher la nourriture et la boisson.

« Merci. »

Ouserhet roula certains des papyrus déployés sur sa table et les remit à deux des officiers, qui sortirent à reculons. Le troisième officier attendit en silence.

« Je sais ce qui t'amène ici, dit Ouserhet au scribe. Eh bien, je ne peux pas t'aider ! J'ignore ce qui est arrivé à ton fils. Ne crois pas que son sort me laisse indifférent. Il venait de terminer sa formation. Un excellent élément. Il brûlait de se mesurer à l'ennemi.

— Je suis fier de l'apprendre.

— J'espère qu'il réapparaîtra et qu'il pourra tout expliquer.

— Tu ne penses pas qu'il a déserté ? »

Ouserhet sursauta.

« Comment peux-tu imaginer cela de ton propre fils ? Non, il n'a pas déserté. Il n'était pas du genre ! Trop solide pour flancher. »

Il jaugea Huy du regard – était-ce parce qu'il ne pouvait croire qu'un tel fils eût un tel père ? Le scribe se redressa de toute sa taille.

« Tu me vois rassuré. C'eût été une conduite inqualifiable, de la part du fils d'un haut fonctionnaire qui a l'oreille du roi. Si je

l'avais soupçonné, j'aurais signé de ma main sa condamnation à mort.

— Nous ne sommes pas si sévères, dit Ouserhet. Quand nous les retrouvons, nous leur coupons seulement les oreilles et le nez avant de les chasser de l'armée.

— Je t'apporte une missive de Pharaon », déclara Huy, le visage de marbre.

Psaro fit un pas en avant et remit la lettre entre ses mains. Le scribe la passa au commandant, qui la décacha sans un mot et la déroula sur la table. Après avoir lu, il marmonna comme pour lui-même :

« Le Commandant-Suprême-de-Toutes-les-Armées veut savoir quand la guerre prendra fin. Elle prendra fin lorsqu'elle sera finie... Toutefois, ajouta-t-il en croisant le regard de Huy, selon les dernières dépêches d'Horemheb, nous n'aurons plus à envoyer de nouvelles troupes au nord. Sous peu, le général naviguera vers la capitale.

— Puissent les dieux en décider ainsi.

— Oui, en vérité. »

La voix d'Ouserhet sonnait faux, et cela n'échappa pas au scribe. Certes, la guerre était son métier. Il regrettait peut-être de n'avoir pu livrer bataille. Le commandant jeta un bref coup d'œil en direction de la mer, comme si une idée venait de l'effleurer, puis se tourna et parla tout bas au troisième officier, qui inclina la tête et sortit en toute hâte dans l'obscurité.

« As-tu combattu, dans cette guerre ? demanda Huy.

— Non, répondit Ouserhet avec brusquerie. J'étais archer, autrefois. Mon conducteur fut tué et je dus tenir les rênes. C'est alors qu'à mon tour je fus atteint et tombai. Nous roulions à un train d'enfer et mes doigts restèrent coincés dans la bride... Tu l'as sans doute remarqué, dit-il en levant sa main gauche. J'ai vu que tu avais l'œil vif. On m'a fabriqué deux doigts de bois que j'emporterai dans le tombeau. Mon *ka* sera complet, mon corps retrouvera son intégrité, mais, mes batailles, c'est à présent sur le papier que je les livre.

— Et comment s'est terminée cette autre bataille ?

— Celle où j'ai perdu mes doigts ? dit Ouserhet en souriant. Nous l'avons gagnée. Nous affrontions les Khabiri, menés par

Azirou²⁸. J'étais plus jeune que ton fils, à cette époque. Nous les avons encerclés dans leur ville et nous l'avons brûlée de fond en comble. Quant aux fuyards, nous les avons émasculés et nous les avons laissés à leurs femmes, la queue au fond de la gorge. Cela s'est passé dans ce même désert où nous nous battons à présent. La vie n'est qu'un éternel recommencement. »

Il se détourna pour cracher.

« Horemheb était un simple officier d'état-major, alors. Depuis, il a largement fait ses preuves sur le front.

— Tu l'admires.

— En tant que soldat, certainement, dit Ouserhet, aussitôt sur la réserve.

— Je suis sûr que c'est un chef militaire hors pair.

— Il a gagné cette guerre ! Pour le roi, il a reconquis les territoires que nous avions perdus. La Terre Noire a une dette de reconnaissance envers lui.

— La Terre Noire est Pharaon, et Pharaon n'a de dette envers personne. »

Ouserhet le fixa de ses yeux sombres où se reflétait la lueur des flambeaux. Comme s'il pouvait lui communiquer ce message par la pensée, Huy prononça en lui-même : « Je suis ton supérieur, investi de l'autorité du roi. » Dans le regard d'Ouserhet, il crut lire : « Je le sais, mais je ne plierai pas. Ici, tu es loin de la capitale. »

L'aide de camp apporta du pain, du lait et de la bière, qu'il déposa au bout de la table, loin des documents.

« Je préparerai une réponse afin que tu la rapportes à Ay dès demain, dit Ouserhet.

— Parfait. Toutefois, mieux vaudrait la confier au capitaine du premier vaisseau en partance pour le Sud.

— Tu ne rentres pas ?

— Pas tout de suite. »

Malgré le feu qui lui montait aux joues, Ouserhet souriait en s'approchant du scribe, qu'il dominait d'une bonne tête.

« Nous ne ménagerons aucun effort pour retrouver Héby. Ton fils était un fervent admirateur du général et se serait attiré

²⁸ Azirou : prince syrien allié aux Hittites. (N.d.T.)

sa faveur. Si les dieux ont voulu qu'il périsse, nous veillerons à ce qu'il soit enterré avec tous les honneurs militaires.

— Je te sais gré de me tranquilliser. Néanmoins, le roi m'a autorisé à mener ma propre enquête et Kamosé m'a investi d'une autre mission.

— Oui, il y a fait allusion. Mais j'ai la conviction que nous réussirons par nous-mêmes à retrouver les assassins d'Ipour.

— J'ignorais que l'armée se chargeait d'enquêtes criminelles.

— Aucune n'est nécessaire en l'occurrence. Le coup venait d'un commando khabiri.

— Pourquoi visait-il Ipour ?

— Simple concours de circonstances. »

Huy ne répondit pas. Ce genre d'attentat était rarement le fruit d'une coïncidence.

« Remets-t'en à nous, Huy. Comme tu l'as constaté, j'assure la protection des notables de la cité. Kamosé a été malavisé de solliciter ton aide en la matière.

— Que veux-tu insinuer ? interrogea Huy d'un ton sec.

— Seulement que ce serait pour toi une perte de temps. »

Le scribe fut satisfait de voir qu'en dépit de sa superbe, Ouserhet respectait son rang. Mais cette concession lui parut presque trop rapide.

« Connaissais-tu Ipour ?

— C'était un prêtre.

— Le grand prêtre.

— Oui. Évidemment, je le connaissais, mais nous avons peu de contact avec la ville. Je suis accaparé par mes obligations.

— Cela va de soi.

— Je regrette de ne pouvoir t'aider. En toute sincérité, je t'assure que tu perds ton temps.

— Kamosé est mon supérieur ; je dois lui obéir.

— Je suis surpris que le roi puisse se passer de toi.

— Mon absence sera de courte durée.

— J'aimerais revoir la capitale du Sud. Mon dernier séjour date d'il y a bien longtemps. Peut-être, une fois que cette campagne sera terminée... Mais, pardonne-moi ! dit le commandant, se tournant vers la table. Je ne t'ai pas offert de rafraîchissement.

— Je prendrai juste un peu de lait de chèvre. »

Huy but rapidement tandis qu'ils échangeaient les amabilités d'usage. Dès qu'il le put, il se leva et ordonna à Psaro de faire avancer la litière.

« Il se fait tard. Je dois retourner en ville.

— Bien entendu. »

Ouserhet observait Huy, tentant de le sonder, mais la lumière vacillante rendait son expression indéchiffrable.

« Si j'ai des nouvelles d'Héby, je ne manquerai pas de t'en informer, ajouta-t-il.

— Je t'en remercie. Puis-je tout de même compter sur ton aide dans l'affaire Ipour ?

— Assurément, dans la mesure de mes moyens. Mais je pense qu'après cette incursion, les coupables ont pris la fuite.

— En ce cas, espérons qu'ils ne reviendront pas. »

Huy inclina la tête et se dirigea vers la litière qui l'attendait. Les deux jeunes soldats s'étaient munis de torches et ouvraient la marche, l'arme au clair, en scrutant les ténèbres. Mais l'obscurité était pour Huy un doux manteau dans lequel il s'enveloppait afin de mieux réfléchir. Le murmure de la mer l'apaisait, ce dont il avait grand besoin. Il n'aimait pas ce qu'il avait appris sur son fils. Héby, un fervent admirateur d'Horemheb ? Qu'avait-il de commun avec un scribe ? Qu'auraient-ils à se dire, s'ils se retrouvaient un jour face à face ?

Il est vrai que cette probabilité était infime.

5

Huy trouva facilement la maison d'Ipour, une grande bâtisse blanche de cinq étages située sur la place du port. Ses hautes fenêtres étroites étaient soulignées d'ocre pour donner l'illusion d'encadrements de bois. Cependant, les montants et les tablettes étaient de pierre tendre, et le reste de la façade, en brique crue plâtrée puis blanchie à la chaux. Au rez-de-chaussée, la peinture pelait sur les murs d'une propreté douteuse. Si la taille de cette maison dénotait la richesse et l'influence, son état de décrépitude signifiait soit que le propriétaire ne pouvait assumer les frais d'entretien, soit qu'il était pingre.

Du pommeau de sa canne, Huy frappa à la porte et entendit aussitôt des aboiements à l'intérieur ; ceux-ci furent bien vite étouffés et suivis d'un bruit de verrous. La porte s'entrouvrit sur un visage maigre. Un instant plus tard, elle s'ouvrit toute grande, car Huy avait eu soin de revêtir sa tenue officielle et de se faire escorter par Psaro, dont la haute taille ne manquait jamais d'imposer le respect.

Le portier leur recommanda de se baisser pour passer sous la voûte et les fit entrer dans une petite cour aux murs couverts de plantes exubérantes. Dans un grand renfoncement clos par une solide barrière de bois, deux molosses, figés comme des statues dressées côté à côté, observaient Huy de leurs yeux jaunes et froids.

Le portier hésita, considérant tour à tour Huy, Psaro et les chiens. Il se demandait visiblement s'il devait prier les visiteurs d'attendre ou les faire pénétrer plus avant dans la maison. Il opta pour la seconde solution et, les invitant à franchir un autre passage voûté, il les conduisit dans une pièce tout en longueur,

dont la terrasse surplombait un jardin bien entretenu. Alors il posa sur Huy un regard interrogateur.

« Je viens voir Sénofer et Méten, dit le scribe. Kamosé les a informés de ma visite.

— Oui, dit l'homme. Tu es le scribe en chef Huy. Ma femme t'a aperçu dans la rue hier et a supposé que c'était toi. Sénofer est ici. Je vais le prévenir de ton arrivée. »

Mais il s'arrêta sur le seuil et se retourna.

« Ne sois pas froissé, pour les chiens. Ils appartenaient à mon maître, Ipor. Ils sont nerveux, car ils sentent qu'il n'est plus.

— Je ne suis pas froissé. J'ai l'habitude des chiens. En fait, j'en ai, moi aussi.

— J'en suis heureux, dit le portier, soulagé. Ce sont de braves bêtes. »

L'homme avait un air timide, comme s'il rassemblait son courage pour solliciter une faveur.

« Qu'y a-t-il ? demanda Huy.

— Sénofer veut les faire abattre. Je lui ai proposé de m'occuper d'eux...

— Je lui parlerai. Mais c'est lui qui commande, à présent. »

L'homme s'inclina et les laissa. Le scribe parcourut la pièce des yeux. Sous le plafond haut, une frise développait un thème marin, mais, à la différence de celle qu'il avait observée chez Kamosé, les poissons étaient représentés au milieu de papyrus où des canards prenaient leur essor. De toute évidence, le Delta et la Grande Verte avaient occupé une place égale dans le cœur d'Ipor.

Peu après, un serviteur apporta une petite table chargée de vin et de gâteaux en équilibre précaire. Presque sur ses talons entra un jeune homme élancé qui avait vu environ vingt cycles de saisons. Huy remarqua que tout en lui était allongé. Ses pieds, dans des sandales blanches à l'extrémité recourbée, étaient longs et étroits, de même que ses doigts, particulièrement effilés. Ses mains semblaient trop fragiles pour être utiles. On eût dit qu'il n'avait pas de muscles tant ses bras et ses jambes paraissaient languides. Son crâne était rasé et, à l'exception de longs cils sombres, on ne voyait aucune trace de pilosité sur son corps. Ses yeux dénués d'expression étaient

aussi clairs que ceux de Kamosé, mais violets. Il portait un simple pagne blanc retenu par une fine ceinture d'or. Il s'avança et s'arrêta net à quelques pas de Huy, auquel il adressa un sourire qui, sans être amical, n'était pas hostile.

« Ta présence honore ma maison. Je regrette que cette rencontre n'ait pas lieu en des circonstances plus heureuses.

— Je suis navré pour ton père.

— Et moi pour ton fils.

— C'est à son propos que je suis venu.

— J'aurais voulu t'aider, dit Sénofer, esquissant un geste délicat de ses mains élégantes avant de jouer avec l'extrémité de sa ceinture. Hélas, je sais seulement qu'il est parti pour la guerre. La dernière fois que je l'ai vu, il embarquait.

— Comment était-il, alors ?

— Comme à son habitude. »

Huy sourit.

« J'ignore ce que cela veut dire. »

Sénofer le fixa, un peu surpris, puis le sens de cette remarque lui apparut.

« Bien sûr, je comprends. Quel manque de tact de ma part !

— Lorsque je l'ai vu pour la dernière fois, ce n'était qu'un tout petit enfant.

— Je suis certain que tu aurais été fier de lui.

— Tu en parles comme s'il était mort.

— Pardonne-moi. Pourtant, cela ne vaut-il pas mieux, puisque c'est sûrement le cas ? Je n'ai nulle intention d'être cruel ; moi aussi, je pleure un être proche. Il importe de les imaginer goûtant la félicité éternelle, où nous les retrouverons le jour venu.

— Si Héby est mort, j'aimerais savoir qu'il repose en paix. Je souffrirais de penser que son *ka* erre dans le désert, sans refuge, contraint de se nourrir d'immondices et d'eau croupie. »

Sénofer exprima son impuissance par un autre petit geste maniére. Visiblement, son répertoire de paroles consolatrices était déjà épuisé.

« Il faut sculpter une statue à son image.

— Sa mère y veillera.

— Néanmoins, tu conserves des doutes ?

— J'aimerais être sûr qu'il est mort, avant de le pleurer.

— La résignation procurerait du repos à ton cœur. Où serait-il, s'il était vivant ?

— Sa mère ne croit pas qu'il soit mort.

— Est-ce sa raison qui lui parle, ou prend-elle ses désirs pour la réalité ? »

Aussitôt, comme embarrassé par son franc-parler, Sénofer ouvrit et ferma la bouche d'une manière qui évoquait assez un poisson. Pour se justifier, il ajouta :

« Je suis prêtre. Ma charge me permet de m'exprimer librement, même devant des hommes plus mûrs et de rang plus élevé. Je cherche à aider, non à blesser.

— Je ne suis pas blessé », répondit Huy, songeant qu'il n'était pas aidé non plus.

Les deux hommes s'assirent et, par politesse, le scribe se servit un peu des mets apportés par le domestique. Sénofer ne se joignit à lui ni pour manger ni pour boire, et Huy ne tenta pas de rompre le silence. Il examinait la pièce, cherchant il ne savait quel indice sur la personnalité de l'ancien propriétaire. Mais elle avait l'anonymat d'une salle d'attente dans un édifice public et ne lui apprit rien. Même l'atmosphère était neutre.

« Parle-moi de ton père.

— Pauvre homme ! Il n'aurait pas dû connaître une mort si violente.

— Qui devrait connaître un tel sort ? »

Sénofer lui jeta un coup d'œil indéfinissable.

« Un soldat peut s'y attendre et un assassin le mériter.

— De même que celui qui inspire la haine.

— En effet. Mais cette définition ne s'applique pas à mon père.

— Il a été assassiné avec une rage peu commune.

— L'attaque était due au hasard.

— Néanmoins, elle est restée un acte isolé. En bonne logique, si un commando khabiri avait fait incursion dans la ville, il aurait commis plus de dégâts avant de repartir.

— Tu trouves que le dommage n'est pas suffisant ? Tuer le grand prêtre d'Amon... Imagine l'effet sur le moral de la population !

— Loin d'être démoralisée, elle a pu le ressentir comme une ultime provocation, un acte désespéré de la part des Khabiri. La guerre est presque gagnée. La fin tragique de ton père n'y changera rien.

— Il était le pivot de la communauté.

— Qui lui succédera ?

— Il reste à en décider. Un messager est parti pour la capitale du Nord. Entre-temps, ce fardeau retombe sur mes humbles épaules.

— Tu crois vraiment que les Khabiri sont les auteurs de cette attaque ?

— Bien sûr. Qui d'autre ? répliqua Sénofer sans pouvoir dissimuler son agacement. Je sais, scribe Huy, que Kamosé t'a chargé d'enquêter sur le meurtre de mon père. Et je t'avouerai que je me demande pourquoi.

— Étaient-ils très liés ?

— Dans la mesure où ils étaient les dirigeants de la cité.

— Kamosé veut en savoir plus sur cet incident, qui a troublé l'ordre public. Cela semble normal, non ?

— Si tu n'étais pas venu, les choses en seraient restées là.

— Dis-moi : il paraît que cette maison a été cambriolée, avant la mort de ton père ?

— Oui, répondit Sénofer. Mais cela n'a aucun rapport. »

Huy l'observa pensivement. Pourquoi le prêtre se montrait-il si détaché ? Son attitude pouvait signifier qu'il n'éprouvait pas spécialement d'affection pour le disparu – ni, peut-être, pour personne. Mais c'était son manque de curiosité qui surprenait le plus Huy. Il chercha une explication dans son cœur sans en trouver aucune. Sénofer semblait aussi dénué de personnalité que la maison qu'il habitait. Quel genre d'homme avait été Ipour ? Ce n'était pas par son fils qu'il le découvrirait.

« Ta mère est-elle là ? »

Sénofer se raidit et Huy perçut comme un froid.

« Elle s'est installée dans une petite maison, dont la taille lui convient mieux. Mais elle ne te recevra pas pour le moment.

— Je ne me serais pas permis de le suggérer.

— Elle pleure mon père. Sa disparition l'a beaucoup affligée.

— Je respecte sa douleur. »

Sénofer agita les mains comme pour se livrer à une incantation et posa sur Huy ses yeux violets.

« Les circonstances entourant la mort de mon père ne donnent lieu à aucune spéculation. Je ne peux, ni ne veux m'élever contre les instructions que tu as reçues de Kamosé mais, si tu me permets un conseil, concentre-toi avant tout sur ce qui est arrivé à ton fils. Voilà où réside le mystère, si toutefois il y en a un.

— Tu as raison, soupira Huy. Je suis né, pour mon malheur, avec un esprit curieux.

— C'est assurément une malédiction. La curiosité est toujours source d'insatisfaction. Suis le conseil d'un prêtre et efforce-toi de la dominer.

— J'aimerais parler à ton frère.

— Il n'est pas là.

— N'était-il pas également absent le jour où Héby a quitté la ville ?

— Il avait à faire ailleurs. La présence de l'armée nous impose un surcroît de travail.

— Je le conçois. Ah ! J'aimerais aussi voir la flotte du temple.

— Pour quelle raison ?

— Je m'intéresse aux bateaux.

— Les navires qui ne sont pas en transit se trouvent sur les quais d'Amon. N'importe quel passant te les indiquera. Au cas où tu aurais envie de monter à bord, je vais te remettre un laissez-passer que tu montreras au capitaine du port.

— Je t'en suis reconnaissant. »

Huy sentait que son hôte attendait son départ avec une impatience croissante. De toute façon, il n'y avait plus rien à en tirer. Mais pourquoi Sénofer était-il si nerveux ? Craignait-il d'avoir un autre visiteur, qu'il préférait que le scribe ne rencontre pas ?

« Je voudrais m'entretenir de mon fils avec Méten.

— On le trouve généralement chez le marchand Douaf, de l'autre côté de la place.

— Ton frère vit-il ici ?

— Oui. La maison est bien assez grande pour nous deux.

— Est-il chez Douaf, à présent ?

— Je ne sais pas. »

Huy était arrivé au bout de ses questions quand il se rappela les deux molosses de l'entrée.

« Ton portier m'a dit que tu comptes faire abattre les chiens de ton père.

— C'est exact.

— Il m'a prié de te demander de les épargner.

— L'insolent ! Non, c'est hors de question. Seul mon père savait s'en faire obéir.

— Cet homme serait prêt à s'en occuper.

— Je regrette, scribe en chef Huy. Ce problème-là ne te concerne en rien. »

Il ne restait à Huy qu'à prendre congé, ce qu'il ne manqua pas de faire. Il donna le signal du départ à Psaro, qui avait rempli à la perfection son rôle de serviteur attentif mais silencieux. Sénofer le pressa de rester, de reprendre un peu de vin ou de nourriture, cependant son soulagement que l'entretien fût terminé ne faisait pas de doute. Le prêtre croyait-il l'affaire définitivement close ? Son attitude le suggérait et Huy ne jugea pas utile de le détromper. Qui sait, peut-être avait-il raison ? Peut-être était-ce stupide d'enquêter sur la mort d'Ipour. Elle n'avait aucune corrélation avec la disparition d'Héby, qui était la priorité du scribe. Ay ne lui avait pas accordé un congé illimité, et d'autres problèmes l'attendaient dans la capitale du Sud. La solution la plus simple et la plus intelligente serait de dire à Kamosé que la mort d'Ipour était un acte gratuit. Cela contrariait le scribe, pourtant, au même titre que la condescendance et l'embarras de Sénofer l'intriguaient. Il se demandait si Méten l'éclairerait mieux sur la personnalité du défunt.

En sortant, il plissa les yeux, aveuglé par le soleil, et s'éloigna avec soulagement de chez le prêtre. Il contempla les bâtiments alentour et tenta de déterminer quelle était la demeure de Douaf. Il traversa la place vers le bord de mer et scruta l'horizon. Le vent était tombé et les navires immobiles semblaient pris à tout jamais dans un élément aussi dur que le verre.

« Et maintenant, où allons-nous ? s'enquit Psaro.

— Nulle part. »

Huy reconnut le *Taureau-Sauvage* et s'en approcha. À bord, les matelots s'affairaient en attendant l'heure propice pour reprendre le Fleuve. Il les observa avec intérêt, sans pouvoir réprimer le désir de partir avec eux. Il détestait l'atmosphère confinée et étouffante de cette ville. Il lui en coûtait de l'admettre, tant cela lui semblait puéril, mais il avait le mal du pays. Ses retrouvailles avec Aahmès exacerberaient son sentiment de solitude. Elle lui était devenue étrangère et il avait la quasi-certitude qu'il en aurait été de même avec Héby. Tenait-il réellement à revoir son fils ? Cherchait-il honnêtement une piste ou, au plus secret de lui-même, ne s'en sentait-il pas le courage ? À contrecœur, il se détourna du vaisseau et croisa le regard de Psaro.

« Toi aussi, tu as envie de rentrer à la maison ?

— Oui.

— Cela viendra bientôt. »

Ils traversèrent la place en sens inverse et retournèrent lentement chez le gouverneur.

Sénofer se détourna de la fenêtre d'où il avait suivi les deux hommes des yeux.

« Il ne va pas chez Douaf, constata-t-il à haute voix.

— C'est aussi bien, répondit un jeune homme en entrant dans la pièce.

— Tu n'étais pas prêt à le rencontrer.

— Pourquoi serais-je intervenu ? Tu avais la situation parfaitement en main. Quel à-propos, quel sens de la repartie ! »

Méten, plus petit et plus mat que Sénofer, vint se servir un gobelet de bière rouge. Ses gestes vifs contrastaient avec la langueur de son frère. Ignorant ses sarcasmes, Sénofer remarqua :

« Tu brûlais d'envie d'entrer.

— Et donc, tu as prétendu que je n'étais pas là.

— Lorsqu'on nous a annoncé sa visite, moi, ton frère aîné, je t'ai senti inquiet et nerveux. J'ai montré de l'indulgence envers tes sentiments.

— C'est qu'il fallait avant tout nous mettre d'accord.

— Nous en avons eu largement l'occasion. Il est en ville depuis deux jours.

— Qu'allons-nous lui apprendre ?

— Nous n'avons pas à lui révéler quoi que ce soit. »

Méten ingurgita sa bière hâtivement, comme s'il était impatient de s'en débarrasser. Il reposa brutalement le gobelet vide, qui se renversa sur la table.

« Pourquoi a-t-il fallu qu'il vienne ici ?

— Il cherche son fils.

— Qui aurait pu le prévoir ? fulmina Méten. Ils ne s'étaient pas vus depuis près de quinze ans ! Héby ne parlait jamais de lui !

— Il n'en avait aucune raison.

— Son père peut-il encore se soucier de lui, après toutes ces années ? Huy est un haut fonctionnaire. Pourquoi perd-il son temps en venant ici ?

— Son séjour sera bref.

— Qu'allons-nous faire ?

— Nous n'avons rien à craindre. Que pourrait-il découvrir ?

— Il pourrait apprendre avant nous ce qu'est devenu Héby, par exemple.

— Héby est mort.

— Je voudrais partager ta confiance.

— Tu trembles devant des ombres, répliqua Sénofer avec mépris. Héby était des nôtres. »

Méten s'approcha de la fenêtre et regarda le port. À bord du *Taureau-Sauvage*, les marins hissaient la grande voile carrée. Ils avaient senti le changement presque imperceptible qui annonce la fin du jour. Une brise légère s'était mise à souffler et la vie reprenait.

Incapable de tenir en place, Méten se tourna vers son frère.

« Confions à Huy ce qui a mené notre père à sa perte.

— Pas question ! Nous en avons discuté mille fois. Je me refuse à y croire.

— Tu parles comme si la mémoire d'Ipour était sacrée, reprocha Méten.

— C'était notre père !

— Oui. Et tu espères que la capitale du Nord te confirmera comme son successeur... ce qui n'arrivera pas si la vérité éclate au grand jour.

— Tu ne feras rien sans mon consentement. De toute façon, ce serait ta parole contre la mienne. Personne ne te croirait.

— Tu oublies ses victimes. »

Sénofer le regarda sans mot dire.

« L'une d'entre elles est encore là, insista Méten.

— Rien ne permet de soupçonner notre père pour les deux autres. Elles ne reviendront pas témoigner.

— En tout état de cause, Ipour méritait la mort, décréta Méten en se retournant vers la fenêtre.

— Je ne suis pas comme lui. Même si sa véritable nature était découverte, le Conseil des Prêtres me désignerait.

— Alors, mettons Huy dans le secret !

— Plus vite il partira et mieux cela vaudra. Nous n'avons que faire de son aide. Nous purgerons cette ville du mal qui la ronge pour la présenter, purifiée de sa souillure, à Horemheb. Tel était l'accord. »

Méten hocha la tête ironiquement.

« Oui. Et en contrepartie, le pouvoir nous reviendra. J'espère que tu te montreras ferme et résolu.

— N'en doute pas.

— Si Huy savait, il deviendrait notre allié. Nous n'avons rien à reprocher à son fils.

— Non ! On ne peut présager de l'avenir.

— Et c'est moi qui tremble devant des ombres ? railla Méten. En revanche, si Huy poursuit son enquête, les dieux seuls savent ce qu'il découvrira. Et s'il révélait à Kamosé ce que tu manigances derrière son dos, et derrière le dos d'Atirma...

— Cela, Huy ne l'apprendra jamais, coupa sèchement Sénofer.

— Si cela transpirait, notre cause en pâtirait.

— Cela n'arrivera pas.

— Le risque existera aussi longtemps qu'ils vivront.

— Atirma ne peut nous nuire. Que vaut sa voix ?... »

Ils furent interrompus par les aboiements des chiens. Sénofer se tourna avec irritation dans leur direction.

Ayant laissé Psaro dans le pavillon, Huy traversa les jardins du domaine pour se rendre à la résidence. À cette heure-ci, Kamosé se trouverait sans doute dans son bureau avec son secrétaire, pour terminer les affaires du jour. Huy voulait lui parler. C'était moins sa conversation avec Sénofer qui le tracassait que certains propos d'Ouserhet. Des ombres passaient fugitivement dans son cœur, où elles tissaient une sorte de trame sans qu'il pût capturer leur substance. Il songeait également, non sans curiosité, au navire aperçu, de loin, amarré à la jetée de l'armée. Ce bateau-là n'était pas de la Terre Noire. Kamosé avait-il eu vent de sa présence ?

Huy arriva sur la terrasse, qu'il longea vers la droite pour rejoindre la cour intérieure. Derrière lui, le soleil avait disparu sous l'horizon, laissant le ciel pareil à une voûte rouge brique. Il s'arrêta un moment et son regard se perdit au-delà du jardin couvert d'arbustes rabougris, mais tenaces. Au loin, dans les basses terres des marécages, le Fleuve se fondait dans la Grande Verte. Près du port, un navire – trop éloigné pour que le scribe pût l'identifier, mais sans doute le *Taureau-Sauvage* – hissait laborieusement sa voile jaune pour l'offrir au vent du Nord. Avec une lenteur presque irréelle, il s'engagea dans le courant. Même de cette distance, Huy distinguait de temps à autre les cris des marins, dont les voix fantomatiques résonnaient dans le crépuscule.

Il leva les yeux vers le ciel. La voûte immense recouvrait la Terre Noire tel un manteau. Chez lui, jamais elle n'avait paru si vaste, jamais elle n'avait promis tant d'horizons mystérieux. Alors d'où venait à Huy cette sensation d'être emprisonné ? Dans cette ville située aux confins du monde connu, où des navires partaient vers un néant marin, il aurait dû sentir renaître sa soif d'aventure et son émerveillement. L'occasion de vivre des expériences exaltantes n'était peut-être pas perdue à tout jamais. Pourquoi alors n'éprouvait-il que méfiance ? La mer ne lui inspirait rien de bon. Il avait envie de lui tourner le dos.

Mais une voix intérieure résistait farouchement à cette lassitude.

Il entendit un pas léger derrière lui et reconnut la jeune fille entrevue en compagnie de Kamosé, le jour de son arrivée. Elle avait un sourire engageant et un regard direct qui n'étaient pas ceux d'une servante ou d'une concubine. Même sa façon de marcher était détendue et assurée, à la limite de l'effronterie. Elle ne montrait aucune déférence à l'éminent visiteur de la capitale du Sud.

Elle était grande. Ses longues jambes et ses fesses musclées étaient moulées par sa robe légère, froncée sous la courbe ferme de sa poitrine et d'une étoffe aussi fine que la batiste. Sa peau avait la couleur du grès au soleil, et le châle à glands d'argent qui couvrait ses épaules larges révélait des bras vigoureux, ornés de cercles d'or au-dessus des coudes. Elle portait un étroit collier de turquoises, et autour du front un ruban blanc et ocre. Ses cheveux noirs étaient coiffés en une multitude de tresses, terminées par des perles multicolores avec lesquelles sa main gauche jouait sans cesse. Des bracelets d'or massif, incrustés de petits poissons en turquoise, soulignaient la minceur de ses poignets. Ses yeux noirs souriaient à Huy, de même que ses lèvres, mais ce sourire avait un pli narquois et ce regard une lueur de défi. Elle s'arrêta à moins d'un mètre de lui et l'observa, énigmatique, sans prononcer un mot. Huy lui retourna son regard, à la fois séduit et déconcerté. Était-ce, après tout, une jeune concubine ?

Elle se rapprocha encore d'un mouvement souple. Coincé contre le muret qui bordait la terrasse, Huy n'avait aucun moyen de s'écartier.

« Je t'ai déjà vu, dit-elle enfin d'une belle voix grave, semblant, par ces simples mots, orienter à sa guise tout ce qu'ils auraient à se dire.

— Moi aussi, je crois, répondit assez lamentablement le scribe. Je m'appelle Huy.

— Je sais. Moi, je suis Hémet. »

Il attendit qu'elle lui en apprenne plus, se souvenant d'avoir entendu prononcer ce prénom par Kamosé. Il se rappela aussi le coup d'œil excédé que le gouverneur avait échangé avec Chérouiri. Mais Hémet se taisait, sans pour autant détacher son regard du sien. Il eut conscience de l'énergie déclinante du

soleil ; le ciel en s'assombrissant prêtait aux yeux de la jeune femme une nuance indigo. Huy se força à rompre le charme en tournant la tête vers le Fleuve. Il fut surpris de voir que, déjà, le *Taureau-Sauvage* disparaissait au loin parmi les fourrés de papyrus.

« Qu'est-ce que tu fais ici ? » interrogea Hémet.

Il y avait dans sa voix, comme dans la formulation de sa question, un côté enfantin et naïf qui intrigua le scribe. Elle était vêtue à la manière d'une adulte et ne portait plus la Boucle de l'Enfance, cheveux roulés sur l'épaule gauche. Pourtant, à cet instant, elle avait l'air d'une fillette. Quelle comédie lui jouait-elle ?

« Tu ne le sais pas ? répondit-il d'un ton surpris. Je cherche mon fils.

— Héby.

— Oui.

— Je le connaissais. C'est à moi que tu aurais dû t'adresser en premier. »

Dans un mouvement de dignité blessée, elle fit quelques pas pour se placer de l'autre côté de Huy. Son visage fut baigné par la lumière mourant à l'occident.

« Je m'adresse à toi à présent. Parle-moi.

— D'abord, tu devras résoudre une énigme.

— Laquelle ?

— Devine qui je suis.

— J'espérais que tu me le dirais.

— C'est toi, le grand enquêteur ! » répliqua-t-elle, un sourire moqueur aux lèvres.

Huy ne pouvait comprendre pourquoi elle le taquinait ainsi. Quel âge avait-elle ? Dix-huit ou dix-neuf ans, sans doute. Elle n'était plus une enfant. Malgré lui, il eut envie de jouer à ce petit jeu.

« Il faut me donner des indices. Vis-tu ici ?

— Non.

— Mais tu y habitais, jadis ?

— Oui. »

Aussitôt, Huy comprit. Son visage dès l'abord lui avait paru familier, mais le nez et le front possédaient une beauté toute

féminine, bien loin de la force virile, voire rude que ces mêmes traits conféraient au visage de son père.

« Tu es la fille de Kamosé », affirma-t-il tranquillement.

Déçue qu'il eût deviné si vite, elle hocha la tête en silence et détourna les yeux.

« Tiendras-tu ta part du marché ? demanda Huy.

— Qu'est-ce que c'était, déjà ? »

Son attitude avait changé du tout au tout et son ton maussade n'exprimait plus que l'ennui. Elle contemplait le Fleuve comme si elle eût voulu l'assécher, transformer le Delta en désert.

« Parle-moi de mon fils. Est-il de tes amis ? »

Hémet réfléchit longuement, puis elle tourna son regard vers lui. À nouveau, la nuance de ses yeux s'était modifiée : cette fois ils étaient d'un gris opaque.

« Héby était un homme juste et bon. Crois-le, quoi que tu entandes. »

Ses mots poignardèrent Huy, lui infligeant une douleur qu'il n'aurait jamais crue possible.

« Pourquoi parles-tu de lui au passé ?

— Mais tu sais qu'il est mort ! répondit-elle en le considérant avec sollicitude.

— Selon les apparences, toutefois sa mère le croit vivant. »

Elle faillit balayer cet argument avec l'impatience de la jeunesse, mais elle se ravisa et promena machinalement un doigt sur le muret de la terrasse.

« Mon père ne nous a pas présentés.

— Il n'en a pas eu l'occasion, du fait que tu ne vis pas ici. »

Il avait envie d'en savoir davantage sur elle et se demandait s'il n'avait pas trouvé une alliée, mais il ne voulait pas la brusquer. Avec elle, il fallait avancer pas à pas, attendre qu'elle fût prête. Alors seulement elle se livrerait. Pour l'instant, ses yeux reflétaient sa réserve.

« Tu as raison. D'ailleurs, cette maison n'a pas longtemps été la mienne. Je me suis mariée peu après que mon père se fut installé ici. Mon époux est Atirma, le propriétaire terrien. C'est l'un des hommes les plus riches de la ville, malgré son jeune âge.

— Tu habites à la cité de la Mer ?

— Oui. Mais nous avons également une résidence à la campagne. »

Hémet se vantait-elle ? Quel but poursuivait-elle ?

« Il est très puissant », ajouta-t-elle en fixant Huy droit dans les yeux.

Dans toute son attitude, Huy discernait encore une coquetterie narquoise, avec cependant une certaine nuance. À tort ou à raison, il aurait juré que, de façon à peine voilée, elle lui adressait un avertissement – ou une menace.

6

Douaf rajusta ses bracelets. Il transpirait abondamment et les bijoux d'or massif glissaient sur ses poignets épais. Grand et voûté, il était affligé d'une physionomie ingrate qui lui donnait constamment l'air d'avoir avalé du vinaigre. Douaf avait conscience de ses défauts physiques, mais pendant de longues années il s'était consolé auprès d'une épouse fidèle et beaucoup plus jeune. Il avait quarante ans lorsqu'il avait fait sa demande au père, le marchand d'esclaves Pasinisou. Celui-ci était mort depuis longtemps. Méritrê avait seize ans, à l'époque – l'âge que sa fille Nofretka avait à présent.

Mais Méritrê n'était plus là : elle avait brisé ses rêves et ses illusions. Elle l'avait épousé pour ce qu'il représentait et non pour ses qualités. Il aurait voulu oublier le regard de crainte et de dégoût qu'elle avait fixé sur lui la nuit de leurs noces, lorsqu'elle l'avait vu dépouillé de ses vêtements somptueux, dont la coupe camouflait savamment sa difformité. Sans eux, sans ses bijoux et sa perruque, il paraissait dix ans de plus. Ses articulations noueuses et déformées rendaient l'imposture encore plus cruelle.

Mais il était un homme à poigne et il avait su imposer sa volonté à sa jeune épouse. Ou, tout simplement, elle s'était habituée à lui. Sur son visage, dont chacune des expressions s'était gravée en Douaf comme au fer rouge, l'horreur avait fait place à la résignation, puis à l'ennui. Bien sûr, ces derniers mois, une lueur nouvelle était apparue dans les yeux de Méritrê. De corps, elle était encore sienne, mais le cœur qui palpitait dans sa poitrine était enfin libre et s'était attaché ailleurs. Maintenant elle n'était plus là. Douaf se rappela le temps où ils étaient si proches, à la naissance de Nofretka. Méritrê l'aimait, alors. Du moins l'avait-il cru.

Il montrait envers sa fille la même possessivité. Il n'envisageait pas d'épouser Nofretka – brisé par l'infidélité de Méritrê, il n'avait aucun désir de renouveler l'expérience de l'amour conjugal. Il trouvait toujours des prostituées pour le satisfaire quand Min frémissait en lui, et il s'en contenterait tout le reste de sa vie ici-bas. Dans les Champs d'Éarrou, il retrouverait Méritrê et la traînerait devant ses juges, qui la précipiteraient dans les fosses bouillonnantes de l'enfer. Par souci des convenances, il avait fait exécuter une statue pour elle, mais il comptait bien laisser son *ka* mourir de faim. Il le forcerait à boire de l'urine faute de bière et d'eau, à manger du sable faute de pain. Elle avait commis une trop lourde erreur en le trompant.

Nofretka, par bonheur, avait hérité la beauté de sa mère. Le nez seul était celui de Douaf, mais plus petit et délicat dans son visage ovale, encadré de boucles d'un brun profond, presque noir. Quelquefois, sa présence le troublait, surtout lorsqu'elle apparaissait à l'improviste. Elle lui rappelait trop sa mère. Mais il savait que ses tourments s'estomperaient avec le temps. Ceux-ci étaient dus à la rage, à la souffrance. Ce n'était pas des blessures d'amour. Méritrê n'était plus là, et s'il lui arrivait de le regretter, c'était seulement parce qu'il ne pourrait plus lui infliger une torture à la mesure de sa trahison. Dans son vieil âge, Douaf était parvenu à la conclusion que, loin d'être la fidèle compagne de l'homme, la femme était sa pire ennemie. On la croyait fragile quand elle était de bronze. Elle était capable de vous conduire sur une falaise et de vous précipiter dans le vide avant même que vous y preniez garde. Après quoi, sans un regard en arrière, elle s'éloignait avec l'homme pour lequel elle vous avait trahi. Elle profitait de vous tant qu'elle pouvait, et puis elle vous quittait.

Mais Douaf ne punirait pas la fille pour le péché de la mère. Il n'était pas aveugle. Il avait bien vu les yeux de Nofretka lorsqu'elle contemplait Héby. Maintenant, Héby était mort, lui aussi. Un autre danger écarté, grâce aux dieux. Puisse Seth engloutir Héby et Méritrê ! Douaf préserverait Nofretka jusqu'au jour où il pourrait la marier profitablement. Les femmes ne servaient qu'à cela. Elles étaient toutes mauvaises –

des créatures de la nuit. Il suffisait de voir comment le goût des très jeunes filles avait détourné Ipour du droit chemin. Le grand prêtre avait même tenté sa chance avec Nofretka. Au premier avertissement de Douaf, il avait renoncé et les choses en étaient restées là. La petite n'en était pas morte, après tout ! Heureusement, sinon Douaf aurait été contraint de chercher vengeance. Il eût été dommage de rompre une relation d'affaires si lucrative, surtout à cause d'une femme.

Le marchand bouillait de colère en tentant de chasser Méritrê de ses pensées. Il la revoyait, mince et délicate, avec ses grands yeux et ses lèvres pleines. Et ses cheveux, si fins, si lisses, qu'il les avait toujours préférés à une perruque. Ses bras, frêles comme ceux d'une enfant... le duvet impalpable sur ses joues... Comme elle s'était blottie contre lui ! Pendant la brève période où il avait cru qu'elle l'aimait, comme elle l'avait embrassé, quels charmes elle avait déployés !... Jamais il ne connaîtrait plus rien de pareil. Tout cela n'avait été que mensonge et duplicité. Elle lui avait fait goûter au paradis avant de le jeter en enfer. Il aurait voulu qu'elle fût encore en vie, afin de pouvoir la tuer.

Douaf savait que sa fille se réjouissait de la mort d'Ipour. On l'entendait chanter tout bas. De la femme de chambre, il avait appris qu'à cette nouvelle, elle avait enfin dormi tout son soûl, d'un sommeil profond et paisible. Comme sa mère, elle avait gardé un corps d'adolescente, dont la gracilité lui rappelait douloureusement des plaisirs, des espoirs qui lui avaient été arrachés. Jamais il ne réfléchissait aux raisons qui avaient poussé Méritrê à le tromper. Il n'imaginait pas qu'elle avait enfin trouvé une oasis dans le désert de sa vie. Il ne pouvait que nourrir sa rancœur comme un bon fermier veille sur son blé, le regardant monter en herbe, puis doré et mûrir, prêt pour la fenaison.

À certains égards, il enviait Ipour. Celui-ci avait su s'affranchir des limites qui retenaient Douaf et s'était vengé de ce sexe maudit. Mais s'il avait fait cela à Nofretka... Harcelé par ses pensées, le marchand se secoua comme un chien, un vieux chien au soleil tourmenté par les puces.

Il remarqua soudain sa fille, par la fenêtre. Elle traversait la cour, en bas, à l'ombre des plantes grimpantes dont il n'avait jamais su le nom, mais que sa femme avait entretenues avec tant d'amour. Il aurait dû les faire arracher ! Les faire brûler ! S'il ne l'avait pas ordonné, c'est que leur absence aurait donné à la cour une laideur voisine de la sienne lorsqu'il était nu. Douaf regarda sa fille se promener lentement, la tête penchée sur une fleur qu'elle venait de cueillir, une fleur blanche au cœur jaune. Il prit subitement conscience qu'un autre l'observait, derrière la colonnade entourant la cour. Méten, son scribe ! Il épiait Nofretka... ! Douaf ne pouvait distinguer son expression car son visage était dans l'ombre, mais il céda à un sentiment proche de la panique, comme s'il était témoin d'un naufrage. Enfant, il avait vu, impuissant, une vague gigantesque submerger un bateau de pêche. Les hurlements des marins résonnaient encore à ses oreilles, comme dans un cauchemar.

Pourquoi se serait-il soucié de la petite ? Ce n'était pas dans ses habitudes. Tout bien considéré, Méten constituait un excellent parti. Son père ayant disparu, il avait toutes les chances de devenir un des puissants de la cité. Les fortunes combinées de leurs deux familles feraient des petits-enfants de Douaf les maîtres de la ville. Évidemment, Sénofer devait être pris en compte ; il hériterait au moins d'une demi-part ; mais, malgré tout... Des pensées importunes revinrent le tarauder. Méten savait-il ce que son père avait fait à Nofretka ? La chose avait été étouffée. Quelle catastrophe pour les affaires si Ipour avait été dénoncé ! Le cercle sacré aurait été brisé. Pourtant, quelqu'un l'avait tué, quelqu'un qui était au courant, à en juger par la fureur avec laquelle il avait frappé. Était-ce Méten ? L'amour familial avait peu de place dans la maison du grand prêtre.

Et cependant, Douaf en était sûr, désormais : c'était Méten, et non Héby, qui avait abusé sa confiance en lui volant sa femme. Il serra les poings si fort que ses ongles pointus entamèrent ses paumes. Mais il se domina. Il ne se laisserait pas emporter, non : il attendrait son heure. Il saurait, le moment venu, savourer pleinement sa vengeance. Que Méten s'élève ! Sa chute n'en serait que plus dure.

Le jeune homme souffrait-il de la disparition de Méritrê ? Mais non, elle n'était même pas digne de cet honneur. Douaf observa Méten, qui s'avançait en plein soleil, un sourire niais aux lèvres. Nofretka avait disparu de son champ de vision. Douaf recula, consterné. Il s'installa à son bureau et appela un serviteur pour réclamer son scribe. Méten allait avoir du travail – beaucoup de travail. Lui aussi était au cœur du complot. Douaf froissa ses papiers, se força à attribuer un sens aux chiffres alignés en colonnes rouges et noires sous ses yeux. Mais sa vue se troublait, il se sentait sur des charbons ardents. Il eût donné n'importe quoi pour trouver l'apaisement.

Huy ne pouvait croire que dix jours – une semaine entière – avaient passé depuis son arrivée. De toute évidence, il ne s'habitue pas à cette ville et son désir de la quitter allait grandissant. Certes, le scribe y trouvait quelques motifs de consolation. D'une part, il se rendait compte que Senséneb lui manquait, mais c'était peut-être une simple affaire de comparaison, la compagnie de son épouse valant mieux que celle qu'on lui offrait ici. De l'autre, plus il voyait Aahmès, plus il se félicitait d'avoir divorcé. Ils avaient eu trois entretiens, avec chaque fois un peu moins d'espoir de retrouver leur fils. La première fois que Huy avait revu son ex-épouse, il avait senti en elle quelque chose de familier et de rassurant qui, après toutes les vicissitudes de son existence, lui avait fait du bien. Mais ce n'était au fond que de la faiblesse, une façon de se complaire dans la nostalgie. En réalité, il n'avait pas de racines. Autant l'accepter.

Il ne voulait plus penser qu'à ce qui était arrivé à Héby et à Ipour. Ce qu'il apprendrait ne lui plairait peut-être pas, mais il ne lui restait que cette voie. Il sentait bien qu'il tentait d'occulter la quête véritable de sa vie, celle qui l'eût mené à sa propre vérité. Durant ses années de tourmente, Huy s'était perdu. Il allait à la dérive, comme un bateau sans gouvernail sur le Fleuve. Il ne pouvait plus s'accrocher à des convictions temporaires, à des divinités éphémères. Un naufragé parvient à surnager en s'accrochant à des épaves, mais seulement pour un temps. S'il veut survivre, il doit regagner la terre ferme.

Huy détestait cette chaleur moite si singulière. Il prenait son bain et se changeait jusqu'à cinq fois par jour, et malgré tout cela ne suffisait pas. Où qu'il aille, une douleur sourde palpait sous son crâne ; même au plus noir de la nuit, quand il cherchait en vain le repos, elle ne le quittait pas. Néanmoins, il persévérait dans cette enquête dont il avait fait une affaire personnelle. Il ne se résignerait pas à partir tant qu'il n'aurait pas élucidé ces mystères. Le peu qu'il avait appris sur Ipor ne le lui rendait guère sympathique. Quant à Héby, il restait à ses yeux le tout petit enfant qu'il avait connu quinze ans plus tôt. Le vrai Héby était une abstraction, un visage aux traits flous, un être qui, même vivant, n'existed pas pour lui. Assurément, celui qu'il rencontrera peut-être un jour ne serait pas celui qu'il voyait dans son cœur.

La visite qu'il s'apprêtait à rendre le mettait mal à l'aise, sans compter qu'il avait pratiquement dû en arracher l'autorisation à Sénofer. Pour s'encourager, il serra fermement entre ses doigts l'*œil-oudjat* qu'il gardait toujours au cou. Cette amulette lui avait été donnée par son père, qui avait depuis longtemps rejoint les Champs d'Éarrou. Elle était lisse à force d'être portée, car elle protégeait sa famille depuis cinq générations.

Sénofer avait averti le scribe que sa mère ne lui serait daucun secours. Depuis la mort cruelle de son époux, elle vivait prostrée. Huy en conclut que c'était soit une femme fragile, soit une bonne comédienne – l'un n'excluant pas l'autre.

Il était venu seul et à pied, en dépit de la chaleur torride, modérant son allure pour éviter de transpirer. Il avait besoin de réfléchir, mais son malaise empêchait toute idée constructive. Le bruit incessant des vagues, tel le souffle massif, régulier et inexorable d'Apopis, lui vrillait les tympans. Son rythme scandait l'abominable passage du temps. Huy tentait de se concentrer sur la tâche qui l'attendait, mais il était las et des gouttelettes de sueur tombaient dans ses yeux.

Enfin, il arriva à destination. C'était une maison haute, légèrement en retrait de la route, mais sans jardin à l'avant. La façade fraîchement repeinte faisait paraître les bâtiments voisins encore plus sordides et décrépis. La porte, elle aussi, avait reçu une nouvelle couche de vernis, et ses garnitures en

bronze rutilaient au soleil. Huy hésita, mais il était attendu. Ce n'était pas le moment de se dérober.

Il frappa légèrement à la porte à l'aide de sa canne. En lieu et place d'un portier, une jeune femme lui ouvrit et, sans mot dire, le fit entrer dans une salle sombre et fraîche. Dans la pénombre, les dieux domestiques le fixèrent lugubrement de leurs yeux de pierre, du haut de leur niche. Il suivit la jeune femme le long d'un étroit couloir, qui décrivait des coudes dans les profondeurs de la maison, pour déboucher dans une pièce rectangulaire ouvrant, au nord, sur une terrasse surplombant la mer. Rien que du vert jusqu'à perte de vue, un bouillonnement pailleté d'or par le soleil, qui se ruait en avant, blessant les yeux de Huy après l'obscurité de la maison. Sur une table d'ébène, craquelée et desséchée par l'air marin, on avait préparé une cruche de vin, du pain blanc, et des dattes dans une assiette dorée. Une grande femme élancée se leva pour accueillir le visiteur.

Inclinant la tête, il prit la main qu'elle lui tendait, la sentant moite et molle dans la sienne. Ioutenheb avait un visage allongé où Huy reconnut le nez aquilin et les lèvres épaisses de Sénofer. Il observa les yeux un peu trop écartés, à l'expression triste et lointaine. La coûteuse perruque tressée de mèches de deux nuances, entremêlées de perles d'or et d'argent, était posée légèrement de travers. Ioutenheb portait une robe couleur d'aigue-marine et un large collier d'or. Ses oreilles, ses mains et ses bras étaient nus. Sur ses épaules, Huy remarqua comme un voile impalpable de sueur.

Ioutenheb arborait une expression de bienvenue, mais, visiblement, elle espérait que cet entretien serait bref.

Huy l'espérait tout autant.

Ils firent échange de politesses, chacun déplorant le deuil de l'autre. Quand Huy exprima l'espoir qu'elle trouverait le réconfort auprès de ses fils, elle se rembrunit et murmura une réponse incohérente avant de servir le vin. Elle vida sa coupe d'un trait et attendit impatiemment qu'il eût fini la sienne pour les remplir à nouveau. Enfin, se tournant vers la servante qui attendait dans un coin, elle lui enjoignit de les laisser.

« Je ne supporte plus aucune compagnie, expliqua-t-elle à Huy.

— Je ne t'imposerai pas ma présence plus que nécessaire.

— Au moins, toi, tu es nouveau ! Tu viens d'ailleurs ! dit-elle en agitant une longue main osseuse. Je n'aurais jamais cru que je finirais ici. Moi aussi, je vivais autrefois dans la capitale du Sud. Mes rêves sont morts presque avant ma beauté... Pardonne-moi ! se reprit-elle en lui adressant un pâle sourire. J'ai l'air d'encourager les compliments.

— Tu n'en as pas besoin.

— Es-tu un courtisan ? interrogea-t-elle de but en blanc.

— Non. Mais tu connais la raison de ma présence.

— Oui, soupira-t-elle avec lassitude. Kamosé veut que tu découvres qui a tué Ipour. Je suis sûre que tu préférerais consacrer ton temps à chercher ton fils.

— Je dois accomplir mon devoir. Si je suis ici, c'est parce que le roi tolère mon absence.

— Tu dis vrai. Nous sommes tous là parce que quelqu'un le tolère. »

Elle le sonda des yeux, puis un léger sourire se forma sur ses lèvres et la transfigura. Elle était redevenue celle qu'elle était jadis, une femme séduisante et intelligente, dotée d'un sens aigu de l'ironie. Cette personne-là n'avait pas totalement cessé d'exister ; on eût plutôt dit qu'en elle, la flamme s'était éteinte.

« Le mieux que je puisse faire pour t'aider, c'est me montrer franche, poursuivit-elle. Je devine que tu commences déjà à former une opinion à mon sujet. Permet-moi de devancer tes questions. »

Parfairement maîtresse d'elle-même, elle l'invita à s'asseoir d'un gracieux mouvement du bras, puis elle agita une clochette. La servante réapparut et proposa à Huy de la nourriture et du vin, qui était frais et sec.

« De Kharga, précisa Ioutenheb. C'est de là que je viens, et là que je m'en retournerai. Plus rien ne me retient, maintenant que mon époux est mort.

— Mais... et tes fils ? » s'étonna le scribe.

Elle le regarda comme si elle ne jugeait pas nécessaire de répondre, mais après réflexion elle expliqua :

« Ils sont capables de se passer de leur mère. D'ailleurs, ils ont rarement eu besoin de moi. Pas depuis l'enfance, et encore ! On me les a enlevés après trois cycles de saisons. Du moins, il me reste la consolation que ce n'est pas entièrement ma faute s'ils ont tourné ainsi.

— Qu'y aurait-il à leur reprocher ?

— Un homme de ton intelligence me comprendra sûrement à demi-mot. De plus, scribe en chef Huy, il ne convient pas qu'une mère dénigre ses enfants. »

Nonchalante, mais conservant l'élégance dont tous ses gestes étaient empreints depuis qu'elle avait décidé d'aimer Huy, elle s'interrompit pour avaler quelques gorgées. Le regard qu'elle posait sur lui était presque caressant.

« Tu es fort et bien bâti. Moi, j'ai passé ma vie auprès d'un gringalet.

— C'est m'accorder trop d'honneur, et trop peu à ton époux, répondit Huy non sans embarras.

— On ne pourrait faire trop peu d'honneur à Ipour.

— Pourtant, tu as passé de longues années à ses côtés.

— Oui, beaucoup trop. Songe que je lui ai donné vingt-cinq ans de ma vie ! J'étais issue d'une famille fortunée. Mon père est propriétaire viticole. Ipour s'est considérablement enrichi en m'épousant.

— Pourquoi es-tu restée ?

— Par habitude. Par paresse. Par lâcheté. Et puis, le temps a passé.

— À présent, tu es libre.

— Oui. Mais qui voudra de moi ? Je ne suis plus qu'une coquille vide et desséchée.

— Non, voyons, c'est ridicule !

— Voudrais-tu de moi ? »

Pris de court, Huy répondit :

« Je suis un homme marié.

— Dommage. »

Ioutenheb but délicatement une gorgée de vin avant de poursuivre :

« Des années durant, j'ai eu envie de partir tout en me sentant coupable de le vouloir. Autrefois, on m'a répété un

principe de stratégie militaire : *Mieux vaut l'erreur que l'hésitation, car un territoire peut toujours se reconquérir ; la seule chose perdue à tout jamais, c'est le temps.* J'ai ressassé cette idée pendant des années sans en suivre le conseil. Cependant, les dieux m'ont enfin prise en pitié.

— Quelle est ta divinité d'élection ? »

Elle fut surprise de cette question, mais lui répondit sans hésiter :

« Sechat, la déesse de l'écriture. Cela n'est sans doute pas pour te déplaire ! Mais avant, je portais un culte à Aton.

— Et tu l'avoues ouvertement ?

— Allons ! fit-elle, avec un petit geste d'impatience. Je connais ton passé. Et si Aton est encore hors la loi, c'est simplement pour la forme. Plus personne ne s'en soucie. Son culte est mort, refoulé dans le désert.

— Cela ne signifie pas obligatoirement qu'il soit mort.

— Attention, Huy ! l'avertit-elle, un sourire espiègle aux lèvres. Tu tiens des propos séditieux. Je pourrais te dénoncer.

— Connaissais-tu Héby ?

— Un peu. Pendant quelque temps, il a paru très ami avec mes fils, mais ils restaient entre hommes.

— Héby connaissait-il Ipour ?

— Comme on connaît le père de ses amis. Je ne crois pas qu'ils aient échangé davantage que des banalités.

— Il y a longtemps que tu vis ici ? demanda Huy.

— Depuis la mort de mon époux. Mes fils accaparent toute notre demeure. Mais je ne l'ai jamais considérée comme mon foyer. Chez moi, c'est ici. Je ne vendrai pas cette maison quand je partirai pour Kharga, et mes domestiques y resteront. J'aime à penser que je reviendrai peut-être un jour, que je n'ai pas été vaincue par cette ville. Mais j'en doute, car, en réalité, elle m'a bel et bien battue. Tu vois ? Je continue à me bercer d'illusions. Peut-être est-ce tout ce qui me reste. »

Huy se cala contre son dossier. Il se sentait étrangement à l'aise avec cette femme. La pièce où ils se trouvaient était dépourvue de frise ornementale, mais les plantes vertes y poussaient à foison, visiblement entretenues avec soin. Elles auraient recueilli l'approbation de Senséneb. Les meubles eux

aussi étaient simples, mais raffinés, en bois précieux un peu abîmé par l'air salé. Le visage d'Ioutenheb était marqué d'une multitude de rides minuscules, qui la vieillissaient et en même temps masquaient son âge. Elle était probablement de la même génération que Huy.

« Pourquoi as-tu épousé un prêtre ?

— Je ne sais pas. Il y a quelque chose de répugnant dans un corps d'homme entièrement lisse. Jpour se faisait raser deux fois par jour. Même du temps où il partageait mon lit, ce rituel intervenait avant l'heure du coucher. Mon époux ne commettait jamais de geste spontané. Sa vie suivait une voie tracée d'avance, où chaque moment du jour était abordé sans crainte ni surprise. »

Se ressaisissant, elle ordonna d'un geste à la servante de remplir leurs coupes.

« Mais je n'ai pas répondu à ta question. Je l'ai épousé parce qu'il était intelligent et qu'un brillant avenir s'ouvrait à lui. Il était de bonne famille. De mon côté, j'avais parfait mon éducation dans la capitale du Sud. Mon père m'y avait envoyée afin que j'y apprenne l'écriture et les mathématiques, car, étant sa fille unique, je devais hériter des vignes.

— Et, quoi qu'il arrive, tu en hériteras un jour.

— Oh, oui ! Sois-en sûr », répondit-elle avec une ironie contenue.

Huy se demanda, sans formuler sa question à voix haute, si Sénofer et Méten en héritaient à leur tour. Cela semblait loin d'être certain.

« Le trouvais-tu séduisant, au début ?

— Sans doute. Nous avons eu deux fils. Je n'avais pas connu d'homme, avant lui, et je ne l'ai jamais trompé. Cela reste un de mes grands regrets. »

Sans relever cette remarque, Huy se borna à constater :

« Sa mort ne t'inspire donc aucune tristesse.

— Je n'ai pas vraiment l'air d'une veuve éplorée, n'est-ce pas ? »

Ioutenheb se pencha pour prendre une datte, changea d'avis et posa son bras blanc sur l'accoudoir noir de son siège.

« Mais je suis triste de ne pas l'avoir quitté, et je m'en veux d'avoir continué à vivre avec lui après avoir découvert sa vraie nature. Ces remords me poursuivront jusqu'à mon dernier jour.

— Pourquoi ? Qu'a-t-il commis de si grave ?

— C'était un monstre. J'étais tellement loin de me douter... Pendant nos deux premières années, nous formions un couple heureux. Il se montrait attentif et prévenant. Ce n'était pas un amant passionné, tant s'en faut ! Mais j'étais amoureuse, je suppose. Je me disais qu'il finirait par surmonter sa timidité et deviendrait véritablement mon époux. J'ignorais que sa froideur n'était pas due à la timidité. Simplement, il n'éprouvait pour moi aucune attirance physique. Tu ne peux imaginer combien d'années cela m'a pris pour le comprendre, et combien d'autres pour l'accepter. »

Sur le coup, Huy ne trouva rien à lui répondre. Toutes ces années gâchées avaient-elles passé, comme pour lui, aussi rapidement que le cours du Fleuve, sauf quand on s'apercevait, avec un choc, de la longueur du temps écoulé ? On s'habitue à son malheur et l'on en venait à s'en accommoder. Celui-ci finissait par faire si bien partie de la vie que sans lui, on se serait senti désemparé ; sa familiarité réconfortait. Ioutenheb connaissait-elle ce sentiment ? Huy le subodorait. Il pressentait aussi qu'il s'était trompé sur son compte. Au plus profond d'elle-même, les braises ensevelies sous les cendres conservaient assez de chaleur pour rallumer un feu.

« En quoi était-il un monstre ? » interrogea-t-il.

Elle tourna la tête vers Huy, les yeux encore dans le vague. Peut-être n'avait-ce été qu'une façon de parler, de suggérer simplement qu'elle et son époux ne se supportaient pas. Les gens du peuple connaissaient-ils ces difficultés, ou était-ce l'éducation qui les entraînait dans son sillage ? Cette sorte de souffrance et d'affliction n'étaient-elles pas, à tout prendre, une forme de privilège ?

« Tu as bien dit que c'était un monstre, insista le scribe.

— Oui, et je pèse mes mots. »

Elle prit son temps avant de s'expliquer, comme pour décider jusqu'où pousser ses révélations. Peut-être conservait-elle une certaine loyauté vis-à-vis de son mari, en raison du lien qui les avait unis et leur avait valu la respectabilité et une position élevée dans la société. Tout cela, elle s'apprétait à le trahir, sinon à le détruire en prenant un inconnu pour confident. Huy la comprenait. Se mentir était la chose la plus facile au monde. L'erreur consistait à croire que l'apaisement obtenu à ce prix-là était réel. Son réconfort était du même ordre que le sommeil induit par de la plume d'ibis pilée. On dormait, certes, mais de quelle valeur était un sommeil artificiel, comparé à celui qui venait aussi naturellement que la nuit ? Ouvrir les yeux à l'aube après un tel repos, c'était s'éveiller frais et dispos, voire optimiste. Autrement, c'était se retrouver face à la morne, à l'épuisante constatation que l'on n'avait échappé à ses tracas que l'espace de quelques heures. On s'éveillait et ils étaient toujours là, au pied du lit, attendant de reprendre possession de nous. Rien ne fatiguait davantage que la détresse, et il n'était pas de détresse plus fatigante que celle que l'on s'infligeait à soi-même et à ceux que l'on aimait – ou que l'on voulait aimer.

« Je pars bientôt pour Kharga, dit Ioutenheb comme si elle se parlait à elle-même. Peu importent les conséquences, car je serai loin. Mais je te demande de ne pas révéler que tu tiens de moi ce que tu vas entendre. »

Huy se garda d'objecter que, s'il devait mentionner des détails aussi intimes, on se doutait bien de quelle source ils provenaient. Il prit son expression la plus docte et compatissante, croisa les doigts sur ses genoux et se pencha légèrement en avant : l'ami du genre humain, le confident universel.

« Ipour était un homme rigide. Il aurait voulu que sa vie suive la voie étroite imposée par la prêtrise, mais c'était sans compter avec le Seth en lui », commença Ioutenheb.

Huy gardait les yeux baissés, ne jetant un coup d'œil vers elle que de temps à autre, mais sentant constamment son regard peser sur lui.

« Nos fils naquirent tout au début de notre union. Je crois que même cela faisait partie de ses plans. Nous devions avoir deux enfants, le second héritant du premier à mourir. Je m'étonnais qu'il ne veuille pas tenter d'avoir deux filles, mais le sexe de nos enfants est entre les mains d'Hathor et d'Héket qui donne forme dans la matrice. Peut-être Ipour ne supportait-il plus de feindre. Dès qu'il apprit par les guérisseurs que Méten grandissait en moi, il délaissa ma couche. Je pensais qu'il me reviendrait après la période de purification, mais même lorsque je sortis du pavillon de naissance, il continua à dormir dans sa propre chambre. Il était toujours poli et s'assurait que les siens avaient tout ce qu'ils désiraient. Nous jouissions d'une haute position sociale, en ville, et nous allions partout ensemble – la famille idéale, aux yeux du monde. Mais à la maison, l'amour faisait défaut. Je crois que j'aurais accepté la colère, l'infidélité, l'égoïsme ordinaire si, de temps en temps, il m'avait serrée dans ses bras, caressée tendrement ou seulement parlé avec douceur. Je souffrais terriblement de sa froideur. Nous étions deux étrangers vivant côté à côté avec nos enfants, sans avoir le courage de rompre. C'est seulement depuis la mort de mon époux qu'un sentiment désespéré de solitude m'a quittée. Je regrette qu'il ait péri si cruellement, mais je suis reconnaissante qu'il ne soit plus. J'aurais voulu ne pas avoir besoin d'un moyen de délivrance si radical. »

Elle s'interrompit. Son regard erra au-delà de Huy pour se poser, sans le voir, sur un vase de verre bleu et jaune en forme de poisson, placé sur un piédestal. Le scribe gardait le silence, pensant qu'Ioutenheb n'avait pas besoin d'encouragement. Bien au contraire, la moindre intervention eût risqué de l'indisposer. Sans doute avait-il vu juste, car elle reprit d'elle-même :

« Il semblait se satisfaire parfaitement de cette abstinence. Il ne prit pas d'autre épouse, pas même de concubine. Il ne

fréquentait pas le bordel des hauts fonctionnaires, dans le quartier nord de la ville. Il se consacrait à son travail, et passait plus de temps au temple et à son bureau que dans sa propre maison. Je donnais aux garçons autant d'affection que je le pouvais, mais peut-être l'amour était-il mort en moi, ou peut-être ne pouvais-je en donner à des enfants qui n'en voulaient pas. »

À nouveau, elle se tut. Ils se regardèrent dans les yeux. Huy désirait en savoir plus sur ses relations avec ses fils, mais il savait que la vérité viendrait en temps et heure, selon son ordre propre.

« Des années passèrent avant que je comprenne qu'il avait un penchant sexuel pour les enfants. Pas les garçons – il ne montra jamais la moindre inclination homosexuelle. Mais pour les toutes jeunes filles, avant l'âge où elles deviennent nubiles. »

Elle se tut une fois de plus. Ces pauses de plus en plus fréquentes firent craindre à Huy qu'elle ne cesse de se confier, écrasée par le poids de sa culpabilité. Mais elle était prête à se juger sans concession.

« Il était discret, continua-t-elle. Il s'en prenait aux filles de paysans, aux filles d'esclaves. À des gens qui ne pouvaient se plaindre et que l'on n'aurait pas crus s'ils s'étaient rebellés. Je découvris qu'il payait bien et que, au début du moins, il n'avait pas l'intention de faire de mal à ces malheureuses. Si je l'ai appris, c'est parce qu'un jour il a attiré la fille des gardiens dans son bureau, au milieu du voyage de la barque-*seqtet*, quand tout le monde dormait. Mais la petite raconta ce qui s'était passé à son père, et celui-ci sollicita ma protection. C'était un fidèle serviteur, qui était venu avec moi de la maison de mon père. »

Elle parcourut la pièce des yeux comme pour y puiser du réconfort.

« Je lui répondis que je pouvais seulement le renvoyer chez mon père avec sa famille. J'expliquai à Ipour que mon serviteur m'en avait priée car il n'aimait pas la mer. Ipour n'y vit pas d'objection. Mais à compter de ce moment, il comprit que j'avais percé son secret et je devins sa complice.

« Je sais, j'aurais dû divorcer. J'en aurais eu tous les droits. Cela l'aurait brisé, mais ma fortune personnelle et l'héritage de

mes enfants n'auraient pas été compromis. Malheureusement, j'étais incapable de renoncer à mon rêve d'une famille unie, bien que notre existence ne fût qu'un simulacre. Quatre personnes se mentant mutuellement, des enfants grandissant dans une atmosphère d'hypocrisie et de faux espoirs... Je me consolais à l'idée que beaucoup de gens étaient comme nous. »

Huy songea qu'elle avait raison. Bien souvent, les mensonges semblaient rendre la vie supportable. Si les hommes avaient été prêts à affronter la vérité, la civilisation aurait progressé.

Ioutenheb humecta ses lèvres sèches.

« Toutefois, cet argument ne diminue en rien ma responsabilité. Pendant dix ans, j'ai su à quelles ignominies il se livrait. Cela n'arrivait pas souvent, peut-être trois fois par an – plus, vers la fin. Ces derniers temps, il était devenu violent.

— Tes fils étaient-ils au courant ? demanda enfin Huy.

— Ils ne l'ont jamais montré, mais ils savaient sûrement. Ipour les gâtait. Il ne leur refusait rien. Quelquefois, j'avais l'impression qu'il achetait leur loyauté et tentait de les éloigner de moi. Il aurait pu s'épargner cette peine ! Sénofer et Méten n'ont jamais été loyaux qu'envers eux-mêmes.

— L'un envers l'autre ?

— Oui. Ensemble, ils étaient unis contre le monde entier. Ils formaient une équipe pour l'exploiter. »

Elle se leva et fit nerveusement les cent pas, comme si elle était enfermée dans une cage. En l'observant, Huy songea aux fauves de la ménagerie, dans la capitale du Sud, privés de liberté pour le plaisir d'une malheureuse créature qui représentait les dieux à son image – en les dotant de têtes d'animaux. Il pensa à Aton, qui n'avait pas de forme. Mais Aton n'avait brillé que pour d'heureux élus. Sur eux, il versait une vive lumière dont ils pouvaient toujours s'abriter si elle devenait trop intense. Sur le dos des pauvres, sa chaleur ardente avait été impitoyable.

Ioutenheb s'était arrêtée près de la fenêtre et regardait pensivement au-dehors. Dans un coin d'ombre, la servante attendait, aussi immobile qu'une statue. Que pensait-elle de ce qu'elle avait entendu ? Le répéterait-elle, ou garderait-elle le secret ?

Huy finit par briser ce silence qui s'éternisait :

« Veux-tu m'en apprendre davantage ?

— Je me bornerai à te dire que traquer l'assassin de mon époux est une tâche ingrate, sur laquelle les dieux ne souriront pas. Ipour méritait la mort. Certes, j'aurais voulu qu'il bénéficie d'un procès équitable. Mais la justice des hommes l'aurait-elle condamné ? Il incarnait la loi ! Lui et ses amis possédaient la ville. Ils pouvaient en façonner la destinée à leur gré. Je prie pour que tu ne retrouves jamais le meurtrier, lança-t-elle à Huy en le regardant droit dans les yeux. Le démasquer te vaudrait une tristesse plus lourde que celle que je lis sur tes traits. »

Ces paroles mirent Huy mal à l'aise, bien qu'elle les eût prononcées d'un ton simple et naturel. En vérité, malgré la curiosité que ces révélations venaient d'éveiller, il aurait volontiers abandonné cette enquête pour se concentrer sur le sort d'Héby.

« Quand iras-tu à Kharga ? demanda-t-il.

— Peut-être dès demain. Nous ne nous reverrons pas. »

Ioutenheb l'avait à peine aidé. Mais malgré la loyauté perverse envers son époux qui avait scellé ses lèvres avant l'ultime confidence, Huy se félicitait d'avoir provoqué cet entretien. Une fois de plus, les dieux arrangeaient tout suivant un dessein connu d'eux seuls. Le scribe devrait continuer patiemment sur le sentier qu'ils lui avaient tracé.

Atirma haletait, étonné d'être essoufflé après un si court trajet. Il se consolait à la pensée qu'il n'avait pas à se presser. La hâte était la marque de la servitude. Or, Atirma avait le pouvoir de faire courir les autres pour exécuter ses ordres. Il considéra avec fierté son ventre rebondi, luisant de sueur après cet exercice sous le soleil du matin. Des affaires l'avaient retenu en ville et il mangeait toujours beaucoup lorsqu'il travaillait. Il avait pris la précaution d'envoyer Hémet à la campagne.

Un peu d'exercice ne faisait pas de mal. En l'occurrence, cela l'avait aidé à clarifier ses idées. À son arrivée, son serviteur lui donnerait une douche suivie d'une bonne friction. Atirma revêtirait ensuite sa tunique du matin, choisie parmi celles qu'il mettait pour régler ses affaires, puis il convoquerait sa femme. Sa rancœur s'envenimait depuis trop longtemps. Hémet était

son épouse principale et il ne permettrait pas qu'elle le ridiculise. Grâce aux dieux, son défunt père avait imposé une stricte limite à la part qu'elle pourrait réclamer en cas de divorce. Et si Atirma prouvait qu'elle était adultère, elle devrait partir sans un seul chénâti²⁹ d'argent. Sur la pente poudreuse qui montait vers sa résidence secondaire, et d'où l'on distinguait la cité au bord de la mer scintillant comme un joyau, le pas décidé d'Atirma se fit hésitant. Tenait-il vraiment à perdre Hémet ? Le seul fait de penser à elle réveillait son désir et, bien qu'il osât à peine se l'avouer, l'idée de son épouse dans les bras d'un autre l'excitait plus encore ; pourtant, s'il la surprenait à le tromper, il ferait couper le nez et les oreilles de l'amant, et il trancherait les seins d'Hémet de ses propres mains. Il imagina la scène et sentit la tête lui tourner. La maison miroitait devant ses yeux.

Hébété, il se retint au mur de brique crue qui flanquait le sentier et se força à respirer profondément. Il eut peur de s'évanouir et sentit un goût de bile au fond de sa bouche. Cela l'inquiéta. Le manque d'endurance physique était sans importance ; en revanche, la maladie était une chose à redouter. Il pensa à son frère, Mersekhmet, mort à vingt ans d'une excroissance au cerveau. Dire qu'un organe aussi humble pouvait porter en lui les germes de la vie et de la mort ! Il songea également à sa mère, aux membres tordus par le grand âge. L'un de ces deux destins l'attendait-il ? Atirma approchait de son vingt-cinquième cycle de saisons. Le temps était venu d'être prudent.

Il trouva Hémet accoudée à la balustrade de la terrasse, offrant son visage à la caresse du vent, les yeux fermés. Il en fut contrarié. Si elle abusait du soleil, sa peau claire se tannerait et se flétrirait. Elle aurait l'air d'une fille de batelier ! Il se sentait mieux, à présent, plus calme et détendu. Les effluves de l'huile dont son serviteur l'avait oint montaient de sa peau. Le vent gonflait son pagne et son manteau de batiste, le rafraîchissant enfin.

²⁹ *Chénâti* : Un douzième de *dében* (la mesure-étalon), soit un peu moins de 8 grammes. (N.d.T.)

Son épouse se tourna en l'entendant approcher et le soleil joua sur l'anneau d'or qu'elle portait au nez. Ses yeux n'exprimèrent ni plaisir ni déception à sa vue. Il eut envie de la prendre dans ses bras, mais n'osa pas. À qui se donnait-elle ? Il se rappela comment elle était avec lui, autrefois, et l'idée qui avait enflammé ses sens quelques instants plus tôt – celle de ce corps superbe plaqué contre un autre homme – l'emplit de désespoir. Pourquoi s'était-elle détournée de lui ?

Elle continuait de le regarder et il restait muet, comme s'ils étaient deux étrangers. Il ne savait par quels mots s'adresser à elle. Il ne pouvait l'accuser d'infidélité – d'autant qu'il espérait encore s'être trompé. Toutefois, une autre affaire occupait son cœur et exigeait des éclaircissements.

« Kamosé m'a dit qu'on t'a vue en compagnie du scribe.

— Oui. Je l'ai rencontré chez mon père.

— De quoi lui as-tu parlé ?

— C'était il y a des jours ! Je ne m'en souviens plus.

— Essaie.

— Tu aurais dû me le demander plus tôt, ou mieux interroger le serviteur qui nous espionnait.

— Essaie quand même de te rappeler. »

Elle détourna la tête et contempla la mer, dont la liberté semblait la railler.

« Je ne te savais pas si affecté par la disparition d'Héby, éluda-t-elle.

— Je ne le suis pas. Et toi ? »

Elle ferma les yeux. Quand elle les rouvrit, ils étaient assombris par la colère.

« J'ai dit à Huy que son fils était un homme juste. Ce n'est pas si fréquent, par ici.

— Lui as-tu parlé d'Ipour ? poursuivit Atirma, ignorant ce sarcasme.

— Non.

— Et de moi ?

— Je lui ai appris qui tu étais, en lui faisant comprendre qu'il fallait compter avec toi.

— Pourquoi as-tu fait cela ? s'irrita son époux. Nous n'avons aucune raison d'être sur la défensive ! Qu'avons-nous à voir avec son enquête ?

— Je crois que tu as des secrets, or Huy sonde profondément le cœur humain.

— Qu'en sais-tu ?

— Je l'ai vu à ses yeux. Ils sont inquisiteurs et rien ne leur échappe. »

Atirma s'approcha d'elle. Elle ne s'écarta pas, mais se figea presque imperceptiblement. À cette crispation infinitésimale des épaules, il sentit ses derniers espoirs se briser. Serait-il capable d'accepter la volonté des dieux ? Il avait compris depuis longtemps sans vouloir se résigner. Attendrait-il une confirmation supplémentaire ? Une douleur lancinante lui perçait le ventre.

« Il avait envie de toi ?

— Quoi ?

— Il te désirait ? Ça aussi, tu l'as vu dans ses yeux ? »

Hémét considéra son époux d'un air de pitié, qu'elle ne prit pas la peine de dissimuler et qui le blessa beaucoup plus que son indifférence. Une fois de plus, il s'était conduit comme un pantin entre ses mains.

Il faisait chaud dans la cité et plus encore dans la pièce où les trois hommes s'étaient réunis. Le vent était tombé. Avec lassitude, des serviteurs brassaient l'air lourd à l'aide d'énormes éventails en plumes blanches et noires. La bière était tiède. Le pain pâteux attirait une nuée de moucherons noirs, à la tête blanc crème et aux yeux rouges.

Un des hommes se leva, s'étira puis s'approcha lentement de la terrasse. Telle était l'ardeur du soleil que, du seuil, il sentit une chaleur insupportable à travers la semelle de ses sandales. Les yeux plissés, il scruta l'horizon en direction du nord-est comme s'il s'attendait à voir apparaître à tout instant, sur la mer éblouissante, la flotte victorieuse d'Horemheb. Alors il se retourna vers ses deux compagnons.

« Les vois-tu, Kamosé ? interrogea l'un d'eux. Sont-ils déjà de retour ?

— Non.

— Nous aurons d'autres bateaux d'esclaves avant qu'Horemheb ne revienne. Aux dernières nouvelles, un avant-poste khéta n'est toujours pas prêt à s'avouer vaincu.

— Tu es bien optimiste, Ouserhet. »

Le chef militaire tendit la main vers son gobelet, dérangeant les mouches qui s'étaient agglomérées autour. Dégouté, il renonça à boire et s'affala contre le dossier de sa chaise.

« Optimiste ? Non. Simplement réaliste.

— Je crois que nous devrions plutôt réfléchir au moyen de liquider notre association, dit Kamosé. C'est à toi, Ouserhet, qu'il incombe de tout remettre en ordre, maintenant que le retour du général est imminent.

— Il enverra des navires en avant pour l'annoncer.

— La confiance t'aveugle. À moins que ce ne soit l'appât du gain ? Nous avons bien travaillé. À présent, le temps de la moisson est passé.

— Il faut du temps pour vendre des esclaves, intervint Douaf, le troisième membre du groupe, tout en pianotant sur la table. Combien t'en reste-t-il au camp, à l'heure actuelle ?

— Une centaine, répondit Ouserhet. Quelques-uns sont morts, mais la plupart ont bien résisté.

— Quand doit arriver le prochain navire marchand en provenance d'Alasia ?

— D'un jour à l'autre.

— Alors, proposa Douaf en se frottant les mains, vendons-leur ces cent-là et, en même temps, signifions-leur que nous mettons un point final à nos transactions. Je doute que nous en ayons d'autres, mais, le cas échéant, nous pourrons les garder au camp et les vendre selon les désirs d'Horemheb, au grand jour.

— Excellent ! » approuva immédiatement Kamosé.

Ouserhet sourit et ouvrit les paumes, résigné.

« Je m'incline devant la majorité.

— Quel dommage de liquider un si bon petit commerce ! soupira Douaf. Enfin, nous savions que cela ne durerait pas éternellement. Réjouissons-nous donc que la guerre soit terminée...

— Et que la part d’Ipour tombe dans notre escarcelle, acheva Ouserhet, non sans ironie.

— Crois-tu qu’Horemheb vérifiera les comptes ? demanda Kamosé.

— Non, le risque est infime, jugea Douaf. Il sera pressé de regagner la capitale du Sud. Pourquoi se méfierait-il de nous ? Nous lui remettrons la comptabilité de Méten, et s’il veut voir des soldats khéta et khabiri transformés en valets d’écurie, nous lui montrerons ceux qu’Atirma nous a achetés. Il n’a pas à savoir que les fermes et les domaines éloignés mentionnés dans les comptes n-existent que sur le papier !

— Ils existent à Alasia, objecta Ouserhet en croisant le regard de Kamosé.

— Oui, à Alasia, où le prix des esclaves est, fort heureusement, le double de ceux pratiqués ici, répliqua Douaf avec un léger sourire. Nous aurions été stupides de laisser passer pareille aubaine. À ce propos, un détail me préoccupe. Un navire d’Alasia se trouvait sur la jetée militaire quand Huy t’a rendu visite. L’a-t-il remarqué ? »

Le chef de la garnison haussa les épaules.

« Si le scribe l’a vu, il n’y a pas attaché d’importance. Mais il n’a pas eu le temps d’inspecter le campement et, de plus, la nuit était tombée.

— Il faudra donc nous contenter de cela, dit Douaf.

— Nous pourrions nous assurer de son silence en nous débarrassant de lui.

— Il est placé sous la protection du roi ! protesta Douaf, effrayé. Kamosé a eu un trait de génie en lui demandant de faire la lumière sur la mort d’Ipour. Nous donnerons l'impression d'être des fonctionnaires zélés. Pourquoi gâcher cet avantage en attirant l'attention de la capitale du Sud et en provoquant une enquête officielle ?

— N’ayez crainte, les rassura Kamosé. Ici, Huy ne trouvera rien à se mettre sous la dent.

— Et pour son fils ? s'inquiéta Douaf.

— Nofretka a-t-elle appris quoi que ce soit de nouveau au sujet d’Héby ?

— Elle ne m’en a rien dit.

— S'il n'a pas communiqué avec elle, c'est qu'il est mort. Partages-tu cet avis, Ouserhet ?

— Il le faut bien, acquiesça le commandant, les sourcils froncés. Toutefois, ces circonstances m'intriguent. Héby n'aurait jamais déserté sans une raison impérieuse.

— Il a dû tomber par-dessus bord et se noyer.

— Peut-être. Enfin, c'est sans importance. S'il a péri, il ne peut nous nuire. S'il est vivant, il devra demeurer en exil ou réapparaître un jour. Et ce jour-là, il mourra. »

8

Sous la chaleur écrasante, la terre craquelée semblait exhaler un souffle de feu. Huy s'éventait, assis à l'ombre d'un large auvent de toile tendu entre le pavillon et deux jeunes tamaris dépouillés de leurs branches. Mais le scribe avait beau boire de l'eau jusqu'à plus soif, il ne pouvait qu'attendre le soir et le retour du vent apaisant. Pour la première fois, il se sentait vieux. Les années derrière lui étaient plus nombreuses que celles qui l'attendaient. Cependant, loin d'être déprimé, il trouvait l'idée stimulante, car cela donnait une valeur accrue au temps qui lui restait.

Psaro, apparemment infatigable, sortit de la maison muni d'une cruche d'eau – qu'il entreposait dans de profondes jarres en terre cuite pour en conserver la fraîcheur – et la plaça sur la table de son maître. Il retourna ensuite dans la pénombre de la cuisine afin de s'y étendre pour la sieste.

Huy n'était pas seul. En face de lui était assis Chérouiri. En tirer des informations avait été plus ardu que le scribe ne l'aurait supposé. Toujours affable, déférent et poli, Chérouiri avait le don de répondre à une question sans révéler d'élément nouveau. Huy avait mis une bonne heure à apprendre qu'Héby était tenu en haute estime dans la cité de la Mer et que Chérouiri le considérait comme un ami. Quant au degré de cette amitié, toutefois, il avait été impossible à déterminer. L'intendant se refusait à tout commentaire sur l'éventualité de la mort du jeune homme, peu désireux de trancher d'un côté ou de l'autre. Mais le plus intéressant, aux yeux de Huy, était justement qu'il se montrât si évasif. On aurait pu opposer que l'art de l'esquive était chez lui une seconde nature, cependant Chérouiri savait se montrer tout à fait direct quand il le voulait bien.

Visiblement, il avait un poids sur le cœur. À plusieurs reprises, cet après-midi-là, il parut sur le point de s'en ouvrir à Huy, pour se raviser à chaque fois. Son corps grassouillet luisait, malgré le long pagne et le châle de lin fin qui le protégeaient de la chaleur, et il ne cessait de remuer ses pieds dans ses sandales de papyrus tressées comme si elles l'irritaient.

« Je voudrais te parler de Douaf, dit Huy, espérant obtenir de meilleurs résultats sur un terrain plus neutre. Je me prépare à le rencontrer. Après mon entretien avec la veuve d'Ipour, je suis mieux armé pour l'interroger.

— Que t'a dit Ioutenheb ?

— Très peu de chose, en vérité. Mais suffisamment pour que j'entrevoie des raisons de le tuer tout autres qu'une attaque aveugle des Khabiri. »

Malgré l'air intéressé de Chérouiri, Huy n'entra pas dans les détails. À son tour de se montrer avare de confidences ! Chérouiri n'enfreindrait jamais l'étiquette en l'interrogeant franchement. Huy observa attentivement les réactions de l'intendant, qui accueillit cette réflexion sans le moindre tressaillement. S'il connaissait le penchant d'Ipour, il le cacha bien. Mais le grand prêtre n'aurait probablement pu conserver ses fonctions si le fait avait été de notoriété publique.

« C'est plutôt avec Méten que tu devrais discuter. Il serait mieux qualifié que moi pour t'en parler.

— Ton avis m'est précieux. La cité de la Mer est une petite ville : tu as forcément une opinion sur ses citoyens de premier plan.

— Pose plutôt la question à Méten, répéta Chérouiri. Lui, il travaille pour Douaf et le côtoie journellement.

— Il pourrait faire preuve de partialité.

— Et moi, non ?

— Si, mais je suis prêt à courir le risque. J'ai déjà rendu visite à Sénofer, qui m'a paru peu sympathique. Je soupçonne que Méten écoutait notre conversation avec la complicité de son frère. Chasses-tu, Chérouiri ?

— Non.

— Il ne faut jamais lever le gibier avant d'être prêt à fondre.

— De quoi soupçones-tu les deux frères ? interrogea l'intendant. Tout de même pas d'avoir assassiné leur père ?

— Je ne les soupçonne de rien. Néanmoins, vu les sentiments peu cordiaux que je leur inspire, j'en conclus qu'ils ont quelque chose à cacher. Ils craignent que je ne le découvre plus ou moins accidentellement.

— Quels sont leurs plans, selon toi ?

— Si je le savais ! En tout cas, je suis surpris du manque d'empressement de Sénofer pour m'aider à retrouver les assassins de son père.

— Mais s'il impute ce meurtre aux Khabiri, comment s'en étonner ?

— L'argument est valable, admit Huy. Je suis peut-être trop soupçonneux. Je crois discerner des hommes là où il n'y a que des ombres. »

Chérouiri s'adossa contre son fauteuil, peu convaincu par sa propre objection et par le crédit que le scribe feignait d'y ajouter.

« Je t'avertis, Douaf te donnera du fil à retordre ! Il t'exposera sa version des faits, autrement dit celle qui l'arrange le mieux.

— Était-il très lié avec Ipour ?

— Ni l'un ni l'autre n'avaient d'amis. Disons qu'ils se supportaient parce qu'ils se rendaient mutuellement service. À eux deux, ils dirigeaient la ville.

— Et Kamosé ?

— Kamosé, mon maître, est le gouverneur de cette cité, lui rappela l'intendant en baissant les yeux. En tant que représentant du roi, il est au-dessus de ces contingences bassement matérielles. »

Huy sourit. Il aurait aimé voir la réaction du pharaon devant cette conception méprisante des affaires, qui n'était jamais qu'une autre manière d'échapper. Mais il avait appris à interpréter ces réponses évasives et à décoder les messages de Chérouiri.

« Douaf aurait-il pu trahir Ipour ?

— Seulement s'il y avait trouvé un intérêt indubitable.

— J'aimerais en savoir plus sur sa famille. Son épouse l'a-t-elle quitté ?

— Nul ne le sait, répondit Chérouiri. Elle était très belle, très douce. Beaucoup plus jeune que lui. Où serait-elle allée ?

— Dans sa famille ?

— Non. Elle venait du Sud.

— N'aurait-elle pu prendre un bateau ?

— Cela se serait su, au port. Les Mézai ont étendu leurs recherches à toute la région. Douaf a remué ciel et terre pour la retrouver. Il vient de dépenser une somme colossale afin de faire sculpter une réplique de Méritrê, où son *ka* résidera dans le tombeau.

— Encore une statue...

— Oui. En plus de celle de ton fils.

— À supposer qu'il soit vraiment mort. »

Chérouiri s'abîma dans le silence. Huy servit de l'eau et but, bien qu'il sentît son ventre péniblement gonflé. Il observait Chérouiri, qui gardait les yeux rivés sur le gobelet posé devant lui, quand une libellule surgit de nulle part. Elle resta suspendue avec une précision silencieuse à une coudée au-dessus de la table. Son visage, si l'on pouvait qualifier cela ainsi chez un insecte, parut à Huy presque mélancolique. Était-elle habitée par un petit dieu ? Elle ressemblait à un vivant joyau sous la lumière du soleil. Elle disparut aussi soudainement qu'elle était apparue, trop vite pour que l'œil saisît son mouvement. Sa présence avait-elle eu un sens ? Peut-être avait-elle simplement apporté de la beauté à ce moment de silence.

« J'ai une faveur à te demander », lâcha enfin Chérouiri, à voix basse.

Huy sentit une intense agitation monter dans sa poitrine. Il s'était douté que son compagnon ne quitterait pas la table sans se décharger de son fardeau. Mais ce poids si lourd pouvait être, en réalité, un détail tout à fait dérisoire.

« Laquelle ? » demanda le scribe d'un ton encourageant.

Maintenant qu'il s'était lancé, Chérouiri ne pouvait reculer. Pourtant il hésitait, comme à l'instant de sauter de très haut dans la mer, quand le poids du corps passe irrévocablement de la sécurité de la terre ferme à l'immatérialité de l'air qui, cependant, permet le mouvement et le changement.

« Emmène-moi avec toi quand tu t'en iras. »

Huy dut tendre l'oreille tant sa voix lui semblait basse. Encore un autre signe précurseur de la vieillesse ?

« Pourquoi ne pars-tu pas tout seul ? »

En croisant le regard de Chérouiri, ouvert et suppliant comme celui d'un enfant, il s'en voulut de sa question brutale. Néanmoins, ce fut en homme logique et raisonnable que l'intendant avança ses arguments :

« Sans motif, Kamosé ne me le permettrait pas, même s'il est vrai que rien ne m'attache à lui. Ton intervention me faciliterait la tâche. Je voudrais aller à la capitale du Sud et tu pourrais m'aider à m'y tailler une place. »

Huy répondit après un court instant de réflexion :

« Je ne vois aucune raison pour que tu ne m'accompagnes pas. Mais pourquoi tiens-tu tellement à quitter cette ville ?

— Je ne peux pas me morfondre toute ma vie à la cité de la Mer ! Je sais que de grands changements se préparent sur la Terre Noire et je veux en faire partie. Ici, je les vivrais en spectateur.

— Mais cette ville est la Terre Noire, au même titre que toutes les autres. Qu'est-ce qui te fait croire que tu réussiras mieux dans la capitale ?

— Je dois partir d'ici, insista Chérouiri. Ne sens-tu pas que cette cité n'est qu'une prison ? Bientôt, Horemheb reviendra. Il regagnera la capitale en vainqueur. Je veux être de ceux qui marcheront avec lui vers le sud.

— Nous avons encore un pharaon. Il se nomme Ay, rappela Huy avec douceur à son cadet.

— Je ne voulais pas insinuer ce que tu crois. Ne peux-tu me trouver un emploi aux Archives Culturelles ? Aucune besogne ne me rebuterait. Copie, classement, préparation des rouleaux... Je voudrais recommencer sur de nouvelles bases. Ici, j'ai pris un faux départ.

— Nous en reparlerons », dit Huy, se levant lourdement.

La pression sur sa vessie était devenue insoutenable et il ne voulait pas faire de demi-promesse hâtive à cet homme, qui était passé de l'autorité à la supplication, qui pouvait à tout moment se mettre à pleurer, dont l'agitation comme le silence

étaient sincères, mais auquel il n'accordait pas encore une confiance sans borne.

Le voyant se lever, Chérouiri fut contraint de l'imiter.

« Tu oublies que je n'ai pas mené à bien ma mission, poursuivit Huy. Il est vrai que j'ai à présent peu de temps pour l'achever, car la patience du roi n'est pas illimitée. »

Il se garda bien d'ajouter qu'il comprenait, et que l'atmosphère de cette ville lui était devenue, à lui aussi, insupportable.

Chérouiri marmonna confusément des remerciements et un au revoir, puis quitta presque en courant l'abri de toile. Il traversa le jardin à vive allure pour regagner l'ombre de la résidence, en évitant les rayons de soleil comme il eût fait d'une averse.

C'était encore l'heure de la sieste, et pas un son ne troubloit le silence de la demeure. Il se rendit dans la salle de bains commune, aspirant à se laver à grande eau. Il puisa l'eau fraîche du réservoir à l'aide d'un récipient de cuivre, s'en inonda et se savonna vigoureusement avec un pain d'argile et de cendres. Revigoré, il se nettoya les dents au natron avant de se frictionner avec une grande serviette en lin brut. S'en étant enveloppé, il parcourut les couloirs déserts pour regagner sa propre chambre. Là, Chérouiri se coucha et dormit d'un sommeil sans rêve pendant deux heures. Ce fut un souffle d'air vespéral qui l'éveilla. Il resta allongé un moment, puis se leva et s'aspergea de talc avant de se vêtir. Il quitta sa chambre sans bruit, car les occupants de la maison commençaient à s'agiter et il ne devait croiser personne sur son chemin. Il avait à s'acquitter d'une mission.

Il sortit sans avoir rencontré âme qui vive, hormis une vieille mendiane en haillons, qui restait assise sur les marches de la résidence de l'aube au crépuscule, ne lâchant sa sébile en bois craquelé que pour gratter sa vermine. Chérouiri jeta un coup d'œil vers le ciel et estima, d'après la position du soleil à l'occident, qu'il arriverait exactement à l'heure convenue au rendez-vous.

Il longeait les murs, évitant le regard de ceux qu'il connaissait. Quoique vif, son pas ne trahissait ni précipitation ni impatience. Rien dans son comportement ne devait prêter à des commentaires intrigués. En marchant, il se demandait comment Huy aurait réagi s'il avait connu le but et l'importance de sa mission. Il sourit à cette idée, pourtant il était loin d'être détendu. Aurait-il dû le mettre dans le secret ? Il sentait en Huy un homme intègre et digne de confiance, mais, pour autant qu'il sût, c'était également l'émissaire du pharaon, et l'intendant était trop avisé pour céder à une impulsion. Il n'avait jamais été question de tout apprendre au scribe. Le moment de vérité viendrait en temps voulu.

Il aimait cette heure du jour où l'ombre et la fraîcheur rendaient un homme alerte. Or, il avait grand besoin d'être vigilant, car il ne s'illusionnait pas sur les dangers qu'il courait. Connaître le père d'Héby avait été une expérience intéressante. Bien qu'en apparence les deux hommes eussent peu en partage, ils étaient dotés de la même volonté à toute épreuve. Héby était plus carré et Huy plus subtil, tout en montrant une ténacité peu commune. Chérouiri espérait qu'il ne découvrirait rien avant qu'ils soient prêts.

Il parvint dans les faubourgs sud au moment où le soleil frôlait le bord de l'horizon. Le lieu de rendez-vous avait été choisi judicieusement : une petite place de marché, où se pressaient des gens trop occupés à vendre et à acheter pour se soucier des autres. Chérouiri avait eu soin de s'habiller avec simplicité. Il scruta la foule des yeux. Celle qu'il devait rencontrer serait elle aussi vêtue discrètement.

Elle se tenait près d'un puits, au sud-est de la petite place. Il l'aurait reconnue entre toutes à l'attitude de son corps, à cette hésitation dont ses gestes étaient empreints et qu'il trouvait si attachante. En passant à côté d'elle, Chérouiri lui effleura le coude et s'arrêta quelques pas plus loin, feignant d'examiner des coupons d'étoffes aux couleurs éclatantes sur l'étal d'un marchand syrien. Il lança un coup d'œil derrière lui et vit la jeune fille s'éloigner vers une des rues partant en direction du port. Il la suivit à distance prudente.

Loin de la foule, elle avançait d'un pas plus rapide et assuré. Chérouriri, peu familiarisé avec ce quartier de la ville, devait se hâter pour ne pas la perdre de vue. Après s'être dirigée vers le nord, elle bifurqua dans une allée étroite à sa droite. Le temps qu'il y parvienne, elle avait disparu, mais il remarqua un passage sombre à quelques pas de lui et y entra sans hésiter.

Comme il s'y attendait, il se retrouva dans une courvette. Un escalier en brique crue menait à une étroite coursive, contre des murs couverts de vigne vierge. Chérouriri gravit les marches et parvint devant une porte entrouverte, qu'il franchit et referma derrière lui. La fille de Douaf l'attendait dans la pièce nue, dont l'unique fenêtre versait une maigre lumière.

« Salut à toi, Nofretka, dit-il en inclinant la tête.

— Salut à toi, Chérouriri. Quelles nouvelles m'apportes-tu ?

— Il est sain et sauf, répondit-il, constatant non sans attendrissement le soulagement de la jeune fille.

— Où est-il ?

— Quelque part en ville. Il viendra te voir bientôt.

— Mais quand ?

— Au moment opportun. Il te demande encore un peu de patience.

— Quels sont ses plans ?

— Ses confidences ne se sont pas étendues jusque-là.

— Mais tu es le seul en qui il ait confiance ! protesta-t-elle avec surprise. Tu es le seul à savoir où il est !

— Non. Cela, je ne le sais pas. C'est toujours lui qui me rejoint, à l'improviste, comme une ombre. Personne ne le trouvera.

— Quel est son message ? demanda Nofretka en soupirant.

— Il te fait savoir qu'il t'aime... »

Chérouriri s'interrompit, ne sachant comment lui annoncer la nouvelle avec ménagement.

« Et aussi... qu'il t'a vengée de celui qui t'a tant fait souffrir. Ipour a péri sur son ordre. »

Elle le fixa, incrédule. Chérouriri baissa les yeux. Sur l'insistance d'Héby, il avait lui-même recruté des marins d'Alasia pour exécuter la besogne. En sa présence, le jeune homme leur avait donné des instructions minutieuses sur le sort

qu'il destinait à Ipour. C'était moins la volonté de tuer que la brutalité calculée qui avait frappé l'intendant ; Héby soutenait que le châtiment devait être à la mesure du crime. Le grand prêtre méritait le pal, mais une telle sentence ne serait jamais prononcée contre un homme dont les fonctions le plaçaient au-dessus des lois. Bientôt poindrait l'aube d'une ère nouvelle, une ère de granit où les scélérats n'échapperait pas à la justice humaine si aisément. Mais Héby se refusait à attendre pour détruire l'homme qui avait abusé de sa bien-aimée quand elle n'était qu'une fillette. Chérouiri avait écouté et obéi. Il avait payé les hommes après exécution et avait veillé à ce qu'ils repartent, à bord de leur bateau. Il vouait trop d'admiration à Héby pour s'opposer à lui ouvertement, néanmoins il était troublé. Il continuait d'apporter une aide inconditionnelle au jeune homme, qui semblait doté d'assez de fougue pour ouvrir les fenêtres de cette ville étouffante à un vent purificateur. Qui sait si un jour il n'en deviendrait pas le gouverneur ? Il récompenserait Chérouiri, qui pourrait alors, enfin ! s'en aller pour le Sud.

Mais à mesure qu'il mettait ses projets en œuvre, Héby avait changé. Ou peut-être ne s'agissait-il pas d'un changement, mais de la révélation de ce qui était là depuis le début. Fervent admirateur d'Horemheb, Héby paraissait maintenant l'idolâtrer. Chérouiri avait beau se répéter qu'il n'y avait pas de raison de s'inquiéter, ce qu'il voyait ne lui plaisait pas. Alors, doutant de pouvoir réaliser ses rêves, il avait commencé à échafauder ses propres plans.

Sa seule certitude était l'amour indéfectible qu'Héby portait à Nofretka. Mais de ce côté-là aussi, les nuages s'amoncelaient à l'horizon. Sans nul doute, l'un des fils d'Ipour courtiserait la fille de Douaf, et le marchand ne manquerait pas de sourire à un mariage réunissant deux des plus grosses fortunes de la cité. Héby avait-il envisagé cette possibilité ? Les frères avaient été ses compagnons, dans les premiers temps. Ensemble, ils avaient passé des nuits blanches à préparer la réforme dans le plus grand secret, formant un groupe de surveillance baptisé « Les Veilleurs ». Tout cela, Chérouiri le tenait personnellement d'Héby.

Mais les frères ignoraient que ce dernier se trouvait en ville. De leur point de vue, il était mort ou déserteur. Chérouiri savait que Sénofer et Méten voulaient prendre le pouvoir non dans un souci de changement, mais pour la richesse qui en découlerait. Héby, lui aussi, l'avait enfin compris.

Les temps à venir s'annonçaient bien troublés...

La voix de Nofretka le tira de ses sombres conjectures :

« J'aurais préféré ne pas être vengée d'une telle façon. »

Chérouiri vit à son expression qu'elle aussi s'était perdue dans de tristes réflexions.

« Tu ne dois parler de cela à personne.

— Je ne trahirai pas la confiance d'Héby, répliqua-t-elle, le toisant d'un air dédaigneux qui, l'instant d'après, devint implorant. Dis-moi, je t'en prie, que fait-il ? Quand le reverrai-je ? »

Il aurait bien voulu être en mesure de lui répondre. Malheureusement, Héby se montrait de plus en plus secret. Et, même si Chérouiri répugnait à l'admettre, il commençait à croire qu'on se servait de lui ; il n'était plus un complice et un confident, mais un instrument. Il se garda cependant d'y faire allusion. Semer le doute en Nofretka eût été stérile autant que cruel.

« Héby a défini un plan d'action et nous devons nous fier à lui.

— Il est trop ambitieux », murmura Nofretka.

Et ce fut Chérouiri qui dut fermer son cœur au doute qu'il lisait dans ses yeux.

« Je n'ai guère de chose à te dire au sujet d'Ipour, déclara Douaf. Nous traitions certaines affaires ensemble ; le plus souvent, nous étions en concurrence. Mais, comprends-moi bien, nous n'avons jamais usé de procédés hostiles ou sournois. Et nous avions toujours pour souci l'intérêt de la cité.

— Cela va de soi », répondit Huy, remarquant que son interlocuteur semblait incapable de le regarder en face.

Douaf avait des gestes saccadés et nerveux, comme beaucoup d'hommes longs et dégingandés que le scribe avait rencontrés. Sa peau était pâle et sèche. De petites desquamations se

détachaient de ses joues, laissant apparaître des pustules d'un rouge enflammé.

« Toutefois, objecta le scribe, tu avais sûrement formé une opinion personnelle à son égard.

— Je ne débattrais pas de ses défauts ou de ses qualités avec toi, riposta Douaf, sur la défensive. Ipour était un bon fonctionnaire et un homme d'affaires honnête. Je n'en dirai pas plus. J'ai cm comprendre que tu t'étais entretenu avec la veuve ?

— En effet.

— En ce cas, je n'ai rien d'utile à ajouter. »

Tiens donc ! pensa Huy. Une telle réticence était beaucoup plus révélatrice que Douaf ne le pensait. À coup sûr, il n'ignorait rien des penchants sexuels de son défunt collègue. Avait-il fermé les yeux parce qu'il y trouvait son intérêt ? Soupçonnait-il Ioutenheb d'avoir révélé la perversion de son époux à un inconnu ? Voilà qui était peu probable. Néanmoins, Douaf ne manquait pas de finesse. À quel point s'entendait-il à lire dans le cœur des hommes ?

Mais Huy n'était pas venu l'interroger sans s'être préparé avec soin.

« Tu as une fille, lança-t-il, constatant aussitôt que ce changement de tactique avait éveillé la méfiance du marchand. Quel âge a-t-elle ?

— Quel rapport y a-t-il entre ma fille et la mort d'Ipour ? protesta Douaf en affrontant enfin le regard du scribe.

— Cela, c'est mon affaire. Ne va pas imaginer que je suis entièrement ignorant de la véritable nature du défunt. Le gouverneur m'a chargé d'enquêter sur ce meurtre, dois-je te le rappeler ? Sache que d'autres ont choisi d'être plus francs que toi. »

Douaf faillit s'emporter, mais la raison eut le dessus et il dit à voix basse :

« Ma fille Nofretka a vu seize crues. Elle a le même âge que sa mère lorsqu'elle l'a portée.

— Et Ipour ? Était-il un ami de la famille lorsqu'elle était enfant ?

— Oui, répondit Douaf sans hausser le ton.

— Avaïs-tu suffisamment confiance en lui pour la laisser seule en sa compagnie ? »

Cette fois, Douaf était furieux et sous sa colère perçait la peur. Huy craignit d'être allé trop loin, mais c'était le seul moyen s'il voulait faire jaillir la vérité. Il s'était rendu aux archives de la ville pour consulter les dossiers des procès criminels de la dernière décennie. Il y avait eu cinq cas de viols d'enfants. Un garçon et quatre filles. Deux des fillettes étaient décédées. Les termes officiels décrivaient froidement les blessures mortelles qu'elles avaient subies et les investigations qui avaient suivi. Les meurtres étaient survenus à trois années d'intervalle. Chaque fois, la victime était âgée de six ans. Dans le premier cas, on n'avait pas identifié l'agresseur ; dans le second, un batelier itinérant du Sud avait été arrêté par les Mézai, mais il s'était tranché la gorge dans sa cellule. On n'avait pu expliquer comment il s'y était pris pour dissimuler le couteau en silex. Le fonctionnaire chargé de l'enquête n'était autre que le prêtre-administrateur Ipour. Huy avait cherché en vain les familles des cinq petites victimes : toutes avaient quitté la région. Il avait alors envisagé d'interroger à nouveau Ioutenheb. Qu'avait-elle su, au juste, sur toutes ces affaires ? Dans une si petite ville, tout le monde n'avait dû parler que de ces crimes. Plus le scribe en apprenait, et plus sa sympathie pour Ioutenheb diminuait. Mais quand il retourna chez elle, il trouva porte close. Comme elle l'avait annoncé, elle avait plié bagages. Regrettait-elle ses confidences ?

« Et pourquoi ne les aurais-je pas laissés seuls ? rétorqua enfin Douaf avec hauteur.

— Certaines allégations ont été portées contre lui, dit Huy d'un ton sévère.

— Ah oui ! s'indigna Douaf avec une véhémence inattendue. Maintenant qu'il n'est plus là pour se défendre ! »

Il reprit son souffle et continua plus calmement :

« Je devine fort bien qui t'a raconté ces vilénies. Ioutenheb est une femme aigrie, Huy. Leur union fut malheureuse ; néanmoins, je suis surpris qu'elle ait choisi une forme de vengeance si indigne.

— En tout cas, elle est partie, à présent.

— Oui, et personne ne la regrettera. Ipour était obligé de garder cette folle pratiquement sous clef. Il était trop bon envers elle. »

Huy n'en dit pas plus et s'en fut peu après. Pensivement, il se frayait un chemin à travers les rues populeuses. Il pouvait à peine contenir le dégoût que lui inspirait Douaf et il ne savait plus que penser d'Ioutenheb. Il était presque soulagé qu'elle fût partie. Il lui souhaitait toutefois de trouver la paix intérieure.

Au port se tenait le marché au poisson, dont les odeurs lui donnèrent la nausée. Huy regrettait de plus en plus l'air frais et la chaleur sèche de la capitale du Sud.

Ici se tramait une conspiration, il en était sûr. Ay avait conçu des soupçons à juste titre. Mais existait-il un lien avec Horemheb, ou ne s'agissait-il que d'un groupe d'individus sans scrupule, mus par le goût du lucre ? Dans un cas comme dans l'autre, cela sentait aussi mauvais que le poisson. De toute évidence, Douaf connaissait de longue date la prédilection du grand prêtre pour les fillettes. Qui d'autre était au courant ? Kamosé ? En ce cas, pourquoi le gouverneur aurait-il lancé Huy sur cette enquête ? Avait-il la naïveté de croire que le défunt avait emporté son secret dans l'au-delà ? Le meurtre d'Ipour était certainement une vengeance. Le temps écoulé depuis le dernier viol s'expliquait aisément : il avait fallu organiser et financer le châtiment. Restaient cependant quelques pierres d'achoppement : on ne pouvait imputer tous les cas de viols d'enfants à Ipour. À en croire Ioutenheb, il ne s'en serait jamais pris au petit garçon. En outre, Ipour avait eu l'affaire en charge et, bien qu'aucune arrestation n'eût eu lieu, le dossier montrait que l'enquête avait été menée avec beaucoup de rigueur. En revanche, la ville voyait passer une population fluctuante de marins à qui l'on pouvait commodément faire endosser la responsabilité d'un crime embarrassant. Était-ce cela qui s'était passé après le meurtre de la seconde fillette ?

Huy soupçonnait qu'Ipour avait été couvert de façon tacite par tous les notables de la ville, soucieux de protéger des intérêts financiers où le grand prêtre jouait un rôle majeur. Cette protection n'avait pas suffi à le sauver. Dans sa fin brutale, fallait-il lire un avertissement à l'adresse de ses complices ? Les

dossiers d'archives ne précisait pas le nouveau domicile des familles des enfants, mais même si Kamosé avait consenti à l'éclairer sur ce point, il n'aurait pu pousser son enquête aussi loin.

Huy parvint au sommet de la colline basse où la résidence était située. Il était en sueur et hors d'haleine ; du moins, il se trouvait à bonne distance de l'odeur nauséabonde du marché. Il tenta de remettre de l'ordre dans ses pensées. Avec un choc, il se rendit compte qu'il s'était laissé détourner de sa préoccupation première. Qu'était-il arrivé à son fils ? Il n'avait pas avancé d'un pouce ; or, sous peu, Ay le rappellerait, ne serait-ce que pour savoir ce qu'il avait découvert dans la cité de la Mer. Et Huy devait admettre, non sans remords, que depuis des jours Senséneb n'occupait plus la moindre place dans ses pensées. Il parcourut des yeux le jardin à la végétation clairsemée, avec la sensation de vivre un rêve. Perdait-il le contact avec son propre *ka* ? Sous son crâne résonnait toujours le même martèlement sourd, qui n'augurait rien de bon. En silence, il prononça son Nom, tout en s'efforçant de respirer avec régularité. Il s'essuya le front dans un pan de son châle. Ce qu'il lui fallait, c'était un bain et du repos dans une pièce fraîche. Mieux valait remettre à plus tard tout entretien avec Kamosé. Lentement, Huy s'approcha du pavillon. Il avait envoyé Psaro porter un message à Aahmès, pour lui faire part du progrès – ou, plus exactement, du peu de progrès de ses recherches. Il espérait que son serviteur serait revenu avant lui, car la solitude l'oppressait.

À son grand soulagement, il aperçut Psaro dans la véranda, guettant visiblement son retour. Quelque chose dans son attitude poussa le scribe à hâter le pas.

« Que se passe-t-il ? » demanda-t-il dès qu'ils furent à l'intérieur.

Il avait déjà jeté son châle sur une chaise et se débarrassait de ses sandales tout en s'apprêtant à enlever son pagne. Il aspirait plus que tout à un bain. L'eau froide apaiserait son cœur en même temps que son corps.

« Je suis allé voir dame Aahmès et je lui ai transmis ton message.

— Et alors ? » s'enquit Huy avec lassitude.

Il n'était pas vraiment pressé d'apprendre la réaction d'Aahmès devant la vanité de ses efforts. Cependant, Psaro ne parvenait plus à contrôler l'excitation de sa voix :

« Maître, elle a vu ton fils !

— Quoi ? souffla Huy, interloqué.

— Enfin, elle pense l'avoir vu.

— Quand ?

— Cette nuit, tout près de sa maison. Croyant entendre du bruit, elle était allée ouvrir la porte. À cette heure tardive, les serviteurs préparaient les lits. La pleine lune éclairait la rue presque comme en plein jour. Elle dit qu'elle l'a vu, debout.

— Elle ne l'a pas appelé ? Et pourquoi ne m'a-t-elle pas averti plus tôt ? interrogea Huy, ne songeant déjà plus qu'à se rendre chez Aahmès.

— Je ne pouvais me permettre de la questionner, mais seulement transmettre son message, lui rappela Psaro. D'après moi, elle était trop surprise pour réagir. Et puis il a disparu.

— Il y avait des nuages, la nuit dernière. L'anxiété aidant, elle a pu être victime d'une illusion et le confondre avec un passant.

— Une mère reconnaîtrait son enfant entre mille. »

Huy sentit son cœur s'accélérer. Une partie de lui-même avait abandonné tout espoir de retrouver Héby ; c'était sans doute pourquoi il n'avait pas déployé plus d'énergie à le chercher. Mais il n'avait pas eu la moindre piste... jusqu'à présent. Oui, cette fois, en vérité, il en tenait une.

« Vite, des vêtements propres ! » lança-t-il à Psaro.

Tant pis pour le bain. Il fallait à tout prix parler à son ex-épouse tant que l'événement était frais dans sa mémoire. Héby s'était-il montré délibérément à sa mère ? Savait-il que son père était là et le cherchait ? Lui envoyait-il un message ? Huy s'exhorta au calme : ce n'était pas le moment de se laisser aller à l'émotion. Selon toute vraisemblance, Aahmès s'était trompée. Et même dans le cas contraire, son fils avait à nouveau disparu. S'il ne voulait pas qu'on le trouve, il s'arrangerait pour ne pas laisser de trace. À moins... à moins que ce fût le fantôme d'Héby qu'Aahmès avait vu dans la rue.

Quelques minutes plus tard, les deux hommes descendirent rapidement la colline en direction de la ville. Par la fenêtre de

son bureau, Kamosé les regarda partir. Près de lui, Atirma les observait également.

Le gouverneur essuya le voile de sueur qui couvrait sa lèvre supérieure.

« On dirait que notre petit scribe a finalement trouvé quelque chose dans ce tas de fumier.

— Il est temps de le faire suivre. Tenons-le à l'œil, recommanda son gendre.

— Soit, mais discrètement. Que la proie ne nous échappe pas.

— S'il y en a une.

— Oh ! mais je n'ai aucun doute à ce sujet.

— Je vais prévenir un de mes hommes, décida Atirma, prêt à se lever.

— Rien ne presse, le retint Kamosé. Nous savons où il va. »

« Il était là-bas, dans la rue, affirma Aahmès.

— Peux-tu me montrer l'endroit précis ? » demanda Huy.

Elle lui fit franchir le seuil et emprunter la route. La barque-matet arrivait au terme de son voyage quotidien et pour l'heure tout était désert. Seuls les deux serviteurs les observaient avec curiosité. Psaro traînait en arrière, ne sachant s'il devait accompagner son maître. En définitive, il opta pour la négative et attendit sur le pas de la porte. Huy parcourut derrière Aahmès une courte distance jusqu'à l'endroit où elle disait avoir vu leur fils. Il se tint à côté d'elle, désemparé. Les murs nus et le sol poussiéreux de la rue ne révélaient rien.

Il glissa un regard en biais à son ex-épouse, examinant son visage avec un détachement presque inquiétant. Comment avaient-ils pu tant compter l'un pour l'autre ? Elle avait une expression morne et compassée, mais ses yeux, graves et concentrés, inspectaient le sol et la pierre avec détermination pour y trouver la preuve qu'Héby était bien venu là. Le scribe tenta de l'imiter, mais que chercher ? Un fragment de pagne militaire ? Un petit objet, tombé par hasard, qu'Aahmès serait à même d'identifier ? Il n'y avait rien, pas même une empreinte de pas dans le sol de terre battue. Un peu plus loin, une petite allée formait un angle aigu avec la rue, entre deux hauts murs protégeant des jardins. Huy s'y engagea. Après un virage, il

déboucha quelques mètres plus loin sur une autre artère, où il aperçut des passants. Si Héby était effectivement venu ici, il lui avait été facile de s'éclipser par ce chemin.

Lentement, ils retournèrent chez Aahmès.

« Qu'en pense ton époux ? voulut savoir le scribe.

— Il n'est pas là. Il est parti vendre de l'or dans la capitale du Nord. »

Sa voix avait le ton tranquille et résigné de ceux qui se sont accoutumés à la misère. On n'y sentait vibrer aucun espoir, seulement un certain soulagement que la ruine pût être évitée un peu plus longtemps. Ouvrant la marche, Aahmès traversa les pièces vides qui menaient à celles encore utilisées. Psaro s'écarta pour les laisser passer mais ne les suivit pas.

« Je suis convaincue que c'était Héby, dit-elle après qu'ils furent restés assis en silence un long moment.

— Pourquoi se serait-il montré si fugitivement ?

— Je ne sais pas. Il a sûrement ses raisons. Je voudrais tant que tu le voies, Huy ! C'est un beau jeune homme. Tu serais fier de lui. Il est bâti comme toi, tu sais. »

Huy fut plus ému par ces paroles pleines de tristesse qu'il ne l'aurait voulu. Il ne savait s'il devait croire à cette histoire, mais les dieux lui étaient témoins qu'il en mourait d'envie. En voyant Aahmès crispée, la tête baissée en face de lui, il aurait aimé passer un bras autour de ses épaules pour la consoler, comme avant. Mais quelque chose l'en empêchait.

« Quand Menouhotep revient-il ?

— Demain.

— Lui en parleras-tu ?

— Je n'en suis pas sûre. Il a déjà bien assez de problèmes comme cela. »

Au bout de quelques instants, Huy se leva et prit congé :

« Si Héby est ici, il est informé de ma présence. Et, dans ce cas, je suis certain que tôt ou tard il se manifestera à moi.

— Ce n'est pas un déserteur, Huy. Sinon, il ne serait pas revenu. »

Dans son cœur, le scribe essaya d'imaginer les plans de son fils, en admettant qu'il fût en vie. Les fantômes des soldats

tombés au combat se montraient à leur mère, avant leur dernier voyage vers les Champs de l'Occident.

Huy sortit dans la rue baignée par les derniers rayons du couchant et tourna la tête en tous sens, étonné de ne pas voir Psaro. Il se dirigeait pensivement dans la direction d'où Héby était apparu quand, devant lui, le serviteur sortit de la petite allée.

« Regarde ! » dit Psaro.

Il plaça dans la main du scribe une boucle de cuivre, pareille à celles qui retenaient les pagne militaires.

9

Après les révélations de Chérouiri, Nofretka se sentit partagée entre le soulagement et l’appréhension. Elle n’avait jamais cru à la mort d’Héby, et encore moins à une désertion. S’il avait disparu, se disait-elle, c’était afin d’accomplir un dessein plus noble que de se battre. Jamais, au grand jamais, il ne se serait enfui pour sauver sa vie.

Elle avait eu toutes les peines du monde à contenir son impatience quand Chérouiri lui avait fait comprendre à mots couverts qu’il pourrait lui transmettre des nouvelles du jeune homme. Mais celles qu’elle avait entendues n’étaient pas toutes bonnes. Comme une borne frontière dans le désert, elles étaient porteuses d’un côté de bénédictions et, de l’autre, de malédictions. La bénédiction était qu’Ipour avait péri sur l’ordre de l’homme qu’elle aimait. Pendant les dix ans écoulés depuis que le prêtre l’avait souillée, elle avait vécu dans la terreur. Son père l’avait persuadée de se taire, d’endurer ses cauchemars pour le bien de la famille et, surtout, de ne pas en souffler mot à sa mère. Elle avait obéi, mais, pour la petite fille de six ans qu’elle était, la vue d’Ipour vaquant, onctueux et affable, à ses affaires dans la cité ravivait chaque jour l’ignominie qu’elle avait subie. Le dégoût que lui inspiraient cet homme et ses deux fils arrogants s’était mué en mépris, mais tout cela était resté enfermé en elle jusqu’à ce qu’elle rencontre Héby.

Quant à la malédiction, c’était qu’en la vengeant, Héby s’était placé en danger de mort.

Ils s’étaient connus par hasard un an plus tôt, lors d’un banquet officiel à la résidence, auquel assistaient tous les négociants de la ville. Le beau-père d’Héby ne fréquentait pas d’habitude le cercle très fermé des hommes d’affaires ; le bruit courait que son commerce battait de l’aile. Au début, Nofretka

avait trouvé le jeune homme intimidant, mais, bien vite, elle avait senti une vulnérabilité cachée sous l'expression figée et l'attitude agressive. Elle n'aurait su définir ce qui l'avait attirée vers lui. Peut-être éprouvaient-ils le même désir d'avoir quelqu'un à qui se confier.

C'est ainsi, de son point de vue du moins, que tout avait commencé. Leurs rendez-vous étaient rares et secrets. Elle était certaine que son père les ignorait ; et si, au début, elle s'était affolée en découvrant l'amitié qui unissait Héby aux fils du grand prêtre, ceux-ci ne les avaient pas trahis. Nofretka et Héby étaient devenus amants dès que la pudeur de la jeune fille l'avait permis. Grâce à lui, elle avait enfin exorcisé le souvenir d'Ipour.

L'autre ombre qui pesait sur son cœur était la disparition de sa mère. Méritrê avait été pour elle presque une amie, son jeune âge la rapprochant de sa fille bien plus que Douaf, dont les cinquante ans semblaient une montagne d'éternité. Vivre seule avec lui était vivre en prison, et Nofretka se demandait si sa mère avait été heureuse. Pour la première fois, elle devinait que son expression habituellement sérieuse dissimulait en fait de la tristesse. Elle repensait au changement survenu chez Méritrê peu de temps avant sa disparition. Alors, sa mère paraissait brûler d'une joie secrète, si intense qu'elle en rayonnait.

En avait-elle enfin eu assez ? Avait-elle pris un amant et trouvé le courage de s'enfuir avec lui ? Nofretka l'espérait, en dépit du vide laissé par son absence. Les nouvelles d'Héby allégeaient un peu sa mélancolie. Peut-être les jours de prison touchaient-ils à leur fin pour elle aussi ? Le temps pressait. Tôt ou tard, Douaf voudrait lui choisir un époux et elle ne devinait que trop les candidats les plus probables. Elle en frémisait d'horreur et de répulsion. Les fils d'Ipour savaient-ils ce que leur père lui avait fait subir ?

Elle avait traversé la maison d'un pas vif mais, en approchant du cabinet de travail, elle ralentit. Elle ignorait pourquoi son père l'avait appelée à cette heure de la journée. Le fait était exceptionnel et ne présageait rien de bon. Le serviteur posté devant la porte se leva en la voyant et hocha gravement le menton. C'était un homme imbu de sa personne, qui se considérait – à tort – comme le bras droit de Douaf. Il se glissa

dans la pièce, pour en ressortir l'instant d'après et lui faire signe d'entrer.

Son père et Méten se tenaient près du bureau aux dimensions imposantes, chargé de hautes piles de documents en ordre bien net. Elle s'avança, tentant de masquer sa timidité, consciente que Méten levait brièvement la tête pour la regarder. Et ce coup d'œil froidement évaluateur parut à la jeune fille plus effrayant qu'un regard de haine ou de concupiscence. Elle évitait avec soin le secrétaire – il ressemblait trop à Ipour –, pourtant il n'avait jamais l'air de le remarquer ni de s'en offusquer. Mais la façon dont il la détaillait à cet instant rappelait celle d'un paysan jugeant une bête avant de l'acquérir, d'un propriétaire estimant son futur bien.

La pire de ses craintes disparut quand Méten se retira, non dans le couloir, mais dans un bureau intérieur. Ce n'était guère plus qu'un cagibi, offrant juste assez d'espace pour y caser des rayonnages supportant les papyrus. Là, il établissait les comptes de Douaf. Il tira l'épais rideau de cuir derrière lui en se faufilant dans le réduit. Nofretka lança un coup d'œil au visage dur de son père, puis baissa la tête vers le plancher.

« Nous avons des nouvelles de ta mère », l'entendit-elle annoncer sans préambule.

Un silence suivit, mais, ne sachant s'il attendait un commentaire, elle préféra se taire et garder les yeux rivés sur le sol.

« Désires-tu les entendre ? » continua-t-il d'une voix sèche.

On eût dit qu'il reportait sur elle toute sa hargne contre Méritrê. Voyait-il dans le visage de sa fille un vivant reproche ? Elle savait qu'elle ressemblait beaucoup à sa mère.

« Oui, père, répondit-elle.

— Regarde-moi. Ou ma vue t'est-elle insupportable ? »

Elle fut surprise par l'amertume de sa voix. Elle releva la tête et, pour une fois, ne lut pas seulement dans ses yeux la froideur impénétrable qui dissuadait les autres de toute approche, mais un obscur appel. À quoi ? Sûrement pas à la compassion.

Il tenait une feuille de papier qui s'incurvait entre ses mains. Un des côtés était marqué d'un sceau. Nofretka était trop loin

pour reconnaître l'écriture, ou même pour voir autre chose que des lignes indistinctes.

« Donc, elle m'a écrit. Elle s'est enfuie avec son amant. Tu ne la reverras jamais : elle t'a abandonnée. Considère que tu n'as plus de mère. Désormais, je suis ta seule famille. »

Il lui parlait comme s'il cherchait à la blesser. Elle ne pouvait continuer à regarder ce visage où les yeux s'étaient à nouveau durcis et voilés. On aurait dit qu'il essayait de lui communiquer sa haine. S'il avait su que son cœur chantait d'allégresse pour sa mère ! Maintenant elle était libre, libre comme l'oiseau. Et pourtant... ne plus jamais la revoir... Mais les dieux étaient parfois miséricordieux et ne permettraient pas nécessairement qu'il en soit ainsi.

« Où est-elle ? osa demander la jeune fille.

— Tu n'as pas besoin de le savoir, répliqua sévèrement son père. Elle m'a été infidèle. Fais ton deuil de ta mère, car jamais elle ne reviendra. »

L'épreuve ne s'éternisa pas. Douaf s'enferma dans le silence et, quelques moments plus tard, elle entendit un froissement de papier. Quand elle releva les yeux, la lettre avait disparu et le visage du marchand avait repris son expression normale, aigre et pincée. Elle aurait dû observer où il cachait la lettre ! Elle aurait tant aimé la lire, et apprendre où sa mère avait trouvé refuge ! À coup sûr, Douaf savait où elle était, sans quoi il ne l'aurait pas rabrouée de la sorte.

Il surprit son regard et la considéra comme s'il se demandait ce qu'elle faisait encore là.

« Tu peux partir », lui dit-il et, sans transition, il ordonna à Méten de le rejoindre.

Elle se tourna vers la porte. Douaf parlait bas, sa voix n'était jamais plus haute qu'un sifflement, mais se pouvait-il que Méten eût surpris leur conversation ? Douaf n'en avait certainement pas envie.

Méten la regarda partir, admirant la cambrure de ses reins moulée par le lin plissé. Le corps de sa mère, pensa-t-il – en plus jeune, évidemment. Il dissimula de son mieux son impatience en abattant la paperasse de la journée.

Dès qu'il eut fini, il s'empressa de rentrer chez lui et attendit à peine que le domestique fût sorti après avoir servi le vin pour poser à son frère la question qui l'obsédait :

« Crois-tu que Douaf ait compris que j'étais l'amant de Méritrê ?

— Non, répondit Sénofer après mûre réflexion. Je ne sais pourquoi il a parlé de cela à sa fille, sachant que tu l'entendais, mais cela m'étonnerait qu'il ait voulu te menacer. Il soupçonnait Héby.

— C'est vrai. Méritrê le recevait toujours avec plaisir, sachant qu'il rendait sa fille heureuse. Si le vieux avait su ce qui se passait sous son nez, il se serait étranglé de rage.

— Donc, tu n'as rien à redouter.

— Méritrê n'a pas écrit, dit Méten d'un ton pensif. J'aurais remarqué sa lettre, dans le courrier. Je crains qu'elle soit partie pour un pays qu'aucun vivant ne peut atteindre.

— Aurais-tu voulu fuir avec elle ?

— Pourquoi faire ? Quel avenir nous aurait attendus ? Nous n'aurions même pas eu de quoi vivre.

— Je t'aurais aidé, argua Sénofer. Nous sommes les héritiers conjoints de notre père. »

Méten ne dit rien, mais pensa qu'il était plus probable que le Fleuve se change en sable.

« Tu l'aimais ? interrogea encore Sénofer.

— Non. Mais elle avait besoin de tendresse et j'étais flatté qu'elle voie en moi celui qui pouvait lui en donner. Quelle femme passionnée ! Tant d'ardeur, qui couvait sous la cendre depuis une éternité... La dernière fois, dit Méten, souriant à ce souvenir, elle m'a rejoint dans le cabinet de travail – Douaf s'était retiré pour la sieste – et s'est donnée à moi au-dessus des dossiers. Cela l'amusait. Elle était gaie et insouciante. Quand le vieux m'a annoncé qu'elle était partie, je n'y ai pas cru un instant, mais je n'avais pas intérêt à le contredire.

— Tu penses qu'elle est morte ?

— Où serait-elle allée ? Et pourquoi toute seule ? »

Les deux hommes se turent.

« Il l'a tuée, dit Méten.

— Ou il a payé quelqu'un pour s'en charger à sa place.

— Non. Il ne pouvait se fier à personne. Il l'a fait de ses propres mains.

— Mais il est mou et faible, tandis qu'elle était à l'été de sa vie. Qu'aurait-il fait de son *sahou* ?

— Après tout, peut-être s'est-il assuré une aide extérieure, convint Méten. Les puissants savent dissimuler leurs traces. Notre père en est bien l'exemple.

— Mais il n'a pas échappé à la justice, et il en sera de même pour Douaf. Il connaîtra le destin qu'il mérite lorsque nous révélerons ses forfaits à Horemheb.

— Oui, approuva Méten. Je possède des preuves complètes contre lui et ses complices. Nous n'aurons qu'à les montrer au général pour que les têtes tombent.

— Et la cité sera à nous, conclut Sénofer en souriant. La vertu triomphe toujours. »

Méten éclata de rire.

« Rendons grâce à Héby et à son zèle farouche ! Sans ce petit idéaliste, nous n'aurions jamais découvert ces manigances. Toutefois, il nous pose un problème. Où est-il à présent ?

— Nous en avons déjà discuté, répliqua Sénofer avec impatience. Si Héby est en vie, je ne donne pas cher de sa peau. Et quel pouvoir aurait-il de nous nuire ?

— Soit, mais quant à son père... Huy a interrogé Douaf.

— Au sujet d'Ipour ? Je suis prêt à parier qu'il n'en a rien tiré. Et notre mère, elle, est partie. Bon débarras.

— Mais elle lui avait déjà parlé. Que lui a-t-elle dit ?

— Rien. Elle me l'a juré. Et même si elle a menti, à quoi ses confidences avanceraient-elles Huy ?

— Il pourrait y voir la cause du meurtre de notre père.

— Oui, mais il ne pourra jamais rien démontrer. Qui aurait osé se venger contre le grand prêtre d'Amon ? »

Dans le silence, Méten articula à contrecœur :

« Héby.

— Et pourquoi ça ? demanda Sénofer d'un ton méprisant.

— Il était l'amant de Nofretka. Elle a pu lui raconter...

— Ce qui nous occupe pour le moment, c'est le présent. Notre père appartient au passé et Héby ne peut compromettre notre avenir. En ce qui concerne Nofretka, ne relâche pas ta vigilance.

D'ici peu, Douaf lui cherchera un bon parti. Il choisira sûrement l'un de nous deux. »

Méten lui lança un regard entendu.

« Allons, allons, grand frère ! Je croyais que tu poursuivais un autre gibier.

— Souhaitons-nous mutuellement bonne chasse, dit Sénofer avec un fin sourire. Si nous réussissons, toute la richesse de la cité tombera entre nos mains.

— Comme tu le disais si justement : la vertu triomphe toujours.

— Pour ce qui est de Huy, reprit Sénofer d'un air plus sombre, il va falloir se débarrasser de lui.

— Un émissaire royal ? Tu n'y penses pas ! Si nous attirons l'attention du pharaon, tous nos plans tomberont à l'eau. Assurons-nous d'abord du succès, ensuite, puisse Seth engloutir Huy et ses pareils ! Ce scribouillard est trop insignifiant pour que l'on s'en soucie. Qu'il retourne donc pleurer son fils dans la capitale du Sud ! En ce qui concerne Douaf, en revanche...

— Remets-t'en à la justice d'Horemheb.

— J'y suis prêt pour ce qui est des autres. Mais, en vérité, s'il a tué Méritrê...

— C'est une énigme que nous ne résoudrons jamais. »

Aahmès avait décidé de taire à Menouhotep la visite de son fils. En le voyant revenir de la capitale du Nord las et découragé, elle n'avait pas voulu lui infliger un nouveau souci. Elle savait combien il avait aimé son beau-fils. Mais son secret lui pesait trop. Et, de toute façon, elle ne pouvait s'empêcher d'aller ouvrir la porte d'entrée au moins une fois, le soir, pour regarder au-dehors, ce qui finit forcément par attirer l'attention de son époux. Aussi, elle se ravisa et lui révéla tout. Elle fut presque soulagée qu'il ne prît pas la nouvelle très au sérieux.

« Si vraiment il est revenu, ce dont je doute, il ferait mieux de ne pas se faire remarquer, dit le marchand. Quelque nobles que soient ses raisons, il reste un déserteur.

— Je suis sûre qu'il pourra justifier ses actes.

— Moi aussi, je lui garde ma confiance, dit Menouhotep en pressant le bras de son épouse. Néanmoins, j'en suis presque à

espérer que tu aies été victime d'une illusion. J'aurais préféré voir Héby réintégré dans son régiment et s'illustrer au combat en tant que charrier. »

Elle trouva cette idée encore plus invraisemblable que la sienne : si Héby n'était pas en ville, il était presque certainement mort noyé ou abattu par des Khabiri. Et s'il avait survécu, il se trouvait tellement loin de son foyer qu'il lui était impossible d'y revenir. Elle savait aussi que l'ombre qu'elle avait aperçue pouvait être un fantôme. Elle n'avait plus de nouvelles de Huy et ne savait ce qu'il pensait de l'incident. Croyait-il qu'elle avait vu leur fils ? Connaissant son ex-époux, probablement pas.

De son côté, Menouhotep avait au cœur d'autres sujets de préoccupation. Il avait échangé l'or contre une cargaison de grain, qui serait convoyée par le Fleuve dans les prochains jours et les aiderait à tenir encore quelques mois. Si la guerre était terminée d'ici là, il pourrait s'en sortir. Mais il avait épuisé tous ses crédits et était criblé de dettes. Froidement, il songea aux notables de cette ville, si amicaux et bienveillants, au début. Ce jeune fat d'Atirma, qui s'était montré prodigue envers le nouveau venu ; Kamosé, tout sourires, empressé à accorder des facilités à Menouhotep afin de développer son commerce naissant. Et, bien entendu, Ipour et Douaf, les piliers de la cité. Le grand prêtre n'était plus, mais ses deux fils héritaient des reconnaissances de dette qu'il lui avait signées et exigeraient bientôt leur dû, eux aussi.

Menouhotep sentait qu'une conspiration visait à le briser coûte que coûte avant la fin de la guerre, pour que sa ruine fût consommée. En tant que débiteur, il n'avait pas le droit de quitter la ville, de sorte qu'il était pris au piège. Même s'il réussissait à vendre la maison, cela ne couvrirait pas ses dettes. Et ensuite, où vivraient-ils ? Dans une hutte sur le rivage, avec les familles des débardeurs occasionnels qui subsistaient pauvrement en chargeant et déchargeant les navires ? Eh bien, il le ferait s'il le fallait, mais, d'ici là, il s'accrocherait à ce qui lui restait de dignité.

Tout cela aurait pu être évité. C'était son refus d'entrer dans le réseau de traite d'esclaves qui avait causé sa perte.

« Tu as eu raison, affirma Aahmès. Tu les désapprouvais et tu ne le leur as pas caché. Mais maintenant, ils craignent que tu les dénonces quand le général reviendra.

— J'ai été arrogant. Je n'ai pas voulu tremper dans ce genre de pratique. En réalité, je suis pieds et poings liés entre leurs mains.

— Ils n'auraient rien pu contre toi, sans la guerre. Elle les a enrichis et nous a plongés dans la gêne.

— J'aurais dû être plus prévoyant. »

Tu es un soldat, pas un homme d'affaires, pensa Aahmès. Tu es engagé dans une lutte inégale. Tu avais un bâton, mais eux avaient des lances... Elle se sentait peinée pour cet homme robuste, affalé sur un tabouret au milieu du grand salon dont les fresques pelaient sur les murs craquelés. Elle se rappela les réceptions fastueuses qu'ils avaient données. Où étaient tous les amis d'antan ?

« Si je m'étais joint à eux, ils m'auraient protégé.

— Nous devons tenir bon. La paix viendra bientôt, tu verras. »

Elle traversa la pièce et massa les épaules courbées de ses mains fermes, aux doigts carrés ; les muscles se dénouèrent peu à peu sous leur pression.

« Le général Horemheb exigera des comptes.

— Cela, ils l'ont prévu. Il traversera la ville sans qu'on puisse en appeler à lui.

— Ne crois pas la bataille perdue avant de l'avoir livrée, répondit-elle. La paix est sur toutes les lèvres. On dit même que, dans un cycle de lune, les troupes s'en reviendront. Alors, nous aviseras.

— Tu parles comme si je n'avais pas entendu ces rumeurs. Elles circulent dans toute la capitale du Nord. »

Mais sa voix frémissait d'espoir.

Le passage souterrain était bas, large et vétuste. Il menait de la maison au port. Par endroits, le plafond s'affaissait, mais Douaf savait qu'il tiendrait au moins jusqu'à la fin de sa vie. C'était un tunnel fort bien conçu : seules les cinquante coudées les plus proches du Fleuve s'emplissaient d'eau, et même durant la crue il n'était pas infranchissable.

Il attendit de s'accoutumer à la pénombre, levant sa chandelle tout en tendant l'oreille. Pas un bruit hormis celui de l'eau tombant au loin, goutte à goutte, en résonnant dans le silence. Les murs luisaient d'humidité. Il faisait toujours froid, ici.

Douaf se retourna vers les étroits degrés de pierre qui montaient vers la trappe, dans le plancher de la resserre. Il se rappela le jour où son père la lui avait montrée pour la première fois, alors qu'il était un jeune homme de quinze ans, en lui faisant jurer de garder le secret. Dans ce tunnel, ils avaient caché les trésors de famille quand les premières guerres au septentrion avaient menacé l'Empire, sous le règne du Grand Criminel. Et, dans ce tunnel, il avait traîné le corps. Comment, il ne le savait pas. Seth ou l'un de ses démons avaient insufflé dans ses muscles flasques la force d'un hippopotame.

Il chercha la cachette, tâtonnant le long des parois humides. Un peu plus loin, là où le couloir s'élargissait, on avait creusé deux alcôves revêtues de pierre. Chacune, de la taille d'un caveau, était scellée par une porte coulissante si habilement conçue que, une fois fermée, nul ne pouvait la remarquer.

Douaf avait accroché de puissants talismans à son cou pour se prémunir contre le *ka* de son épouse ; mais, en vérité, celui-ci ne lui ferait aucun mal. Il devait errer, cherchant un lieu de résidence, soucieux de son bien-être dans l'éternité. Ce serait la dernière fois que Douaf contemplerait la dépouille. Il ne révélerait pas à Nofretka l'existence de ce passage. Si on le découvrait par hasard, il serait mort depuis longtemps. Ici, Méritrê reposeraient en paix, mais sans être pleurée. Cédant à la pitié, il avait décidé de lui apporter du pain blanc et du vin, en souvenir de l'amour qu'ils avaient jadis éprouvé l'un pour l'autre. De son côté, du moins, pensa Douaf, cet amour n'était pas mort. Sinon, il ne l'aurait pas tuée.

Quand elle lui avait appris la vérité, il lui avait serré la gorge jusqu'à ce qu'elle exhale son dernier souffle. Elle ne lui avait pas dévoilé la seule chose qu'il voulait : le nom de son amant. Si elle ne l'avait nargué, il l'aurait épargnée, mais en comprenant qu'il ne lui inspirait pas la moindre commisération, il avait décidé qu'elle devait mourir. Peut-être lui en voulait-il d'être aussi forte. Mais à quoi bon y penser et se perdre en vaines

supputations ? On ne revenait pas sur le passé. Il lui faudrait vivre avec le souvenir de ce qu'il avait fait. En un sens, il était reconforté de la savoir là, en lieu sûr sous sa propre maison, et incapable de lui nuire davantage.

Douaf repoussa la porte de pierre sur le côté. L'effort que cela exigeait au début fit battre ses temporales, mais ensuite elle glissa aussi facilement que si elle flottait sur l'eau. Il ne redoutait pas le spectacle qui l'attendait. Il avait enveloppé Méritrê de lin blanc, bien serré et noué avec solidité. Il ne pouvait embaumer le corps, mais, en bas, il n'y avait pas d'insectes pour pondre dans sa dépouille, ni de rats pour la ronger. Il ne voulait pas la voir se corrompre. Après cette visite, il ne redescendrait jamais. Il était un homme âgé, conscient de la soudaineté avec laquelle son corps lui adressait des signaux d'alerte. Les plis flasques sur ses mains, les poches sous ses yeux, la douleur sourde dans ses genoux et ses gencives, sa mauvaise ouïe et sa difficulté croissante à lire les chiffres sur ses papiers portaient tous leur message de mortalité. Mais il avait été fort quand il aimait Méritrê, et il avait été fort quand il l'avait tuée. Maintenant était venu le temps de lui dire adieu et d'oublier.

Douaf éleva la chandelle. Il avait placé son épouse dans la position qu'elle adoptait toujours dans le sommeil, pour qu'elle soit bien.

Il déposa auprès d'elle le pain et le vin. À travers le lin, il plaça contre son front, puis contre sa bouche l'Amulette-de-Plumes, tout en prononçant :

« Le lieu de ma cachette est ouvert, le lieu de ma cachette est révélé. Les khous sont tombés dans les ténèbres, mais l'œil d'Horus m'a rendu puissant et le dieu Oupouaout m'a soigné comme un enfant. Je me suis caché en vous, ô étoiles qui ne déclinez jamais ! Mon front est tel celui de Rê, mon visage est ouvert ; mon cœur est sur son trône. J'ai le pouvoir sur les paroles de ma bouche ; j'ai la connaissance ; en vérité, je suis Rê lui-même. Je suis protégé contre toute violence. Ton père vit pour moi, ô fils de Nout. Je suis ton fils, ô Grand Dieu, et j'ai vu tes secrets. Je suis sacré roi des dieux. Je ne mourrai pas une seconde fois dans le monde souterrain. »

Absorbé dans sa prière, Douaf n'eut pas immédiatement conscience du bruit léger derrière lui. Peut-être une pierre était-elle tombée, peut-être était-ce juste le murmure de l'eau. Il ne se retourna pas. Accroupi tout contre son épouse, il distinguait les contours de son visage sous le lin. Il ne put résister à l'envie d'embrasser une dernière fois la forme de ses lèvres.

Au moment où il se penchait, la hache de bronze levée derrière lui s'abattit violemment et lui fracassa le crâne.

10

« Je suis inquiète », soupira Hémet.

Elle était assise sur le lit, les genoux remontés sous le menton. Elle frissonna sous la froide brise du soir et resserra son châle de laine blanche autour de ses épaules nues. À demi allongé auprès d'elle, Sénofer fit une tiède tentative pour la redéshabiller.

« Cette histoire ne tient pas debout », dit-il d'un ton qui se voulait rassurant.

Il retourna dans son cœur ce qu'elle lui avait appris. Atirma faisait suivre Huy. De son espion, il tenait qu'Héby avait été aperçu en ville et il s'en était ouvert à son épouse. Depuis longtemps, Sénofer jugeait Atirma peu digne de confiance. Cette fois, il avait la preuve – si besoin était – qu'il ne savait pas non plus tenir sa langue.

« Si Héby était revenu à la cité de la Mer, il aurait trouvé moyen de nous contacter. N'oublie pas que nous sommes ses amis.

— Ses alliés, peut-être. Quant à être ses amis, je ne sais pas.

— Cela revient au même.

— Atirma et toi êtes des alliés, pourtant, ta conduite envers moi n'est pas celle qu'un homme attendrait de la part d'un ami. »

Sénofer sourit. Atirma se doutait de l'infidélité de son épouse, mais sans connaître l'identité de l'amant. Il aurait dû y être habitué : Hémet était une incorrigible coquette. Elle aimait se rassurer, penser que sa beauté exerçait toujours son ascendant. Qu'elle pût voir en lui son esclave amusait infiniment le jeune prêtre.

« Je vais lui dire la vérité ! prétendit-il d'un air résolu. Je vais lui avouer notre amour et lui demander de t'accorder le divorce.

Seulement... reprit-il, feignant de réfléchir, je me demande comment ton père réagirait. Kamosé est un homme impulsif ; il te rayerait de son testament. »

Heureuse de cette échappatoire, Hémet se blottit contre lui.
« Et moi, je craindrais pour ta sécurité... »

Elle lui tendit les lèvres. Un divorce était bien la dernière des choses qu'elle désirait ! Sénofer avait de nombreux avantages sur Atirma : il était séduisant, intelligent et ambitieux. Mais il n'était pas aussi riche et devrait partager son héritage avec son frère. Hémet n'avait pas l'intention de payer si cher quelques heures d'amusement. Seule la mort de son époux mettrait un terme à leur mariage, à moins qu'elle fût sûre, ce qui n'était pas le cas, de pouvoir revendiquer au moins la moitié de sa fortune. S'il partait avant elle vers les Champs d'Éarrou, elle hériterait de la totalité.

Sénofer savait fort bien ce qu'elle pensait. Il caressa les cheveux soyeux qui frôlaient sa joue tandis qu'elle se nichait à nouveau contre lui. Atirma et Kamosé étaient très proches. L'époux d'Hémet était compromis jusqu'au cou dans le trafic d'esclaves, même s'il n'était qu'un simple comparse. Sénofer se félicita d'avoir su garder les mains propres. Son père avait trempé dans le complot, de même que Douaf, mais Méten et lui étaient à l'abri de tout soupçon car ils avaient eu soin de s'allier à Héby et à son beau-père. Sénofer se rappela leur première réunion. Avec quelle ardeur vertueuse le jeune soldat avait parlé de nettoyer ce cloaque ! C'avait été un cadeau providentiel pour les deux frères – cela, et la cupidité des dirigeants de la cité. Si Atirma était entraîné dans leur chute, ses domaines seraient confisqués par le roi, représenté par le général Horemheb. Et si Horemheb souhaitait récompenser celui qui avait dénoncé des crimes envers l'État, ces mêmes domaines constituaient un cadeau idéal.

Ainsi, Sénofer hériterait des terres d'Atirma et, par-dessus le marché, de son épouse. Quant à elle, elle hériterait des biens de Kamosé.

La tête d'Hémet s'alourdit sur son épaule : elle s'était endormie. Il écoutea son souffle régulier et paisible, en caressant distraitemment son cou. Elle avait une odeur aigre après l'amour

et déjà il commençait à s'en lasser. Mais il devait parvenir à ses fins avant de la quitter. Combien de temps encore ? Il calcula avec plaisir : tout au plus quelques semaines.

Huy n'aimait pas prendre son serviteur pour confident, mais il était seul et avait besoin d'un allié. Il avait aussi besoin de clarifier ses idées en les exposant et Psaro, en trouvant la boucle, était devenu une sorte de partenaire.

« Cette boucle a pu appartenir à n'importe quel soldat, raisonna le scribe. Nous sommes dans une ville de garnison. Et de plus, si Huy était ici, il se garderait bien de porter son uniforme.

— Pourtant dame Aahmès est sûre de l'avoir vu. Et, toi-même, tu n'es pas loin d'y croire », fit valoir Psaro, croisant ses longs bras sur ses genoux.

Silencieux, Huy dut reconnaître qu'il disait vrai. Mais pourquoi y croyait-il, sinon parce qu'il en avait envie ? En l'absence de toute preuve, c'était un argument bien mince.

« Pour quelle raison serait-il revenu ? s'interrogea-t-il.

— Pour se montrer à sa mère, suggéra le Kouchite. Pour qu'elle sache qu'il est encore en vie.

— Le moyen était terriblement risqué. Il aurait pu lui écrire, en joignant un signe prouvant que la lettre provenait bien de lui.

— Il tenait peut-être à la voir de ses yeux.

— Non. S'il est là, c'est qu'il n'est jamais parti. Mais enfin ! Quel dessein le pousserait à agir ainsi ? »

Les deux hommes restèrent silencieux, leur différence de condition s'effaçant pendant qu'ils réfléchissaient ensemble.

« Nous nous laissons aveugler par un détail, dit enfin Huy. Dans quelle situation, dans quel état d'esprit se trouvait Héby ? Voilà ce qui importe. Était-il amoureux ? Souffrait-il pour Menouhotep, en le voyant tomber de plus en plus bas ? Et, à ce propos, comment expliquer que son beau-père en soit arrivé là ?

— S'il n'a pu prolonger ses crédits...

— Ridicule ! Tout le monde sait qu'il y aura toujours un marché pour le cèdre et qu'une fois la guerre finie, ce qui ne tardera guère, les routes commerciales se rouvriront. Tous ceux qui, dans cette branche, ont essuyé des revers de fortune seront

bientôt capables de rembourser leurs dettes avec intérêts. Aider l'un d'entre eux constituerait un placement sûr.

— Néanmoins, personne n'a voulu le faire, constata Psaro.

— Menouhotep est fier. Peut-être trop pour solliciter de l'aide.

— Quel homme conserverait ce genre de fierté, quand les siens risquent de coucher dans la rue et de mourir de faim ? »

Sans raison précise, l'image d'Ipour surgit dans le cœur de Huy. Elle était si nette qu'il en tressaillit, car il n'avait jamais vu le prêtre et ignorait à quoi il ressemblait ; alors il se rendit compte qu'il avait attribué au défunt des traits présentant une vague ressemblance avec ceux de Douaf.

On eût dit qu'Horus lui envoyait un signe...

Le pavillon lui semblant de plus en plus oppressant, Huy passait le plus clair de ses journées dehors. Il avait une préférence pour la terrasse d'une petite taverne, à mi-hauteur d'une rue ombragée où poussait une profusion de fleurs violettes. La voie menait de la place du port au quartier ouest. C'est là que les deux hommes étaient installés quand, de son siège, prenant conscience d'un mouvement au bas de la rue, Huy reconnut soudain la silhouette de Chérouiri qui se hâtait vers eux. Il était encore tôt, pas plus de la troisième heure de la barque-*matet*, et la vue de l'intendant, courant presque alors que la ville entière était assoupie, fit battre son pouls à toute allure. Un événement grave s'était produit.

« J'étais sûr de te trouver ici ! dit Chérouiri, essoufflé. J'arrive de chez Kamosé avec une mauvaise nouvelle. »

Huy pensa que la guerre avait repris. Tout avait été trop calme... Un bataillon de Khabiri marchait-il vers la ville ?

« Douaf est mort. »

Étrangement, Huy ne fut qu'à demi surpris. Sans mot dire, il regarda en lui-même : son intuition était-elle revenue ? Il repensa à la vision qu'il avait eue d'Ipour, doté du visage de Douaf.

« Quelle est la cause du décès ?

— L'unique certitude est qu'il ne s'agit pas d'un accident. On l'a trouvé dans la resserre, à l'arrière de sa maison. Le verrou

était poussé, si bien que les serviteurs ont dû défoncer la porte... »

La voix de Chérouiri mourut. Le scribe remarqua son trouble et eut l'impression que celui-ci n'était pas seulement dû à la mort de Douaf, mais il attendit la suite en silence.

« Il avait le crâne fracassé. Je n'ai pas vu le corps.

— Qui, alors ?

— Ses serviteurs et sa fille, Nofretka, qui était présente quand ils ont cassé la porte.

— Où est-elle, en ce moment ?

— Chez elle. Aussitôt alerté, le capitaine mézai a envoyé un message à la résidence. Je suis allé chez Douaf proposer mon aide. Nofretka préfère rester là-bas jusqu'à ce qu'on emporte son père dans la tente de purification. C'est une jeune fille courageuse ; heureusement pour elle, car elle devra se montrer forte. Elle est seule au monde, désormais. »

À nouveau, une lueur troublée apparut dans ses yeux.

« Si la porte de la resserre était verrouillée, c'est qu'une autre issue existe, observa Huy. Nous devons la découvrir. Viens. »

Lorsqu'ils arrivèrent chez Douaf, sa dépouille avait été emportée, mais un officier mézai et trois jeunes gardes à l'air effrayé restaient postés devant la demeure, maintenant à distance une petite foule de curieux. Les visages étaient loin d'exprimer la peine ou la compassion et Huy entendit même, non sans surprise, deux ou trois imprécations contre Douaf et son *ka*. Une telle animosité était inhabituelle.

« Il n'était pas vraiment connu pour sa charité, commenta Chérouiri. Nous entrons ? »

Néanmoins, il hésitait devant la porte, répugnant à franchir le seuil, quand Nofretka apparut.

Huy ne s'attendait pas à tant de beauté. De son côté, elle le contemplait avec un intérêt mêlé de curiosité en s'approchant de lui.

« Tu es Huy, dit-elle comme si elle se bornait à constater une évidence. Nous avons de la chance que tu sois là.

— Je compatis à ta douleur, dit le scribe, se rappelant que la mère de la jeune fille avait également disparu.

— Nous devons nous incliner devant les dieux, qui régissent notre destinée. »

Elle hésita, encore dans cet état d'hébétude qui suit immédiatement une tragédie et qui est le prélude au chagrin. Huy lui prit la main et remarqua l'intensité avec laquelle elle observait la sienne. Puis elle leva les yeux et le dévisagea avec le même intérêt déroutant.

Il la suivit dans la maison. Hésitant à nouveau, elle s'arrêta dans la première cour, où les serviteurs de Douaf s'étaient assemblés, ne sachant que faire.

« Pardonne-moi, je ne me sens pas la force de retourner là où on l'a trouvé, expliqua-t-elle à Huy. Parénefer te montrera le chemin. »

Elle appela d'un geste l'un des domestiques, un grand gaillard placide qui ne semblait pas du genre à craindre les fantômes.

« Vous venez ? dit le scribe à Psaro et à Chérouiri.

— Je dois retourner chez le gouverneur, précisa l'intendant. Il attend mon rapport.

— Il aura celui du capitaine mézai et, en tout état de cause, si nous découvrons quelque chose, tu en auras plus à lui apprendre.

— Kamosé m'a donné l'instruction de te ramener à la résidence dès que possible. En partant en avant, je pourrai au moins justifier ton retard.

— Qui restera auprès de Nofretka ? s'inquiéta Huy, ému par la jeunesse de l'orpheline.

— Mes serviteurs veilleront sur moi, répondit-elle. De plus, je dois me rendre à la tente de purification afin de parler au Contrôleur des Mystères. Tout doit être préparé pour le voyage de mon père dans la Barque de la Nuit. »

Adressant un petit signe du menton à Psaro, Huy suivit Parénefer à l'intérieur de la maison. Juste avant de quitter la cour, il se retourna et vit Chérouiri avancer, les bras tendus, vers la jeune fille, qui se raidissait à son approche. Toutefois, le scribe n'avait ni le temps ni l'opportunité de réfléchir à cette scène, qui n'avait peut-être pas d'importance réelle. Parénefer avançait devant lui d'un pas calme mais déterminé.

Ils traversèrent encore deux cours, l'une grande, l'autre exiguë, et parvinrent devant les pièces de service. À voir l'extérieur de la demeure, nul ne se serait douté de son immensité. Huy se trouvait dans un petit palais, dont la construction avait requis une fortune colossale. Parénefer s'arrêta enfin près d'une porte en acacia brunie par le temps, et fit coulisser un solide verrou en bois dans une cavité de pierre. Poussant la porte, il révéla une petite réserve tapissée d'étagères. Des jarres de vin y étaient soigneusement empilées au-dessus de jarres d'eau, plus volumineuses, et de coffres en bois renfermant du blé et de l'orge. Une simple table était placée dans un coin de la salle, par ailleurs dépourvue de meubles.

Huy jeta un regard circulaire sur la resserre, notant le plafond de plâtre et le sol de pierre. Pas de terre cuite dans une telle demeure ! pensa-t-il en effleurant, de la pointe de sa sandale, une des dalles de calcaire parfaitement taillées. Ensuite il dirigea son attention sur la table. Bien qu'il y eût amplement la place de la disposer au centre de la pièce, on l'avait repoussée contre des étagères dont elle gênait l'accès. Cet agencement semblait à l'encontre du rangement méticuleux des provisions. D'autant plus, conjectura Huy, que cette table devait avoir pour fonction de recevoir les aliments et les liquides à mesurer. En bonne logique, elle aurait donc dû se trouver à un endroit où l'on pouvait en faire le tour commodément. Huy s'en approcha et tenta de la soulever. Elle n'était pas lourde, en dépit de sa taille. Un seul homme pouvait la déplacer aisément.

Il interrogea Parénefer, qui se gratta le menton. La pesanteur de son esprit, qui n'avait d'égale que la lenteur de ses gestes, commençait à agacer le scribe.

« Normalement, elle est au milieu, confirma enfin le serviteur.

— Qui l'a changée de place ?

— Ça, je ne sais pas. Peut-être les Mézai.

— Où a-t-on trouvé le corps ? »

Parénefer le fixa sans comprendre.

« Dans quelle partie de la pièce ? Peux-tu me la montrer ? » poursuivit Huy, presque à bout de patience.

Après mûre réflexion, Parénefer désigna sans mot dire le centre de la resserre. Huy s'agenouilla. Sur les dalles, il distingua des traces de sang séché, mais aussi une décoloration indiquant que Douaf gisait à l'endroit où la table était ordinairement placée. D'anciennes éraflures suggéraient en outre qu'on avait traîné quelque chose par terre, mais ni la table ni le corps n'auraient été assez lourds pour rayer la pierre de cette façon.

« La table était déjà sur le côté, conclut le scribe en se relevant, remarquant non sans déplaisir une certaine raideur dans ses articulations. Tu n'y as pas fait attention ?

— Je ne suis pas entré le premier.

— Maître ! » s'écria Psaro en s'agenouillant à son tour.

Sa posture était celle d'un traqueur du désert tandis qu'il scrutait le sol avec des yeux qui, soupçonna Huy, n'étaient pas seulement plus jeunes que les siens, mais aussi plus perçants.

Il examinait une dalle légèrement excentrée, sur laquelle un des pieds de la table aurait reposé si elle avait occupé sa position habituelle. Sous le regard attentif du scribe, Psaro poussa la pierre, qui céda légèrement sous la pression de ses longs doigts.

Huy supposa que ses compagnons et lui devraient conjuguer leurs efforts pour la déplacer, cependant Psaro lui fit signe de reculer et palpa délicatement la dalle. Finalement, il trouva l'endroit qu'il cherchait et appuya avec douceur. Sans un bruit, elle bascula sur un pivot invisible et révéla une ouverture large d'une bonne coudée, où s'enfonçaient des marches d'un noir luisant.

« Voilà par où le meurtrier s'est enfui ! dit Psaro.

— Qui connaissait ce passage ? demanda Huy à Parénefer, qui fixait l'ouverture, bouche bée.

— Personne ! Je suis ici depuis vingt ans et je ne m'en étais jamais douté.

— Il nous faut des torches.

— J'apporte aussi des épées. Il pourrait y avoir des démons.

— Plutôt des crocodiles. »

Mais, en dépit de l'atmosphère sépulcrale, aucun monstre n'était tapi dans le tunnel. Prudemment, ils le parcoururent sur toute sa longueur, examinant les parois lisses en frissonnant

dans l'humidité glacée. Il débouchait, comme Huy le pressentait, à proximité du port principal, dans un petit abri à bateaux appartenant à Douaf. L'abri était vide. Ils refermèrent soigneusement la trappe par où ils étaient sortis, et qui fonctionnait également grâce à un mécanisme à pivot, puis regagnèrent la maison en passant par la ville. Aucun d'eux n'avait envie de s'aventurer à nouveau dans le tunnel. De retour dans la resserre, ils refermèrent la dalle. Personne ne les avait vus revenir : Chérouiri et Nofretka étaient partis, et les serviteurs vaquaient à leurs occupations dans la maison. Seuls les jeunes Mézai montant la garde à l'entrée les observèrent d'un air éberlué, mais ils reportèrent bien vite leur attention sur le petit groupe de spectateurs qui tardaient encore à se disperser. Huy songea que c'était aussi bien.

« Ne parle de tout cela qu'à Nofretka, recommanda-t-il à Parénefer. Et dis-lui que je reviendrai la voir bientôt. »

Sous leurs pieds, cachée dans l'alcôve secrète que l'assassin de Douaf avait fermée avec respect et que Huy n'avait pu découvrir, Méritrê continuait à dormir dans l'obscurité et la solitude qui seraient siennes de toute éternité.

Huy préférait ne pas se fier à Parénefer. Il ordonna donc à Psaro, pour la plus grande satisfaction du Kouchite, de transmettre personnellement son message à Nofretka et il reprit seul le chemin de la résidence. À mi-chemin de la colline, il s'arrêta pour tamponner son front en sueur et regarda autour de lui si une chaise à porteur passait dans les parages. Après l'exaltation causée par la découverte du tunnel, il ressentait une profonde lassitude. C'était bien beau d'avoir trouvé comment le meurtrier de Douaf s'était échappé, mais cela ne le renseignait pas sur son identité. Or, il savait d'avance quelle serait la première, voire l'unique question que lui poserait Kamosé. Elle intriguait également Huy, et déjà son cœur infatigable s'acharnait à la résoudre, quand tout le reste de son corps n'aspirait qu'à la paix et au repos.

Quand enfin il trouva une chaise à porteur, elle était tirée par un vieillard si cassé qu'il en eut pitié. Il lui donna un demi-

dében³⁰ de cuivre et lui dit de poursuivre son chemin. Le vieux déversa sur lui un flot d'invectives, insulté par ce geste suggérant qu'il n'était plus capable de travailler. Huy s'éloigna à la hâte de ce tapage et, par la pensée, secoua son calame pour en faire tomber quelques gouttes d'encre en hommage à Imhotep. Puisse le dieu protéger tous les scribes contre la malédiction des vieillards ! Il n'existe rien de pire, car ils y concentraient leurs dernières forces et ils n'avaient plus rien à perdre.

Huy trouva Kamosé vêtu pour partir, sa litière attendant devant la résidence.

« Où étais-tu ? » interrogea le gouverneur avec impatience.

Huy lui relata ce qu'il jugea bon, sans mentionner le tunnel. Kamosé baissa la tête d'un air soucieux.

« Les temps sont durs. J'espérais que tu éluciderais le meurtre d'Ipour, et voilà que le crime semble proliférer dans notre ville. »

Il parlait à la fois comme si la présence de Huy aurait dû exercer un effet préventif et comme s'il lui imputait cette escalade de violence. Mais sa voix était détachée et son cœur paraissait ailleurs.

« Je découvrirai comment l'assassin de Douaf s'est sauvé, déclara Huy avec assurance.

— Cela nous aidera-t-il à le retrouver ? »

Ainsi, comme Huy l'avait craint, Kamosé ne se contenterait pas de broutilles. Il posa justement la question que redoutait le scribe :

« Ce meurtre a-t-il un lien avec la mort d'Ipour ?

— Je ne sais pas.

— Empresse-toi de le découvrir. Pour ma part, j'y vois les manœuvres de nos ennemis. Ils se savent vaincus et frappent aveuglément, par les moyens les plus sournois. »

Quelque chose sonnait faux dans cette belle rhétorique. Huy se promit d'y réfléchir plus à loisir.

« Où vas-tu ? » demanda-t-il.

Kamosé parut surpris, puis furieux de cette question directe, toutefois il consentit à répondre :

³⁰ Dében : mesure étalon de 91 grammes. (N.d.T.)

« Je vais rejoindre Ouserhet avec mon gendre Atirma. Nous sommes les derniers bastions de cette cité. Nous pourrions être la cible d'un complot.

- Pourquoi ne les as-tu pas convoqués ici ?
- Le camp militaire est plus sûr.
- T'y installeras-tu ?
- Non, mais je reviendrai avec une escorte. Ai-je satisfait à toutes tes questions ? »

Pas tout à fait, pensa Huy. Néanmoins, il hocha la tête et garda le silence. Involontairement, Kamosé l'avait convaincu de ce qu'il subodorait déjà. Dans cette petite ville, tout était lié et la coïncidence n'avait pas sa place. Sa prochaine tâche consisterait donc à découvrir le point commun entre Douaf et Ipour.

11

« Elle est morte, je le sais. Sinon, elle aurait trouvé un moyen de communiquer avec moi. Et d'ailleurs, où serait-elle allée ? »

Sénofer posa la main sur l'épaule de son frère – avec réticence, car il répugnait au contact physique entre eux.

« Quoi qu'il en soit, Méritrê a disparu. Résigne-toi. »

Il n'aurait jamais cru que son cadet éprouvait pour cette femme des sentiments si profonds. N'avait-il pas affirmé qu'elle lui était indifférente ?

« C'est dur, surtout maintenant que le vieux grigou est mort.

— Ne me dis pas que tu comptais l'épouser ?

— Elle se montrait toujours douce et attentive, répondit Méten d'un ton morne.

— Elle avait dix ans de plus que toi ! En outre, elle laisse une fille en âge de se marier, et qui hérite d'une fortune.

— Tu te répètes.

— Toi qui prétendais que tu ne l'aimais pas ! Enfin, quoi ! Ce n'est qu'une femme ! Il y a des intérêts plus dignes de considération, et plus difficiles à remplacer.

— Peut-être, n'empêche que j'avais réussi à la souffler à Douaf. Tu sais comment il me traitait et quels affronts j'ai dû supporter. Puisse Seth pisser dans la bouche de son cadavre ! »

Sénofer pinça les lèvres. Le plan était trop parfait pour être abandonné. Au fond de son cœur, il se réjouissait que Méritrê eût disparu. Elle n'aurait jamais hérité de Douaf. Il connaissait assez bien le marchand pour savoir qu'il avait modifié son testament dès l'instant où il l'avait soupçonnée d'infidélité. Mais Méten était un jeune impétueux, s'emballant au lieu de réfléchir. C'est pourquoi Sénofer lui était indispensable, alors qu'il n'était pas indispensable à Sénofer.

« Nofretka aura besoin d'un protecteur, insista doucement le prêtre.

— Elle est amoureuse d'Héby.

— Et où est-il, celui-là ?

— Nous en discuterions en vain jusqu'à ce que notre langue se dessèche, coupa Méten. Considérons plutôt les conséquences de la mort de Douaf en ce qui nous concerne.

— Elle sert nos desseins », dit calmement Sénofer.

En son for intérieur, il pensait différemment. La mort de Douaf était un fâcheux contretemps. Désormais, Nofretka serait maîtresse de son propre destin. Méten devrait joindre le tact à la rapidité s'il voulait se l'attacher. Sénofer aurait aimé se sentir plus optimiste quant à l'issue de ce projet. Enfin ! Si son frère ne savait pas se débrouiller tout seul, il lui donnerait un coup de pouce. Pas question de laisser filer la fortune de Douaf.

« Celui qui l'a tué a peut-être agi sous le coup de la fureur, sans peser les conséquences, remarqua Méten.

— « Celui », dis-tu ? Ce n'était pas forcément un homme. Cela aurait pu être n'importe qui. Douaf n'était pas aimé. Même sa fille a pu juger bon de s'en débarrasser. Après tout, vivre seule avec lui dans cette grande maison... Mais tu es meilleur juge que moi, j'imagine. »

Méten se mordit les lèvres.

« Et les autres ?

— Tu crois que l'un d'entre eux a fait le coup ? À toi de trouver lequel. C'était toi, le secrétaire : tu as tout observé de l'intérieur.

— Je n'ai pas reçu leurs confidences.

— Allons ! Cela faisait partie du plan : tu voyais tout, écoutais tout. Tu étais au cœur du complot.

— Ce faisant, je suis devenu leur complice...

— Oui, mais tu sais que je ne permettrais pas qu'il t'arrive du mal, petit frère. Et d'ailleurs, ce n'était pas mon idée mais celle d'Héby. Où sont-ils, en ce moment ?

— Au quartier général d'Ouserhet.

— Le sort d'Ipour et de Douaf les rend méfiants ! Tu serais bien avisé de les imiter.

— Tu penses que c'était Héby ?

— Je ne sais pas... Vers la fin, je crois qu'il n'avait plus confiance en nous.

— Il espérait que nous aurions fini avant son départ pour le front.

— Oui, dit Sénofer en souriant. Par bonheur, nous avons réussi à gagner du temps. Mais en soi, cela a pu donner lieu à des soupçons.

— Il voulait tout reprendre en main ! maugréa Méten. Il se serait retourné contre nous.

— S'il était fidèle à son propre idéal, à son combat contre la corruption qui sévit ici, alors cela aurait été parfaitement légitime.

— Néanmoins, nous sommes parvenus à le duper.

— Les zélotes de ce genre sont souvent aveugles devant leur ennemi le plus proche, approuva Sénofer avec satisfaction. C'est pourquoi il n'a été qu'un instrument entre nos mains, comme un pipeau entre celles d'un enfant. Pas besoin de génie pour en tirer une note.

— Mais s'il est de retour... s'il a un complice dont nous ignorons tout... alors, nous courons un terrible danger.

— À cause de ce déserteur ? S'il ose réapparaître, il signe son arrêt de mort.

— Mais si une raison solide justifiait sa désertion ? insista Méten, refusant de se laisser convaincre. Et s'il coordonnait son plan avec la fin de la guerre et le retour d'Horemheb ?

— Et « si » ! Et « si » ! railla Sénofer. Puis-je savoir comment il accomplira ce miracle ? Est-il d'essence divine ? Je ne crois pas. Quand bien même il se cacherait en ville, nous le terrasserons avant qu'il ait pu nous nuire. Quant à son plan, nous saurons le déjouer. Nous anéantirons les autres et le mérite d'avoir nettoyé la ville rejoaillira sur nous.

— Que faut-il faire ?

— Découvrir ce que trament Ouserhet et Kamosé, et tenir Atirma à l'œil. Je veux sa tête.

— Je connais tes projets, grand frère ! dit Méten, un demi-sourire aux lèvres.

— Puisque notre père a choisi d'ignorer mon droit d'aînesse et nous a légué ses biens en parts égales, je dois veiller à mes

propres intérêts, répliqua sèchement Sénofer. Et maintenant, pars ! Tout ira très vite. Ils liquideront leur petit commerce avant la fin de la guerre.

— Tu oublies que je tenais leurs comptes. Je connais la cachette des papyrus, et je peux montrer comment chaque envoi d'esclaves à Alasia a été camouflé. Ils avaient besoin de conserver la trace des vraies négociations, pour s'assurer que chaque hyène recevrait la même ration de viande.

— Alors, quant à Atirma ?...

— Je détiens tout ce dont tu as besoin pour le détruire.

— Où sont les documents ?

— En lieu sûr. »

Les deux frères se regardèrent, tentant mutuellement de se sonder sans y parvenir.

Nofretka faisait impatiemment les cent pas dans le cabinet de son père. Elle s'arrêtait de temps en temps pour s'asseoir sur un des tabourets massifs près de la fenêtre, puis se relevait au bout de quelques secondes pour reprendre ses allées et venues.

Assis au bureau, Chérouiri la contemplait. Pendant les deux jours écoulés depuis la mort de Douaf, elle était devenue adulte. Son visage n'était pas marqué par l'affliction, mais par la détermination. Il y discernait également une dureté nouvelle et, dans les yeux, une lueur qui lui rappelait vaguement Douaf. Le testament avait été lu et validé par Kamosé. Sous peu, Nofretka entrerait en possession d'une immense fortune. Qu'en ferait-elle ? Resterait-elle à la cité de la Mer ? Il lui appartiendrait d'en décider.

La jeune fille se sentait solitaire et effrayée par ces lourdes responsabilités, tombées trop tôt sur ses épaules. Elle devrait les affronter. Il faudrait examiner les affaires de son père et décider de leur gestion. Même si elle avait ressenti le besoin de pleurer le défunt, elle n'en aurait pas eu le loisir. Douaf se trouvait entre les mains des embaumeurs. Dans soixante-dix jours, lorsqu'il serait inhumé, elle serait libre. Elle avait déjà choisi la voie qu'elle voulait suivre. C'était tout simple : partir de cet endroit. Mais pas seule.

« Tu dois me dire où il est !

— Je te répète que je n'en sais rien, répondit Chérouiri. C'est toujours lui qui me contacte.

— Alors, la prochaine fois, explique-lui que je dois le voir impérativement. A-t-il appris ce qui est arrivé ?

— Je ne l'ai pas vu depuis. »

Nofretka se tourna vers la fenêtre, pensive.

« Je suis sûre qu'il sait. Que fait-il ?

— Il attend son heure, déclara doucement Chérouiri.

— Que veux-tu dire ?

— Il a des projets qu'il compte exécuter quoi qu'il arrive.

— Mais la mort de mon père change tout ! Nous devons décider d'un plan d'action. Nous pouvons partir ensemble, à présent.

— Il ne s'en ira pas avant d'avoir achevé la tâche qu'il s'est fixée.

— Peut-on savoir laquelle ? »

Chérouiri garda le silence. Il aurait pu prétendre qu'il l'ignorait, mais elle aurait senti qu'il mentait. Il lui en avait déjà trop dit. Il ne lui révélerait pas qu'il soupçonnait Héby d'avoir assassiné son père. Ipour, Douaf, puis viendrait le tour de Kamosé, d'Ouserhet et d'Atirma – et, enfin, des deux frères, car Héby voyait enfin clair dans leur jeu. Il y avait mis le temps ! Chérouiri ne dirait pas non plus qu'Héby n'était plus le même homme. Il avait envoyé un message d'amour à Nofretka, mais ces mots-là venaient de la bouche et non du cœur. Héby s'était laissé posséder par son idéal, qui peu à peu le consumait. Y avait-il de la place dans ses pensées pour autre chose que sa mission : être le porte-étendard de son héros, le général Horemheb, en restaurant la justice sur la Terre Noire ?

« Cette tâche consiste à rétablir l'ordre dans la cité pour la présenter en cadeau à Horemheb. »

Nofretka le considéra, sidérée.

« Aucun désordre n'y règne. Et en quoi cela incomberait-il à Héby ?

— Je ne sais pas.

— Et pourtant, tu l'aides !

— Oui. En partie parce que j'ai foi en lui, en partie parce que c'est dans mon intérêt.

— Tu trouves que c'est une réponse ?

— La meilleure que j'aie à te donner. »

Elle s'approcha de Chérouiri, s'agenouilla et lui agrippa les jambes.

« Tu sais où il est ! Conduis-moi à lui, et je le guérirai de sa folie.

— Je lui dirai que tu as besoin de le voir. Je suis sûr qu'il viendra à toi. »

Nofretka se leva et retourna près de la fenêtre, où elle regarda la lumière mourir sur la mer tandis que le soleil plongeait derrière l'horizon.

Tandis que les voix de ses complices bourdonnaient à ses oreilles, Ouserhet songeait que c'en était fini du bon temps. Déjà, il avait reçu les rapports auxquels il s'attendait depuis quelques semaines. Du front, Horemheb signalait que les prochains convois vers la cité de la Mer ne comprendraient pas de captifs khéta et khabiri à vendre comme esclaves, mais des soldats, retournant sur la Terre Noire. Le camp militaire serait réduit à un petit fort, où une brigade resterait cantonnée dans un proche avenir. Ouserhet se verrait délié de son commandement. Horemheb lui-même reviendrait dans les dix jours. Il exigerait alors un rapport complet et passerait l'inspection avant de décider de la future carrière du chef de garnison.

Sa future carrière ! Façon de parler, réfléchissait sombrement Ouserhet. Ses moignons lui faisaient mal, comme souvent lorsqu'il était sous tension. Il fléchit sa main mutilée dans une vaine tentative pour atténuer la douleur.

Il regarda tour à tour Kamosé, qui avait pris la parole, et Atirma, avachi sur son siège, qui fixait la table d'un air morne. Où était Méten, et où étaient les comptes dont Douaf avait eu la responsabilité ?

Que penser de la mort du marchand ? Celle d'Ipour pouvait s'interpréter comme un acte isolé, un accident malencontreux ; mais ce nouveau meurtre confirmait leurs pires soupçons : quelqu'un en voulait aux dirigeants de la cité. Qui ? Les Mézai, comme toujours, s'avouaient impuissants. Et même le scribe

venu de la capitale du Sud s'avérait incapable de remonter jusqu'à l'assassin du grand prêtre. Ouserhet était soucieux quand il pensait à ce que Huy risquait de découvrir au cours de ses investigations. Dès le début, il s'était opposé à ce qu'on recourût à ses services, mais Kamosé avait agi sans consulter personne. À moins qu'il obéît à des ordres dont Ouserhet n'avait pas connaissance ? Ses pensées en vinrent au roi. Ay n'avait pas donné congé à un si haut fonctionnaire à seule fin d'enquêter sur la disparition de son fils. Que soupçonnait-il ?

Le commandant observa à nouveau ses compagnons et une interrogation se forma dans son cœur : jusqu'où iraient-ils pour sauver leur peau ? Il résolut fermement de rester sur le qui-vive.

« Nous n'avons rien à craindre, assurait Kamosé. Nous avons mis de côté une assez grande partie de nos gains pour faire illusion lors d'une enquête. Tout ce que le roi voudra voir, c'est le produit des ventes d'esclaves. Il ne se doutera pas que les bénéfices étaient considérablement supérieurs.

— Si Ay veut voir des esclaves, je lui montrerai les miens, renchérit Atirma. Comment saurait-il qu'il y en a bien plus ? Ce n'est pas eux qui iront le lui apprendre !

— Il en reste quelques-uns au camp, ajouta Kamosé. Des loques humaines dont les gens d'Alasia n'ont pas voulu. Une chance que nous ne les ayons pas tués ! Il faut les maintenir en vie et bien les nourrir. Leur présence étayera nos dires. Atirma pourrait même s'en porter acquéreur devant le pharaon.

— Ay est loin d'être stupide, objecta Ouserhet. Je me sentirais plus à l'aise si nous avions les comptes de Douaf en notre possession.

— Je vais demander à Méten de les chercher, décida Kamosé. En voilà un dont il est inutile de se méfier. Il est compromis au même titre que nous. Comment nous trahirait-il sans se perdre lui-même ? »

Peut-être as-tu raison, pensa Ouserhet. Mais en ce qui me concerne, dès que ces comptes sont entre nos mains, Méten est un homme mort.

« Nous avons un problème autrement plus sérieux, reprit Kamosé dans le silence.

— Lequel ?

— Huy. »

Ouserhet ne put contenir un geste d'impatience.

« J'aurais cru que notre problème était qu'on examine les comptes de trop près.

— Exact, coupa Atirma. Mais au cas où tu l'aurais oublié, le fils de Huy est Héby, qui ne s'est sûrement pas volatilisé dans les airs. »

Ouserhet n'apprécia pas la froideur cinglante de son compagnon. Il le foudroya des yeux, mâchoires crispées.

« Pas de discorde entre nous ! intervint Kamosé. Le seul moyen de nous en sortir, c'est de nous serrer les coudes. Nous n'aurons aucun problème si nous restons soudés.

— Huy est inoffensif. Quant à Héby, quel mal pourrait-il nous causer ?

— Tu sais que mon serviteur a suivi Huy chez son ex-épouse, et ce qu'il m'a rapporté.

— Si Héby est en ville, où se cache-t-il ? Et dans quel but ?

— Il attend peut-être l'occasion d'agir.

— Foutaises ! Il ne peut rien contre nous. Rien !

— C'était un jeune homme idéaliste, remarqua le gouverneur.

— C'est à Ouserhet que tu parles d'idéalisme ? dit Atirma en ricanant. Que veux-tu qu'il y comprenne ? Franchise, intégrité, droiture, il y a longtemps qu'il a dit adieu à ces nobles sentiments ! »

Ouserhet fut pris d'une folle envie d'écraser son poing sur cette face charnue, mais il se contint en serrant les dents. Dans l'active, il n'aurait jamais été la proie de ces vautours ! Il n'avait que trente ans. Ce n'était pas bien vieux. Il parviendrait peut-être encore à sauver sa carrière, s'il pouvait compter sur la protection du général Horemheb, et si celle-ci suffisait.

« Nous en étions à Huy, leur rappela Kamosé.

— Tenace, intelligent, mais inoffensif », s'obstina Ouserhet.

En son for intérieur, il pensa qu'en cas de crise, il eût préféré avoir le scribe pour compagnon que ces deux-là. Huy lui avait inspiré de l'estime et du respect. Un sentiment très proche de la honte le tenaillait. Mais l'aurait-il éprouvé si la justice n'avait été à deux doigts de le rattraper ? Dans l'œil de son cœur, il revoyait les soldats captifs entassés dans les cales, les chevilles

entravées par de lourds blocs de bois. Certains s'étaient blessés dans leur chute. Qu'étaient-ils devenus, à Alasia ? S'ils avaient été vendus sur la Terre Noire, ils auraient conservé une chance de redevenir des hommes libres et même, avec le temps, de rentrer dans leurs foyers. Il se rappela les fouets et les nerfs de bœuf dont les marins usaient et abusaient. Pourquoi ? Même si, de leur point de vue, les prisonniers n'étaient qu'une marchandise, ils abîmaient ce qu'ils venaient d'acquérir. Peut-être cela leur était-il égal ou la peur prenait-elle le pas sur la raison.

« N'avais-tu pas lancé des hommes à la recherche d'Héby ? demanda Ouserhet à Atirma.

— Si. J'en ai doublé le nombre depuis la mort de Douaf. »

Atirma employait un ton plus conciliant. Regrettait-il ses remarques insidieuses ? Non. Il n'y avait en lui que fausseté et hypocrisie.

« Alors ? Ont-ils trouvé une piste ?

— Non.

— La cité de la Mer est une toute petite ville, remarqua Ouserhet, contenant difficilement son triomphe. Toi qui vis ici depuis longtemps, tu la connais sûrement mieux qu'un simple soldat qui n'y résidait avec ses parents que depuis quelques années. Pourtant, il réussit à échapper à tes espions ?

— Le quartier du port est un vrai labyrinthe.

— Apparemment, ses coins et ses recoins ne sont pas un secret pour tout le monde. »

Atirma se rencontra dans un silence maussade.

« Puisque tes hommes ne l'ont pas trouvé, on peut sans doute en conclure qu'il n'est pas ici ? insista Ouserhet.

— Peut-être.

— Je suis convaincu qu'Héby est mort, soit dans l'Empire du Nord, soit noyé dans la Grande Verte. Quelle idée fantasque de l'imaginer ici, ourdissant une vengeance contre nous ! Et de quoi voudrait-il se venger ? »

Il marqua une pause afin que son argument fit son chemin dans les esprits.

« Nul ne l'a aperçu hormis sa mère. Elle a pris ses désirs pour la réalité, ou peut-être a-t-elle vu son *khaibit*.

— Il était au courant. Il savait que nous trompions l'Empire, dit Kamosé d'une voix sèche. Or, il était lié avec Sénofer et Méten.

— Méten est des nôtres, protesta Atirma, aussi choqué qu'Ouserhet.

— Son père était des nôtres. Méten... je n'en mettrais pas ma main au feu.

— Il nous faut les comptes. Nous avons été trop négligents !

— Comment aurions-nous deviné que Douaf allait mourir ? Tant qu'il vivait, nous n'avions aucune cause d'inquiétude. Les comptes étaient en sûreté.

— Mais ces comptes ne retracent que les transactions fictives auxquelles s'attend le pharaon, et non celles que nous avons réellement conclues, observa Atirma. Il n'y est pas fait une seule mention d'Alasia.

— Méten consignait les sommes véritables, dit Kamosé. Douaf lui-même le lui avait ordonné pour qu'il n'y ait pas d'erreur dans l'attribution des parts.

— Si Héby est de mèche avec les deux frères, et s'il a accès aux comptes secrets, alors il aura plus de preuves qu'il n'en faut pour justifier sa désertion », conclut sèchement Ouserhet.

Cette terrible perspective le rendit étonnamment serein, presque détaché, comme s'il vivait un rêve dont, par bonheur, il ne tarderait pas à s'éveiller.

« Il ne croit pas qu'Héby soit en vie », expliqua Aahmès à Huy.

Ils se promenaient dans le jardin, où l'on avait fait l'effort de sarcler les mauvaises herbes. Bien que manquant de couleur, il avait un petit air net et propre. Le plus naturellement du monde, Aahmès avait pris le bras du scribe tout en marchant. Loin d'éveiller les démons de la mémoire, cela semblait les apaiser, confirmer la transition de l'amour à la froideur, puis à l'amitié.

« J'ai moi-même peine à y croire », répondit-il.

Il ne lui avait pas parlé de la boucle, car le doute subsistait dans son esprit. Bien que la coïncidence fût troublante, cela ne prouvait rien, loin de là. Psaro s'était buté quand Huy avait

tenté de le lui démontrer et Aahmès réagirait certainement de même.

« Tu n'as pas l'espoir que c'était bien lui ?

— *L'espoir nourrit la déception*, répondit Huy, éludant par un proverbe.

— *Mais, sans espoir, comment franchir les ténèbres ?* » répliqua-t-elle, lui en citant un autre.

Ils marchèrent en silence. Le jardin carré était clos par des murs en pisé tout effrités. Huy scruta le bassin rectangulaire, doutant qu'il fût encore habité par des poissons. Mais il se trompait. Un filet de bulles écarta les algues mouchetées flottant sur la surface brune et une grosse carpe montra sa tête un instant.

Bien sûr qu'il espérait ! Il avait beau résister, l'espoir grandissait en lui malgré les arguments de son cœur. Bien que la vie les eût séparés si longtemps, Héby demeurait son fils unique, son seul enfant. Ses sentiments auraient-ils été différents si Senséneb avait été féconde, s'il avait pu fonder une seconde famille ? Il ne connaîtrait jamais la réponse et jugeait futile de s'interroger en vain.

« Si cette guerre se termine bientôt, il n'est peut-être pas trop tard. Nous pourrons nous en relever. Nous avons encore la maison, reprit Aahmès, qui trouvait étonnamment facile de se livrer à cet homme si familier dans ses souvenirs, bien qu'il fût devenu un étranger.

— Comment tes autres enfants vivent-ils cette situation ?

— Ils sont trop jeunes pour vraiment se rendre compte. Évidemment, ils voient la maison délabrée et ils savent que les domestiques sont partis. Mais toutes ces pièces vides sont surtout, pour eux, un terrain de jeux et d'aventures. »

Huy ne demanda pas quelles réflexions leur lançaient leurs petits camarades, ni comment Menouhotep et Aahmès pourvoyaient à leur instruction. Il n'était pas un intime de la maison et se sentait peu enclin à le devenir. Certes, il était heureux de revoir Aahmès, mais il s'était libéré d'elle tout comme elle s'était libérée de lui. S'ils s'étaient rencontrés pour la première fois, ils n'auraient pas ressenti d'attraction. Comme ils avaient changé !

« Et Senséneb ? continua-t-elle. Tu m'as raconté peu de chose à son sujet.

— Nous nous soutenons mutuellement.

— Tu regretttes qu'elle ne t'ait pas donné d'enfants ?

— Non. »

Il devenait muet dès qu'il s'agissait de parler d'elle à son ex-épouse. Lui décrire l'opulence de sa nouvelle vie eût été plus facile. Aahmès l'aurait-elle envié ? Non. La jalousie n'était pas dans sa nature. C'était une personnalité qui se suffisait à elle-même – pas du genre à philosopher sur la singularité de la mémoire, par exemple, et donc plus forte et plus fortunée que lui. Il se refusait à lui avouer qu'il était malheureux en ménage : c'est à peine si lui-même osait admettre ce second échec.

« Si Héby est ici, il se cache bien, reprit le scribe, changeant de sujet. J'ai demandé à Chérouiri de poser quelques questions à droite, à gauche et il est rentré bredouille.

— Penses-tu que je me suis trompée ?

— Non. Étrangement, je te l'avoue, j'ai moi aussi l'impression qu'il est ici. Mais naît-elle du même désir que le tien ? Je ne le sais pas. Tout mon être raisonnable est d'accord avec Menouhotep.

— Nous avons commandé la statue, soupira Aahmès. Je me demande avec quoi nous la paierons.

— Permets-moi de m'en charger. »

Elle lui lança un regard reconnaissant.

« J'espère que tu ne crois pas que j'aie...

— J'aurais dû le proposer depuis longtemps. Ma seule crainte était que Menouhotep...

— Tu restes le père d'Héby. Rien ne saurait remplacer les liens du sang. »

Rien, sinon les liens d'un amour prodigué jour après jour, pensa Huy. Mais on ne lui en avait pas laissé la possibilité.

« Peux-tu me le décrire ? demanda-t-il à Aahmès, que cette question parut amuser.

— Je l'ai déjà fait.

— Recommence.

— Si seulement tu pouvais le voir... »

Tandis qu'elle parlait, le cœur de Huy reforma sa propre image du petit Héby qu'il connaissait. Que représenterait son fils pour lui, à présent ? Il envisageait de le retrouver à l'âge adulte avec autant d'appréhension que d'impatience, tout en sachant que là-dedans aussi, sa maudite curiosité avait sa part. Son fils compterait-il encore pour lui ? Il se préparait déjà à une déception. Menouhotep et Aahmès avaient façonné Héby, même s'ils étaient allés dans le sens d'une tendance naturelle. D'après sa mère, Héby avait toujours pris la vie au sérieux : l'ordre, le devoir étaient des valeurs auxquelles il accordait un grand prix. Il ne se liait pas facilement et ses amis étaient choisis non pour leurs qualités personnelles, mais en fonction de leur utilité. Huy remarqua un certain détachement dans la manière dont son ex-épouse parlait de lui et se demanda quels avaient été leurs rapports. Après tout, les liens du sang n'étaient pas gages d'amour. Il s'interrogeait aussi sur l'amitié nouée par le jeune homme avec les fils d'Ipour. Et si, en réalité, il s'était agi avant tout d'une union résultant d'intérêts communs ?

Méten jugeait préférable d'attendre son heure. Il savait que son frère avait raison, qu'il devait désormais enfouir en lui ses sentiments pour Méritrê et se concentrer sur la fille. C'était d'ailleurs joindre l'utile à l'agréable, car Nofretka avait hérité la beauté de sa mère tout en alliant la jeunesse à l'esprit d'Hathor. Mais l'esprit de son père se cachait aussi dans ses traits, rappelant à Méten sa présence exécrée même s'il n'était plus. Jamais il n'éprouverait pour la fille l'amour qu'il avait porté à la mère, mais il exécuterait le plan. Sénofer disait vrai : les occasions qui s'offraient à eux étaient trop belles et trop rares pour ne pas les saisir. Une fois au pouvoir, ils auraient tout le temps de résoudre les problèmes rencontrés en cours de route. Et lorsqu'ils se seraient assuré les biens de Nofretka, qui sait ? Elle pourrait rejoindre ses parents. Que leurs fantômes tentent donc de venir le tourmenter ! Méten les attendait de pied ferme. Il leur arracherait le cœur et laisserait leur *ka* errer, affamé. Il savait se protéger des défunts.

Mais la mort de Douaf était trop récente pour commencer les travaux d'approche. Sur ce point, Sénofer se trompait. Il fallait

prendre son temps. Nofretka appartenait encore à Héby et aucun autre soupirant ne pourrait sérieusement soutenir la comparaison.

En revanche, il importait de mettre les comptes en lieu sûr de toute urgence. Dans le cabinet de travail de Douaf, Méten avait soigneusement dissimulé les papyrus comportant les transactions réelles, ainsi que les rouleaux détaillant les ventes fictives d'esclaves à Atirma, Kamosé, Douaf et Ipour, ainsi qu'à de riches fermiers de la région qui vivaient trop loin pour soupçonner ce trafic. Les jours suivant la mort de son ancien patron, il lui avait été impossible de se rendre chez lui – la maison était en deuil et tout travail était suspendu en signe de respect –, mais à la première occasion, le jeune homme y retourna.

Parénefer lui ouvrit et le laissa entrer sans poser de question. Les affaires de Douaf étant aussi diverses que nombreuses, seul Méten pouvait démêler et expliquer les listes compliquées répertoriant les entrepôts et les propriétés du marchand. En réalité, on attendait de lui qu'il accomplît cette tâche, la dernière qu'il exécuterait en qualité de secrétaire, à moins que Nofretka choisît de le garder comme bras droit. Mais, de l'avis de Parénefer, qui avait eu de longue date l'occasion d'en juger, rien n'était moins probable.

« Où est Nofretka ?

— Dame Nofretka n'est pas là », répondit Parénefer, donnant ostensiblement à sa maîtresse le titre qui lui revenait et s'abstenant de préciser où elle se trouvait.

Méten saisit le reproche et l'insulte implicites, mais il avait des préoccupations plus urgentes que ce domestique présomptueux. Sans répondre, il se dirigea vers le cabinet de travail. Cinq jours étaient passés depuis la mort de Douaf, et ce laps de temps avait été fertile en événements.

La fin de la guerre était officielle. Le vaisseau-faucon apportant la nouvelle avait bien vite été suivi par un premier convoi, et non des moins précieux : celui des chars et des chevaux. En même temps, on avait obtenu d'autres informations : trois compagnies lourdes, dotées d'un nombre de chars restreint, resteraient cantonnées dans des ports de

l'Empire du Nord et dans l'intérieur des terres. Les Khéta battaient en retraite et les Khabiri avaient fui vers le nord et l'est. Leur défaite était complète : lors des dernières batailles, aucun prisonnier n'avait été épargné afin que les générations futures sachent ce qu'il en coûtait de se dresser contre la Terre Noire. D'après les rapports des scribes militaires, cette dure leçon avait causé la dévastation de terres verdoyantes et fertiles, et valu la mort à des centaines de femmes et d'enfants. Mais ceux qui restaient ploieraient l'échine devant le roi : bien plus, la famine et la misère les obligeraient à se concentrer uniquement sur le moyen de survivre. Les soldats de retour au pays étaient épuisés, soulagés et ivres de succès ; mais sur de nombreux visages se lisait une souffrance, et, dans les yeux, le souvenir de scènes d'une indicible horreur.

La pire nouvelle, pour les deux frères, était qu'Horemheb faisait déjà voile vers la cité de la Mer. On s'y attendait, mais grâce aux vents favorables l'arrivée du général était beaucoup plus proche qu'ils ne l'escomptaient. Amer, Sénofer déplorait que Douaf ne fût pas mort plus tôt, ou après le départ du général pour la capitale du Sud. Rongeant son frein, Méten avait attendu impatiemment de pouvoir récupérer les comptes. On ne pouvait sous aucun prétexte enfreindre le temps prescrit par la coutume.

Mais ils n'avaient plus que quelques jours pour s'organiser. Horemheb serait absorbé par des affaires autrement plus importantes que la corruption sévissant dans un port provincial. Les frères devraient retenir son attention s'ils voulaient prendre le contrôle du petit monde qu'ils cherchaient à dominer.

Dès que Méten ouvrit la porte, une odeur de renfermé monta de la pièce comme si la présence de Douaf y flottait encore. Il jeta un coup d'œil hâtif à l'intérieur avant d'entrer et de refermer derrière lui. Il s'approcha des étagères qui couvraient le mur opposé à la fenêtre et s'accroupit devant la plus basse, vers la gauche. Il ôta fiévreusement plusieurs rouleaux de papyrus poussiéreux, où des chiffres fanés répertoriaient minutieusement des transactions oubliées. Derrière, protégés par des gaines de cuir, se trouvaient les comptes qu'il cherchait. Mais ses doigts ne rencontrèrent que le vide. Méten se pencha

pour scruter la cavité sombre, comme si ses yeux pouvaient démentir ce que lui disaient ses mains. Rien. Pris de vertige, il se redressa et se força à respirer avec calme. Peut-être sur l'avant-dernière étagère... ? Mais il savait alors même qu'il cherchait furieusement, jetant par terre les documents soigneusement empilés, qu'il ne s'était pas trompé. Les comptes avaient disparu.

En quittant Aahmès, Huy décida sans raison précise de passer par l'allée où Psaro avait découvert la boucle de pagne. Espérait-il trouver une preuve plus concluante de la présence d'Héby, ou même y rencontrer son fils ? Il n'aurait su le dire, mais il se doutait qu'un obscur désir de cette sorte l'y poussait. Aucun pesant fardeau n'alourdissait son cœur. Maintenant que la guerre était finie, il serait rappelé d'un jour à l'autre dans la capitale. Il lui faudrait partir de la cité de la Mer en laissant maintes questions non résolues. Il n'était même pas certain de le regretter. Ce serait agréable et rassurant de retourner dans le Sud, en dépit des nuées d'orage qu'annonçait le retour triomphal d'Horemheb.

À mi-chemin, Huy décida de ne pas rentrer tout de suite à la résidence et se dirigea vers sa taverne préférée. Il y trouva Psaro qui l'attendait.

« J'ai bien pensé te rejoindre chez dame Aahmès, expliqua le serviteur avec un sourire, mais lorsqu'on m'a confié ce message, il était déjà tard. J'ai donc décidé de te guetter ici. »

Troublé de voir à quel point Psaro savait anticiper ses réactions, Huy lui rendit son sourire et prit l'éclat de poterie qu'il lui tendait. Quelques mots y étaient griffonnés d'une écriture encore presque enfantine.

« Dame Nofretka souhaite une entrevue.

— De toute urgence et en secret, précisa le Kouchite, les yeux brillants.

— En ce cas, allons-y sur-le-champ.

— Pas chez elle, indiqua Psaro, à qui le messager avait manifestement fait ses recommandations. Je sais où nous devons nous rendre.

— Alors, je te suis, dit le scribe. Mais ouvrons l'œil, car nous sommes peut-être espionnés.

— Sans vouloir t'offenser, scribe en chef Huy, j'ai déjà pris certaines précautions. Parénefer veille au cas où nous serions suivis.

— Parénefer ?

— Oui. Cet homme mérite plus de confiance que nous ne l'en aurions crédité. »

Huy se montra sceptique. Psaro ne l'appelait par son titre officiel que lorsqu'il avait conscience de dépasser les bornes et le scribe préférail pas trop l'y encourager. Psaro était son serviteur, et non son partenaire.

« Ai-je bien fait ? insista celui-ci.

— Oui. »

Un sourire étincelant s'épanouit sur le visage de Psaro.

Ils descendirent la rue baignée de rouge par le couchant et résonnant de cris joyeux, car on continuait à célébrer la fin de la guerre et les tavernes ne désemplissaient pas, même à l'heure du sommeil. Des conscrits marchaient bras dessus, bras dessous en braillant des chansons. Sous peu, ils quitteraient l'uniforme pour retrouver leur ferme, qu'ils prépareraient en vue de la prochaine crue. Mais les troupes régulières resteraient à la garnison. Pour elles, il n'y aurait pas de retour au foyer.

Esquivant les fêtards, Huy et Psaro plongèrent dans une ruelle étroite qui s'écartait de l'artère principale pour suivre un cours tortueux entre de hauts murs blancs. Ils avancèrent en trébuchant sur le sol pierreux, aussi inégal que le lit asséché d'une rivière, jusqu'au moment où ils aboutirent sur une petite place. Ils en avaient déjà traversé trois, chacune pourvue d'un magasin de vins, d'une taverne et de quelques étals. D'autres ruelles s'en éloignaient en serpentant. Souvent, les deux hommes s'arrêtaient sous un porche pour s'assurer qu'ils n'étaient pas suivis. Huy commençait à croire qu'il s'était montré trop méfiant. Parénefer avait consciencieusement rempli sa mission.

Sur la dernière place, ils s'immobilisèrent à nouveau. Psaro observa les marchands et repéra une femme qui vendait des cruches en terre cuite et du verre peint du pays des Deux-

Fleuves. Un singe galeux gardait l'étal sans conviction, beaucoup plus intéressé par un petit panier de dattes séchées préparé à son intention et où il piochait de temps en temps. Psaro s'approcha de la marchande en évitant deux ou trois soldats éméchés, et échangea brièvement quelques mots avec elle. Il jeta un coup d'œil à Huy qui comprit et le suivit dans un immeuble sordide, dont l'entrée en retrait était flanquée par deux demi-colonnes, autrefois grandioses. Ils grimpèrent au second étage.

« Même s'ils nous ont suivis, ils ne peuvent pas savoir avec qui nous avons rendez-vous, dit Psaro.

— Ils le devineront, répliqua Huy. Ou ils mettront la main sur la marchande et lui extorqueront des informations.

— Pas de danger, affirma Psaro. On peut se fier à Parénefer.

— Qu'est-ce qui t'en rend si sûr ? » maugréa Huy.

Psaro frappa à une porte au bois noirci et durci par le temps. Nofretka leur ouvrit.

Ils entrèrent dans une grande pièce meublée d'une simple table et de deux tabourets. Une autre porte, communiquant avec une chambre, était légèrement entrouverte. Sur la table étaient disposés une cruche de vin, quatre ou cinq verres, des figues fraîches sur une assiette en bois, et du pain ordinaire. Huy remarqua que deux des verres contenaient du vin.

« Merci d'être venu, dit Nofretka.

— Pourquoi tant de mystère ? s'enquit Huy.

— Tu le comprendras bientôt. Désires-tu du vin ?

— S'il te plaît. »

Psaro s'avança pour servir. Il hésita en voyant les deux verres pleins mais, Nofretka en prenant un, il en prépara un autre pour son maître.

« J'ai beaucoup à te dire, et en peu de temps, commença la jeune fille en s'approchant de la fenêtre. Ai-je toute ta confiance ?

— Certes, répondit Huy, surpris qu'elle jugeât nécessaire de lui poser pareille question.

— Bien. La première chose que tu dois savoir est quelle sorte d'homme était Ipour. Je l'ai connu dès ma plus tendre enfance, car il était l'associé de mon père. Je ne sais s'ils étaient amis

mais, de toute façon, l'amitié ne signifiait pas grand-chose pour eux. Ils ne croyaient qu'en des alliances, qui, à leurs yeux, étaient le plus sûr moyen d'accéder à la richesse et au pouvoir. Enfant, je l'avais déjà compris sans jamais être sensible à la séduction de telles ambitions. Tu as rencontré mon père. Son visage était-il celui d'un homme heureux, ou même satisfait de son sort ? Son estomac pourrissait de l'intérieur tant il s'inquiétait de ce qu'il possédait et de ce qu'il pourrait acquérir encore. Sa mort n'a ému personne, et son passage de l'orient à l'occident n'a affecté que lui-même. L'œuvre de ses mains ne visait qu'au gain matériel ; c'était un monument bâti sur le sable.

— Tu voulais me parler d'Ipour », lui rappela Huy.

Il songeait qu'après tout, Nofretka allait hériter de cette fortune qu'apparemment elle méprisait tant. Mais peut-être était-ce moins la richesse que l'esprit avec lequel elle avait été amassée qui la consternait.

« Ne m'interromps plus, scribe Huy, dit la jeune fille. Je m'apprête à aborder un sujet pénible, et cela m'est difficile même si tu ne m'es pas aussi étranger que tu pourrais le supposer. Tu es impliqué dans mon histoire de plus près que tu ne le souhaiterais peut-être. »

Elle reprit conscience du verre qu'elle avait gardé entre ses mains et le posa impatiemment.

« Ipour fut le premier à posséder mon corps. »

Dans le silence de mort qui suivit, elle ajouta :

« Et le seul homme qui m'ait touchée, jusqu'à il y a peu. Je ne comprenais pas ce qu'il faisait. Dans ma mémoire, ses premières caresses furent douces, presque flatteuses. Je me sentais rassurée par lui, par son odeur. »

Nofretka s'interrompit, fixant par la fenêtre le mur lézardé qui en constituait le seul horizon.

« Mais ensuite, il se fit plus pressant, plus exigeant. Il me terrorisait en me racontant ce que les démons faisaient aux petites filles désobéissantes. Pour finir, il me viola. Cela dura de mon cinquième à mon septième anniversaire. Puis, du jour au lendemain, il cessa de s'intéresser à moi.

— N'as-tu rien dit à tes parents ?

— Au début, j'avais trop honte. Je me sentais coupable, comme si c'était moi qui les trahissais. Et puis Ipour me menaçait en prétendant que mon père dépendait de lui pour sa subsistance. Comment pouvais-je savoir que ce n'était pas vrai ? Un jour pourtant, mon père s'en aperçut et y mit un terme. Néanmoins, il prétendit que tout cela n'était que des bêtises de petite fille, dont il ne fallait parler à personne.

— Mais, ta mère... ? »

Nofretka considéra le scribe d'un air désabusé.

« Ma mère apprenait à vivre seule. Mon père ne se préoccupait que de ses affaires, de ses navires revenant du sud dont le précieux chargement était échangé contre celui de ses navires revenant de la Grande Verte. »

Tous trois gardèrent le silence. Pour finir, Huy lui demanda :

« Qu'est devenue ta mère ?

— Je crois qu'elle est morte, répondit Nofretka. Plus j'y pense, plus j'ai la conviction qu'elle n'aurait jamais pris la fuite. J'aurais souhaité qu'elle en ait eu le courage, mais elle n'était pas faite pour cela. La mort lui était plus facile à accepter que les défis de l'inconnu. Et pourtant, quel risque elle courrait ! Elle savait que Douaf la considérait comme son bien et qu'il était jaloux de ce qu'il possédait. Il n'était pas homme à faire crédit, pas plus qu'à partager.

— Quel homme supporterait de partager son épouse ? remarqua sèchement le scribe.

— Ce n'est pas aussi simple. Il considérait ma mère comme sa propriété – à ses yeux, l'amour, c'était cela. Elle avait les moyens, mais non le courage de le fuir. Alors, elle choisit une échappatoire plus dangereuse : elle le trompa. Et maintenant, elle est morte.

— Qui était son amant ?

— Je pense que c'était Méten. Celui-là même que mon père me destinait pour époux. Au moins, sa mort m'aura permis d'échapper à cet homme, quoiqu'il n'ait pas l'air de s'en rendre compte.

— Ton père s'en doutait-il ?

— Non. Il soupçonnait ton fils. »

Huy échangea un coup d'œil involontaire avec Psaro.

« Est-ce pour cette raison qu'Héby a disparu ?

— Il n'a pas disparu. »

Huy se passa la main sur le visage, puis, lentement, sortit la boucle de sa bourse.

« On a trouvé ceci près de l'allée où sa mère a cru le voir. Est-il en ville ?

— Oui.

— En as-tu la preuve ?

— Oui », confirma-t-elle en souriant.

C'était un sourire étrangement chaleureux – presque un sourire de soulagement.

« Une preuve de quelle nature ? interrogea Huy, la gorge nouée.

— Il est ici.

— Où ?

— Dans la pièce voisine. »

Huy se tourna vers la porte entrebâillée. La tête lui tournait. Parmi les pensées confuses qui surgissaient dans son cœur, l'une lui suggérait que cette fille était folle, que ses paroles étaient pure invention et qu'il était tombé dans un piège. Pour se rassurer, il tâta même le petit couteau de bronze à lame plate passé au dos de sa ceinture. Bien que vieille et usée, l'arme était aussi acérée qu'un silex. Il n'osait tourner la tête vers Psaro, mais il imaginait que le serviteur partageait sa stupéfaction. Il regarda la boucle qu'il avait posée sur la table, et qui paraissait plus grande qu'en réalité. Soudain, tous les détails de la pièce lui semblaient faux, tel le décor des mauvais mélodrames que donnaient les comédiens ambulants dans les villages du Delta, depuis leurs barges criardes. Et soudain, il dut refouler sa fureur. Héby avait tout combiné et l'avait mené par le bout du nez. Il l'avait fait venir, l'avait observé en silence par l'entrebâillement de la porte – il avait même eu sur lui cet avantage-là. Avec une acuité douloureuse, le scribe se rappela les bras si frêles et si forts autour de son cou, la chaleur d'une petite joue contre la sienne, les cheveux fins et doux, dont il se souvenait si bien qu'il croyait presque les sentir encore. Alors, il ne dut plus seulement contenir sa colère, mais ses larmes. Et aussi sa peur. Cependant, il lui restait une ultime ressource, une

dernière initiative à prendre au risque de se donner en ridicule. Et si finalement il s'agissait d'un piège, Huy mourrait en combattant. Il souhaitait presque que ce fût une embuscade. Il souhaitait presque mourir.

« Héby ! cria-t-il. Sors de ta cachette, si c'est bien toi. Je suis ton père, ton Horus protecteur par le sang. Ne me tourne pas en dérision. Je te somme de sortir ! »

Héby poussa la porte et apparut sur le seuil.

12

Une fois de plus, Huy eut l'impression de vivre un rêve. Il était heureux que Psaro fût avec lui ; à cet instant, il se sentait plus proche de son serviteur que de tout être au monde.

Il ne savait lui-même à quoi il s'était attendu, mais il s'efforça de rester impassible et s'aperçut, non sans amertume, qu'il n'avait guère de peine à dissimuler ses sentiments. Même si le sang continuait à battre sous son crâne et si un étau enserrait sa gorge, il n'éprouvait ni élan d'affection ni désillusion. La fureur et la peur étaient abolies. Son cœur ne lui disait rien.

Peut-être Héby le sentit-il, car il baissa les yeux avec – Huy l'imagina-t-il ? – un certain désappointement. Le jeune homme jeta ensuite un coup d'œil sur Psaro, puis son regard se fixa sur Nofretka. Il s'approcha d'elle et lui prit la main d'un air d'autorité qui déplut à Huy : qu'avait dit Nofretka au sujet de son propre père, confondant amour et possessivité ?

Héby se tourna et fit face au scribe, qui soutint son regard avec un détachement surprenant. Pourtant, Huy se sentait nerveux. Après le divorce, s'était-il réellement comporté comme il le devait envers son fils ? Il avait eu l'impression de faire ce qu'il pouvait, mais au fond...

Aahmès avait dit vrai : Héby avait hérité de sa carrure athlétique. En vérité, il était plus grand, mais avec le même corps puissant et bien charpenté. Il portait un lourd pagne de lin et un tablier maintenus par une ceinture de cuir ; ses sandales de cuir d'excellente qualité n'étaient sûrement pas celles fournies par l'armée. Deux larges bracelets d'or enserraient ses poignets, et son torse s'ornait d'un collier d'or et de turquoise. Pas vraiment la tenue d'un déserteur, ni même d'un homme forcé de se cacher. S'il fallait lui reconnaître une qualité, pensa Huy, c'était l'intelligence. Son visage solide, aux

traits fermes, rappela au scribe son propre père : un menton volontaire sous des lèvres pleines et décidées ; un nez proéminent mais bien dessiné, et des yeux gris un peu trop écartés sous un front uni, hâlé par le soleil. Ses beaux cheveux noirs lui descendaient aux épaules. Mais en dépit de sa jeunesse, sa physionomie était celle d'un homme marqué par la vie.

Héby pressa la main de Nofretka, puis fit quelques pas vers Huy, avec hésitation, en affrontant enfin son regard.

« Mon père...

— Eh bien, Héby, on peut dire que tu sais faire ton entrée. Moi, je n'ai jamais été très doué pour le théâtre.

— Il était difficile d'organiser une rencontre autrement que par ce subterfuge. Et j'étais impatient de te connaître.

— Tu as pourtant su reférer ta hâte, jusqu'à présent. Cela fait déjà un certain temps que je te cherche.

— Je sais. »

Un silence embarrassé s'ensuivit. Chacun d'eux avait conscience que sans les liens du sang, dont la magie refusait d'opérer, ils n'étaient rien l'un pour l'autre.

« Tu as donc déserté, lança Huy, qui regretta aussitôt son ton accusateur — lui-même n'avait-il pas failli à ses devoirs de père ?

— En apparence seulement. Je n'ai rien à me reprocher. Je n'ai pas agi par lâcheté.

— Tu as abandonné ton unité.

— Il est vrai. Mais je devais m'occuper d'une affaire qui ne pouvait attendre mon retour. La guerre était déjà pour ainsi dire finie. Lorsque j'ai reçu mon ordre de mission, un combattant de plus ou de moins n'aurait rien changé à son issue. Tandis qu'ici, ma présence était d'une importance cruciale.

— C'était bien toi qu'Aahmès a aperçu ?

— Oui, c'était bien moi.

— Pourquoi as-tu agi de la sorte ? Pourquoi t'es-tu montré à elle sans lui parler ? »

Héby baissa la tête.

« Il fallait que je la rassure. Elle avait eu déjà tellement de malheurs...

— Elle aurait pu te prendre pour un spectre.

— C'est bien pourquoi j'ai laissé ma boucle de ceinture ! Je savais que tu la remarquerais. J'ai entendu parler de ton travail, après la chute du Grand Criminel.

— C'est Psaro qui a découvert cette boucle. Elle aurait pu appartenir à n'importe quel soldat. »

Héby ne répliqua pas.

« Enfin, l'essentiel est qu'on l'ait trouvée ! reprit Huy avec plus de douceur. Et, je l'admetts, elle m'a donné la certitude que tu étais ici. »

Soudain, il se sentit trembler intérieurement. Après tout, c'était son fils, le petit garçon dont le fantôme s'était blotti si souvent contre lui dans ses rêves, la partie de lui qu'il n'avait jamais connue. Il mourait d'envie de s'avancer et de serrer son fils dans ses bras, mais par malheur, il en était absolument incapable. Trop d'interrogations l'arrêtaient, et quelque chose de dur, aussi, dans les yeux d'Héby. Ils ne s'étaient pas suffisamment expliqués pour pouvoir se laisser aller à des effusions.

« J'ai beaucoup à te raconter, père, déclara le jeune homme, butant un peu sur ce dernier mot. Mais sois sûr que je ne me suis pas conduit en lâche et que je n'ai pas oublié l'honneur de ma famille. En réalité, c'est l'infortune de Menouhotep qui est à l'origine de mon plan.

— Où étais-tu ? Comment as-tu vécu ?

— On m'avait bien dit que tu posais de nombreuses questions, remarqua Héby en souriant. À présent, je vais tout te révéler. C'est une longue histoire ! Peut-être voudrais-tu t'asseoir et prendre du vin.

— Non, j'ai assez bu. »

Cependant, Huy prit place sur un des tabourets et s'accouda sur la table. Héby resta où il était, debout tel un soldat au rapport. Nofretka s'était tournée vers la fenêtre. Psaro, les regardant tour à tour et incertain du rôle qu'il avait à jouer, demeurait près de la porte.

« Très bien, reprit Huy. Je t'écoute.

— J'ai vécu dans une chambre du port, où nul ne pose de questions, où nul ne se soucie des autres. J'ai vu que tu observais la tenue que je porte aujourd'hui. Considère-la

comme une marque de respect envers toi. Jusqu'à ce jour, je me suis arrangé pour passer inaperçu. Mais je suis bien protégé par mon ami Chérouiri. Je sais que je peux me fier à lui. Si je ne lui ai jamais révélé ma cachette, c'était de peur qu'ils le prennent et le forcent à parler sous la torture. »

Huy s'abstint provisoirement de demander qui étaient ces « ils ». Il songea qu'Héby s'exprimait comme un soldat en service commandé, comme un espion derrière les lignes ennemis.

« Pourquoi t'aide-t-il ?

— Parce qu'il croit en ce que je crois. Parce qu'il est las de la corruption omniprésente dans cette cité. »

Huy se rappela Chérouiri, le suppliant de l'emmener à la capitale du Sud. L'intendant s'était-il ménagé une porte de sortie au cas où les plans d'Héby échoueraient ? Il décida de n'en rien dire. Quels que fussent ses projets, Chérouiri n'avait commis aucune trahison.

« Quelle corruption ? »

Les yeux du jeune homme s'assombrirent.

« Le pharaon ne t'a pas permis de t'absenter à seule fin de te lancer à ma recherche. Son bras est long et son regard est perçant, cependant ce trou est trop sombre pour qu'il le sonde, et il ne plongerait pas la main dans un nid de serpents. Alors, il t'a envoyé.

— Tu es bien informé. Mais je n'ai rien vu ici qui soit susceptible de l'alarmer. »

Huy repensa au navire étranger sur la jetée du camp, lors de sa première visite à Ouserhet. Oui, un mystère existait, et sans doute un danger. Il espéra brièvement que Parénefer avait su remplir sa mission jusqu'au bout. Mais l'issue de cette affaire était encore un secret connu des dieux seuls.

« Je sais que tu es plus perspicace que tu ne veux le montrer. Kamosé t'a chargé de retrouver les assassins d'Ipour.

— Oui. Des terroristes khabiri. J'ignore comment ils ont réussi à s'échapper.

— Allons ! Tu commences sûrement à comprendre que j'ai moi-même planifié la mort d'Ipour. Ce ne sont pas des Khabiri qui l'ont exécuté, mais des marins d'Alasia. Ces hommes avaient

travaillé avec Ipour et les autres, en emmenant des prisonniers de guerre dans leur pays pour les y vendre comme esclaves.

— Mais pourquoi auraient-ils assassiné le grand prêtre ?

— J'ai affirmé qu'il les avait trompés sur les prix – lui seulement, pas ses complices – et je leur ai offert une récompense royale, avec de l'or provenant de la propre chambre forte d'Ipour. »

Huy contempla la fille de Douaf, qui s'était tournée et le dévisageait.

« Le savais-tu ? lui demanda-t-il.

— Je l'ai appris.

— J'aime Nofretka, poursuivit Héby. Le tort qu'elle avait subi devait être redressé.

— De cette façon ?

— La loi est parfois trop lente pour être juste, en particulier la loi du roi.

— C'est la loi de la Terre Noire.

— Ay gouverne le pays pour lui-même. Il porte encore la flétrissure du Grand Criminel. Ce qu'il nous faut, c'est un chef qui nous ramènera vers la grandeur. »

Héby avait parlé avec fougue et sentit qu'il en avait trop dit. Il se maîtrisa, le souffle court. Nofretka l'observait d'un air légèrement inquiet. Quant à Psaro, il gardait les yeux baissés.

« Je suis haut fonctionnaire à la cour de Pharaon », rappela calmement Huy.

Après un long silence, Héby reprit la parole d'un ton plus doux, presque suppliant.

« Il faut absolument que tu comprennes ! Ipour avait terriblement fait souffrir Nofretka. Mais, dans d'autres cas, il avait poussé l'abomination à l'extrême en tuant des enfants. Il était trop précieux pour la communauté et s'en est sorti indemne. On ne peut accepter de vivre dans un pays où de tels crimes sont tolérés ! Si la justice officielle ne sait pas se montrer impartiale, d'autres se chargeront de la faire respecter. »

Huy pensa qu'il aurait mieux compris son fils s'il avait eu pour seul but de venger Nofretka. Mais cela commençait à ressembler à une campagne.

« Comment as-tu réussi à t'introduire dans la chambre forte d'Ipour ?

— Pardonne-moi, je tiens à garder mes secrets », dit Héby en souriant.

Huy pensa à Sénofer et à Méten, mais se contenta de remarquer :

« Le vol n'entre pas dans la liste des crimes que tu condamnes ?

— La fin justifie les moyens. Et, d'après toi, sur quoi repose la fortune d'Ipour et de ses amis, les dignes marchands et notables de cette bonne ville, sinon sur le vol ?

— Quoi, tous sont corrompus ?

— Les chefs. Ceux qui doivent être supplantés.

— Par qui ?

— Par les justes.

— Dont tu fais partie ?

— Exactement.

— Et qui sont les autres ?

— Chérouiri est du nombre. Mais, père, tu ne peux t'imaginer quelle fosse d'aisances est cette ville ! »

À nouveau la flamme qu'il tentait de contenir explosa dans sa voix et ses traits sérieux devinrent ceux de l'enfant qu'il était encore au fond, révolté par l'injustice, par la vénalité et par les compromis qu'il voyait autour de lui, mais que la plupart d'entre nous, pensa Huy, finissaient par accepter. Ces petites mesquineries et ces désillusions étaient inhérentes à l'existence. L'hypocrisie des notables, soucieux de préserver leurs propres intérêts, relevait du même ordre d'idée. Ou Huy devenait-il trop cynique ? N'en avait-il pas vu assez pour savoir que le bien et le mal coexistaient en l'homme, et que, dans leur éternel combat, le mal semblait toujours l'emporter ? Mais pas tout à fait. Pas tout à fait. La vie était une épreuve imposée par Rê et il ne fallait pas céder, sous peine de livrer le monde au mal. Or, ce monde était tout ce que les hommes connaissaient : seul un fou pouvait placer ses espoirs dans un au-delà hypothétique.

Toutefois, on ne restaurait pas la justice au risque de détruire l'équilibre du monde. Huy contempla le visage de son fils. Dans

l'expression saisie le temps d'un souffle, il retrouva un instant Héby tel qu'il l'avait connu, et son cœur devint un puits.

« Songe un peu, père ! Les gens d'ici ont vendu des esclaves à Alasia, tirant profit des prisonniers de guerre envoyés pour cultiver nos champs. Ils ont falsifié les comptes et pensent donner une infime fraction de leurs bénéfices à Horemheb.

— Tu veux dire au pharaon, corrigea paisiblement Huy.

— Oui, admit le jeune homme, sans prononcer le nom du roi.

— Mais où est le problème, Héby ? Horemheb n'est pas facile à duper. Il vérifiera les comptes et ne sera satisfait que s'ils indiquent approximativement le montant qu'il attend.

— Il n'aura pas le temps de s'en charger personnellement. Il fera confiance au gouverneur. Ils ont préparé des comptes officiels, sachant que les documents seront versés aux archives ; mais les bénéfices réels dépassent l'imagination. Kamosé dira au général ce qu'il veut entendre, car il est des leurs.

— Qui sont les autres ?

— Ouserhet et Atirma. Douaf et Ipour faisaient également partie du lot.

— Et tous deux sont morts, fit observer Huy en lançant un bref regard à Nofretka.

— Oui. Mais le sang de Douaf n'a pas souillé mes mains. »

Sa voix n'exprimait pas d'émotion. Il était facile de voir que la mort du marchand servait ses intérêts. Nofretka gardait les yeux rivés sur le mur aveugle, en face de la maison. Pour la première fois, Huy prit conscience du brouhaha du marché au-delà, qui semblait appartenir à un autre monde.

« Et les fils d'Ipour ?

— Ah ! Mes amis Sénofer et Méten, dit Héby avec un sourire froid. Par une ironie des dieux, c'est grâce à eux que j'ai découvert ce qui se tramait. J'ai compris depuis pourquoi ils m'ont invité à les rejoindre. Je devais être leur instrument, le soldat qui remplirait son rôle d'exécuteur avant d'être jeté aux crocodiles. »

Il s'interrompit, son œil intérieur se remémorant le passé.

« Nous nous surnommions « Les Veilleurs » et nous nous considérions comme une élite, seule capable de briser l'emprise

de ces vieux rapaces sur la cité. Atirma, aveuglé par sa propre cupidité, n'était qu'un pion entre leurs mains.

— Quels étaient tes projets ?

— Au début, je comptais simplement mettre au jour ce trafic d'esclaves, mais quand j'ai eu vent des forfaits d'Ipour, j'ai pensé qu'il méritait le pal. Je savais qu'il ne connaîtrait jamais ce châtiment. Sa mort fut relativement douce et mon seul regret est qu'elle ait été si clémence. Il m'a fallu du temps pour ouvrir les yeux et comprendre ce qui se passait en réalité.

— C'est alors que tu as décidé de te cacher ?

— Du moins, que j'ai commencé à l'envisager. Je m'étais lancé dans une course contre le temps. Bientôt, je devrais partir pour le front. Je ne craignais pas de me battre, père, insista-t-il en lançant à Huy un regard implorant. Quels que soient tes doutes, cela, il faut que tu le croies. »

Huy inclina la tête. Il se sentait las. Le visage de Nofretka était un masque et Psaro se tenait coi au point qu'il semblait faire partie du mur.

« Comme tu le sais, Méten travaillait pour Douaf. Il était son scribe et consignait ses transactions. Il tenait tous les comptes, y compris ceux relatifs aux ventes d'esclaves. Il en existait deux séries : l'une destinée aux archives et l'autre détaillant les transactions réelles.

— En conserver la trace était dangereux.

— Certes, mais ils en avaient besoin vu le peu de confiance qui existait entre eux. Ils s'assuraient ainsi que chacun recevrait sa part du gâteau.

— Mais ils se fiaient à Méten ?

— Ils le croyaient des leurs.

— À juste titre ?

— Non. Les frères avaient délibérément infiltré le groupe afin de le démasquer. Comme tous mes compagnons, je savais que des navires d'Alasia accostaient régulièrement sur les jetées du camp. Je dois tenir de toi, père, car cela m'intriguait. Que faisaient ici tous ces bateaux ? Ils arrivaient la nuit. Nous devions rester à l'écart des quais. On nous disait que les prisonniers de guerre seraient transférés sur des navires fluviaux à destination du sud, où ils seraient vendus sur des

marchés d'esclaves. Ce n'était qu'un tissu de mensonges. Quand Sénofer et Méten m'ont parlé de leur plan, cela m'a rendu heureux. J'ai cru trouver des amis partageant mon idéal.

— Quels étaient leurs sentiments à l'égard de leur père ?

— Ils disaient que la justice se devait d'être impartiale.

— Voilà qui ne m'étonne pas d'eux. Avaïs-tu rencontré mon fils, à cette époque ? demanda le scribe à Nofretka.

— Oui, nos familles se connaissaient. Mais j'ignorais ses intentions.

— Dans une cité comme celle-ci, la société vit en vase clos, dit Héby. On risque d'y étouffer. C'est ce qui est arrivé à Menouhotep. Il ne voulait rien avoir à faire avec ce trafic. Je n'affirmerais pas que ses motifs étaient purs. Son affaire battait de l'aile et il avait peur de s'aventurer en eaux troubles. Alors, ils se sont arrangés pour le briser. Mais tout n'est pas encore perdu et c'est moi qui l'aiderai à se relever. »

Huy surprit le regard éperdu d'adoration que Nofretka lançait à son fils.

« Ainsi, ta justice n'est pas impartiale, dit-il durement.

— Comment cela ?

— Tu es poussé par un souci de vengeance. Contre Ipour à cause de ce qu'il a infligé à Nofretka, contre les autres à cause de ce qu'ils ont fait subir à Menouhotep. Ces autres incluent ton père, Nofretka, ton père assassiné.

— Je t'avais bien dit de ne pas le mettre dans le secret ! Il va contrecarrer tes plans, lança la jeune fille à Héby.

— Oh, non ! répondit celui-ci avec une froideur à glacer le sang. Il est trop avisé pour s'y risquer.

— As-tu tué Douaf parce qu'il te soupçonnait de coucher avec son épouse ? » interrogea le scribe.

Cette situation lui paraissait de moins en moins réelle. Il avait la sensation de l'observer d'en dehors de lui-même.

« Non. Au contraire, comme il me soupçonnait d'être l'amant de sa femme, il n'imaginait pas qui était ma vraie maîtresse.

— Qu'aurait-il fait s'il l'avait appris ?

— Il aurait veillé à ce que je quitte la ville par le premier convoi militaire et aurait marié Nofretka à l'un des frères.

Probablement Méten, qui la voyait chaque jour. Et Sénofer avait d'autres intentions.

— Lesquelles ? »

Héby jeta un regard rapide à Nofretka, puis expliqua :

« Il est l'amant d'Hémet. Dès que je l'ai su, j'ai compris leurs desseins. Certes, ils comptaient révéler la corruption des chefs de la cité. Atirma étant entraîné dans leur chute, ses biens seraient confisqués. Sa femme divorcerait, ce qui la rendrait libre d'épouser Sénofer. En récompense de sa loyauté, celui-ci se verrait confier la gestion des domaines confisqués. Si, de son côté, Méten épousait Nofretka, les frères auraient la mainmise sur toute la richesse de la ville. En outre, Sénofer savait qu'à la mort de son père, il hériterait de sa charge, obtenant par là même le contrôle du port. »

Huy observait son fils. Pendant tout le temps où celui-ci avait parlé, un sentiment nouveau s'était emparé du scribe : dans le raisonnement et dans la logique du jeune homme, il se retrouvait. Mais, hélas, pas dans tous ses actes. Il songea à Ipour, battu à mort par les marins. De qui Héby tenait-il un tel instinct ?

« Quand as-tu pris la décision de déserter ? »

Il vit son fils tressaillir sous ce terme insultant, qu'il avait employé délibérément. Qu'est-ce qui le poussait à blesser Héby dans sa fierté ? La peur ? Il n'oublierait pas de sitôt la froideur de sa voix et la détermination farouche de son regard quand il avait rassuré Nofretka, quelques instants plus tôt.

« Dès que j'ai compris les véritables intentions des deux frères. Mais mon départ pour la guerre bouleversait leurs plans. Ils comptaient sur moi pour éliminer les obstacles gênants – Atirma, par exemple. Ils commençaient à penser que sa mort serait le meilleur moyen de réaliser leurs ambitions. C'est alors que j'ai disparu du plateau du *senet*. J'avais d'ores et déjà appris les méfaits d'Ipour, une nuit que j'avais bu avec Méten et qu'il s'était épanché.

— Tu lui avais confié tes sentiments pour Nofretka ?

— Oui, de même qu'il me racontait sa liaison avec Méritrê. »

Huy s'abstint de tout commentaire.

« Qu'y a-t-il ? demanda Héby.

— Rien. Dis-moi comment tu as pu fausser compagnie à ton régiment. »

Le jeune homme n'insista pas, bien qu'une interrogation subsistât dans ses yeux. Huy espéra qu'avec le temps, il comprendrait par lui-même.

« Heureusement, je m'étais fait ici un ami digne de confiance.

— Chérouiri.

— Oui. Il était très lié avec mon beau-père. »

Huy dissimula sa surprise. Chérouiri cachait encore mieux son jeu qu'il n'avait cru.

« Travaillant pour Kamosé, il était en mesure de m'aider. Et je comptais encore trois amis parmi mes camarades. Ils connaissaient la mission que je m'étais fixée. Notre vaisseau mit les voiles avant l'aube, avec la marée, pour ce qui devait être un des derniers convois vers le septentrion. Certains officiers contestaient le bien-fondé d'envoyer de précieuses troupes de charrière alors que la victoire était assurée. Les surveillants avaient relâché leur vigilance. Je n'eus pas longtemps à attendre. Nous naviguions depuis peu et le jour n'était pas encore levé. Avec l'aide de mes amis, je me laissai glisser le long de la coque et nageai jusqu'au rivage. Il y a un gros rocher en forme d'hippopotame sur la plage, à l'est de la cité. Chérouiri vint m'y rejoindre et m'apporter des vêtements de marin. Il ne s'attarda pas. Quant à moi, j'attendis l'aurore pour me diriger vers le Fleuve. Là, je pris un bac jusqu'au port. Je n'étais déjà qu'un matelot parmi tant d'autres.

— Et la mort d'Ipour ?

— Je l'avais organisée avant mon départ. Ma seule inquiétude étant que les marins d'Alasia n'exécutent pas le plan jusqu'au bout, j'avais recommandé à Chérouiri de ne leur remettre le dernier versement qu'une fois la besogne accomplie.

— C'est bien naturel, ironisa Huy.

— Je n'espérais pas ton approbation. Nous ne sommes pas de la même trempe, toi et moi. Tu n'as sauvé ta peau qu'au prix de compromissions, et si je te manque ainsi de respect, c'est que tu n'as jamais rien fait pour m'en inspirer. »

Huy encaissa cette insulte en silence. Horemheb arriverait d'un jour à l'autre. Que ferait son fils ? Se présenterait-il à la

première audience du général, vêtu de la somptueuse tenue qu'il arborait ce jour-là ? Choisirait-il ce moment pour dénoncer tous les coupables ? Il n'en restait pas moins un déserteur et Huy n'était pas convaincu qu'Horemheb fermerait les yeux.

Il se rendit compte qu'Héby l'observait, prenant son mutisme pour de la réprobation.

« Il est vrai que nous sommes des étrangers l'un pour l'autre, dit enfin le scribe, avec plus de force qu'il n'en avait l'intention. Néanmoins, nous sommes du même sang. Au nom de l'amour que j'avais pour toi, et que je porte encore à l'enfant que j'ai connu, je te le demande : comment pourras-tu prouver ta bonne foi ?

— Je te remercie de ne pas faire cas de mon emportement. Pardonne-moi. Je suis épuisé, et ma proie est sur le point de tomber dans le piège. J'ai en ma possession les papyrus où figurent les comptes. Les vrais et les faux, de la main de Méten et annotés par Douaf. Cela suffira pour déclencher une enquête. Le général te demandera peut-être de la diriger.

— Comment te les es-tu procurés ?

— C'est moi qui les ai pris », répondit Nofretka.

En son for intérieur, Huy pria pour être rappelé dans la capitale avant le prochain coucher du soleil.

« Cela n'expliquera ni n'excusera le meurtre d'Ipour, objecta-t-il.

— Je témoignerai ! dit Nofretka. Héby et moi avons échangé le serment. »

Une fois dehors, Huy savoura la chaleur du soleil avec autant de gratitude qu'un lézard. Il traversa rapidement la petite place, regagna le quartier nord comme s'il avait un démon à ses trousses et ne s'arrêta pour parler à Psaro que lorsqu'ils furent enfin à mi-chemin.

« Ils prétendront que les comptes sont des faux.

— Mais si Horemheb ouvre une enquête et qu'ils ne peuvent montrer les esclaves...

— Horemheb n'a pas de temps à perdre en bagatelles. La parole de deux enfants contre celle du gouverneur, du chef de

garnison et d'un notable ? Il ne jettera même pas un regard sur les papyrus.

— Mais Héby...

— Héby ne déviera pas du plan qu'il s'est fixé.

— Tu dois l'arrêter !

— Non. Il faut aller jusqu'au bout. Jusqu'à quel point Sénofer et Méten seront-ils affolés par la disparition des comptes ? Beaucoup dépend de cela. »

Huy s'interrogeait également sur la réaction de Kamosé et d'Ouserhet, si les accusations d'Héby étaient fondées. Et, quant à lui, que dirait-il au gouverneur au sujet des meurtres d'Ipour et de Douaf ? Il ne voulait pas croire que son fils était responsable du second, tout en sachant que c'était possible. Mais pourquoi aurait-il avoué si naïvement avoir prémedité la mort du grand prêtre ? Croyait-il réellement que la soif de justice excusait tout ? Et que faire de cette information ? Il n'y avait aucune preuve. Dénoncer Héby à Horemheb était jouer le jeu des ennemis de son fils. Se taire eût été plus judicieux, mais le scribe en avait-il le droit ?

Un autre point restait à prendre en considération. Les avait-on suivis ? Psaro affirmait que l'on pouvait se fier à Parénefer. De son côté, Huy conservait certaines réserves. Ils retournèrent à la taverne où les deux serviteurs avaient convenu de se retrouver.

Parénefer n'était pas au rendez-vous.

« Quelque chose a mal tourné », dit Psaro en évitant le regard du scribe.

13

Malgré la nuit tombée, les rues poussiéreuses étaient bondées. L'éclat de la pleine lune, perchée haut dans le ciel, était assez vif pour renforcer celui des torches allumées dans la cité. Les gens se pressaient et se bousculaient, trop excités pour rentrer dormir. Partout fleurissaient des emblèmes victorieux : des colonnes de bois peint à chaque coin de rue, des guirlandes de couleurs vives drapées autour des fenêtres, et des statues dorées de Réchep³¹ et de Neith. Huy et Psaro, qui avaient rebroussé chemin, tentaient de se frayer un passage à contre-courant dans la foule. Le scribe sentait la panique monter en lui pour former une boule compacte à la base de sa gorge.

C'était comme dans ces cauchemars où l'on courait sans parvenir à progresser. Le cœur de Huy martelait : *Tu arriveras trop tard, tu arriveras trop tard* ; cependant il continuait à jouer des coudes, Psaro sur les talons, conscient de la curiosité qu'il suscitait, seul visage sombre au milieu de la joie ambiante.

Quand ils atteignirent le marché, ils trouvèrent la petite place plus encombrée encore, à ceci près que la marchande des Deux-Fleuves avait disparu. Son étal chargé de verroterie et de terre cuite était abandonné aux seuls soins du singe, qui avait fini ses dattes et, assis sur son postérieur, levait vers les passants des yeux ronds pleins de frayeur.

Espérant encore contre toute logique, Huy chercha désespérément la marchande. Il accosta le vendeur de l'étal le plus proche, un gros homme à la peau foncée imprégnée par le parfum des épices qu'il vendait.

« As-tu vu la femme de cet étal, là-bas ?

³¹ Réchep : dieu d'origine syrienne, figuré tel un homme armé d'une hache et d'un bouclier. (N.d.T.)

— Non... Où elle est passée ? On ne sait plus où donner de la tête, avec cette foule ! Tout de même, dit-il en se grattant le crâne, c'est bizarre qu'elle ne m'ait pas demandé de surveiller sa marchandise. Les jours comme celui-ci, les voleurs sont pires qu'une nuée de mouches sur une mule crevée. »

Huy était déjà parti et se faufilait entre les passants vers la maison où il avait laissé Nofretka et Héby moins d'une heure plus tôt. Impatiemment, il grimpa les marches étroites menant au deuxième, conscient que Psaro se trouvait toujours quelque part derrière, mais trop absorbé pour lui prêter attention.

La porte était ouverte. Huy s'approcha de la table sans même avoir l'idée d'un piège. Mais l'endroit était désert et il perçut le vide de la chambre voisine, d'où Héby avait surgi, avant même d'y entrer. C'était une petite alcôve, avec un lit étroit contre un mur et une commode sur laquelle étaient posées une lampe à huile cassée et des graines de tournesol grillées, sur un bout d'étoffe. La pièce principale, que le clair de lune permettait d'examiner sans peine, était telle qu'ils l'avaient laissée, avec le vin et les gobelets sur la table et les tabourets à côté. On ne décelait pas la moindre trace de lutte.

« Ils sont peut-être simplement partis après nous ? hasarda nerveusement Psaro, toute son assurance disparue.

— Si c'était le cas, la marchande serait encore là-bas », répondit sèchement Huy.

On s'était servi de lui pour remonter jusqu'à son fils. Héby et Nofretka avaient-ils bien mesuré le risque qu'ils prenaient, ou le jeune homme supposait-il que son père saurait s'entourer des précautions nécessaires ? Eh bien, le mal était fait. Désormais, seul importait de découvrir où ils avaient été conduits et où se trouvaient les comptes.

Le scribe parcourut à nouveau la pièce des yeux, espérant découvrir un indice, un message. Mais il ne vit rien, pas même une rayure sur le sol. Il y avait encore du vin dans le verre d'Héby. Huy le contempla, le cœur serré. N'avait-il retrouvé son fils que pour le perdre encore ? Les dieux étaient trop cruels.

« Qu'allons-nous faire ? demanda Psaro, dont l'expression s'était faite pathétique.

— Rentrer. Pour l'instant, nous ne pouvons rien. »

Une autre terrible question se formait dans son esprit : que dirait-il à Aahmès ?

L'aube d'un jour nouveau se leva, froide, claire, resplendissante. Si limpide était la lumière qu'à l'horizon d'orient, on voyait distinctement une tache blanche onduler entre le vert de la mer et le bleu du ciel. Et, comme par un fait exprès, derrière cette première voile apparut, gigantesque, le dieu Rê dans son char écarlate.

Le temps que le guetteur eût couru chez Kamosé pour lui porter la nouvelle et reçu les dix *chénâti* d'argent promis en récompense, d'autres voiles avaient rejoint la première. Miroitant dans la brume tandis que le soleil poursuivait son ascension, elles grossirent à une vitesse surprenante, poussées vers la cité par le vent du Nord. Avant peu, les pennons colorés en haut des mâts devinrent reconnaissables, mais tous savaient d'ores et déjà que c'étaient les vaisseaux-faucons du général. Horemheb était de retour.

Presque toute la cité afflua vers la jetée du camp, où accosterait la flottille. On avait dressé une estrade en bois, ornée de fleurs et de coquillages, sur laquelle s'étaient placés Kamosé, Ouserhet et les hauts fonctionnaires des administrations civile et militaire. Les navires approchaient, et les badauds installés sur le rivage adressèrent de grands signes aux passagers. Le vent avait tourné et les voiles flottaient faiblement, mais la mer était assez calme pour continuer l'approche à la rame. Il fallut un certain temps aux vaisseaux pour se ranger le long de la jetée. Sous le soleil déjà haut, ceux qui attendaient sur l'estrade transpiraient abondamment malgré le large dais de lin à liséré d'or tendu au-dessus de leur tête.

Le vaisseau amiral heurta le premier la jetée, qui vibra sous le choc. Cinq marins bondirent pour attraper les cordages lancés par leurs compagnons et se précipitèrent sur les lourdes bornes d'amarrage, après quoi ils coururent jusqu'au milieu du navire pour guider la passerelle et y dérouler une étoffe dorée afin que le général pût y avancer. Alors, précédé par deux officiers arborant la livrée blanc, bleu, or de la garde impériale et suivi par dix autres, Horemheb débarqua.

Sa haute coiffure, surmontée d'un plumet qui le faisait paraître encore plus grand, scintillait d'or au soleil. Aminci, la peau brunie, il foulait le sol de la jetée avec l'assurance d'un homme rentré en possession d'un royaume. Un murmure de crainte et de respect parcourut la foule. Un cavalier quitta le camp au grand galop en direction de la cité et, sans aucun doute, la nouvelle de l'arrivée triomphale du général volerait vers la capitale du Sud avant même qu'il eût fait son entrée dans la cité de la Mer.

Parmi la foule aux abords de l'estrade, Aahmès et Menouhotep assistaient sans grand intérêt à cette cérémonie, ne songeant qu'à Héby. À mesure que les troupes se déversaient des navires et s'alignaient sur la grande place carrée, ils s'obstinaient à le chercher des yeux, même s'ils savaient que c'était en vain.

À l'arrière des officiels, Sénofer et Méten regardèrent impassiblement Kamosé et Ouserhet accueillir Horemheb. Atirma et Hémet, vêtus de blanc et d'or, se tenaient sur le côté. Chérouiri allait et venait discrètement entre les groupes pour orchestrer l'ordre des hommages et des discours. Huy, tremblant intérieurement d'impatience que tout cela fût fini, observait, invisible au milieu de la foule. Il n'avait rien dit à Aahmès. Il tenait d'abord à élucider certains points, mais il savait bien, au fond, qu'il cherchait à repousser cette douloureuse confrontation. Lui-même ne pouvait se résoudre à admettre ce que lui répétait son cœur : que, selon toute vraisemblance, son fils était mort.

Il s'accrochait à un dernier espoir. Tout au long de la cérémonie, qui se poursuivit bien après le passage du soleil dans la barque-*seqtet*, le scribe ne perdit pas de vue Chérouiri, à tel point que, par moments, l'intendant le sentait et scrutait la foule, mal à l'aise. Enfin, cette réception protocolaire toucha à son terme. Les chars tirés par des chevaux empanachés furent amenés devant la caravane de litières richement décorées qui transporteraient les dignitaires à la résidence, où le banquet de la victoire durerait, pour certains des convives, trois jours et trois nuits.

Il fallut une heure pour que la foule se disperse, et une heure encore pour que la procession parvienne à destination. Alors le flot d'invités s'engouffra chez le gouverneur. Chérouiri n'était pas facile à trouver, mais Huy réussit à l'intercepter dans un couloir, derrière la grande cour où dînaient les hôtes les plus éminents.

« Chérouiri ! appela le scribe d'une voix si dure que l'intendant s'arrêta net.

— Huy ! Cela faisait longtemps. Pardonne-moi, mais le moment est mal choisi pour bavarder.

— Ah, non ! Pas de ça ! » répliqua le scribe, qui n'était pas d'humeur à se montrer poli.

Il l'empoigna par sa tunique et l'entraîna dans une petite antichambre, où il le poussa contre le mur.

« Que se passe-t-il ? s'alarmea Chérouiri, regardant derrière Huy comme pour chercher un moyen de s'échapper.

— J'ai vu Héby.

— Quoi ?

— Ne fais pas l'innocent. Il m'a tout raconté. Tu t'es bien moqué de moi, Chérouiri. Si tu veux toujours m'accompagner à la capitale du Sud, tu as intérêt à m'aider pour de bon. »

Chérouiri tenta de se redresser, mais son visage s'altéra et tout son corps s'affaissa. Soudain, il parut très las.

« Héby t'a fait venir ? demanda-t-il.

— Par l'entremise de Nofretka.

— Il m'était impossible de te parler de lui. J'avais donné ma parole.

— Cela, je le respecte. Mais, maintenant, plus rien ne t'empêche de me dire où il se trouve. »

Il n'espérait qu'à demi que Chérouiri le saurait et s'était donc préparé à l'expression impuissante qui se peignit sur son visage.

« Je ne sais pas... Je n'ai jamais su où il se cachait.

— Tu lui as fourni des vêtements.

— Je les ai déposés chez une marchande du quartier sud.

— Étais-tu au courant de ses relations avec Nofretka ?

— Oui. Je lui transmettais les messages d'Héby.

— Qui d'autre le savait ?

— Je l'ignore. Certainement pas Douaf, mais Méten devait s'en douter. Qu'est-il arrivé ? »

Brièvement, Huy lui relata les événements de la soirée précédente. Quand il eut fini, Chérouiri resta silencieux un long moment.

« Si quelqu'un t'a suivi, il a pu alerter ses maîtres avant qu'Héby ait eu la possibilité de s'échapper. Mais ton fils est plein de ressources, aussi ne perds pas tout espoir. Ce qui m'inquiète le plus est que Nofretka ait disparu, elle aussi. Elle aurait dû se trouver parmi les invités, aujourd'hui. Kamosé a déjà remarqué son absence. Mais il y avait trop à faire pour que cela suscite beaucoup de curiosité.

— À ton avis, qui a pu me faire suivre ?

— N'importe lequel d'entre eux. De la part de Kamosé, cela me paraît peu probable puisque tu travaillais pour lui. D'un autre côté, il tenait peut-être à s'assurer que tu ne découvriras rien de compromettant à son sujet.

— Et les deux frères ?

— C'est eux qui ont le plus à perdre.

— Kamosé et les autres ont-ils la moindre idée de ce qu'ils complotent ?

— Je pense que non. Et Kamosé ne sait pas encore que les comptes ont disparu.

— Je n'ai pas vu ces rouleaux. Héby affirmait les avoir en sa possession, mais je n'ai que sa parole.

— Pourquoi t'aurait-il menti ? »

Huy ne dit mot.

« Il faut retrouver Nofretka », déclara Chérouiri.

Oui, songea le scribe, à condition qu'elle et Héby soient encore en vie.

« Je t'aiderai, continua l'intendant. J'ai toujours été de ton côté. »

Une grande clamour monta dans la cour, saluant l'entrée des acrobates de Keftiou.

« Je dois partir. On va se demander où je suis.

— Nous démasquerons les coupables, lui jura Huy. Que nous retrouvions mon fils ou pas, avec ou sans les comptes. »

Il quitta Chérouiri et prit le sentier menant au pavillon. Indifférent aux réjouissances qui battaient leur plein, il ne pensait qu'à son enfant. Dans quel étrange combat, pour quel genre de justice Héby s'était-il engagé, au point que la fin lui parût justifier n'importe quel moyen ? Il semblait sincèrement épris de Nofretka, et elle de lui. Quel rôle la jalousie avait-elle joué dans son ardeur purificatrice ? Comment aurait-il pu laisser la jeune fille seule et partir au front, sachant que Douaf projetait de la marier à Méten ? Mais l'ombre qui pesait le plus lourdement sur le cœur du scribe était l'admiration d'Héby pour Horemheb. Exercer la justice était une chose. L'exercer au mépris des circonstances, sans souci de miséricorde en était une tout autre. L'existence imposait des compromis ; Huy l'avait durement appris et savait qu'Horemheb, en dépit de l'image qu'il présentait, n'était pas différent. Mais aux yeux d'Héby, la vie devait être canalisée de force dans la voie la plus droite. Ce genre d'intransigeance était périlleux. Huy pouvait seulement espérer qu'Héby survivrait et qu'avec le temps, il se déferait de ces dangereuses convictions.

Il ne croyait pas en un rédempteur universel, pas plus sur terre qu'au-dessus de la voûte métallique des cieux. Seuls existaient l'épreuve, l'erreur et un long tâtonnement aveugle – avec un peu de chance, en direction de la vérité.

Le petit pavillon semblait bien terne après la splendeur fastueuse dont la résidence était parée à l'occasion des festivités, cependant l'odeur de canard rôti, de *shemchémet*³² et de lentilles réconforta le cœur de Huy. Son corps las avait grand besoin de nourriture – et aussi d'alcool. Comme s'il avait lu dans ses pensées, Psaro vint à sa rencontre non avec une coupe de vin ou un gobelet de bière, mais avec un verre d'alcool de figue. Huy avala le liquide brûlant et, reconnaissant, le sentit se répandre à travers les canaux de son corps. Alors il prit conscience que Psaro l'observait attentivement.

« Pas de nouvelles de Nofretka, comprit le scribe sans avoir besoin de poser la question.

³² *Shemchémet* : plat à base d'épinards, de chou et autres légumes verts. (N.d.T.)

— Non, pas plus que de Parénefer, confirma le serviteur. Personne ne les a vus depuis hier. Méten a donné ordre d'apposer les scellés sur la maison.

— Déjà ?

— Il en a requis la permission auprès de Kamosé, en faisant valoir la nécessité de protéger la propriété de Douaf. En réalité, il n'y a qu'une petite garde mézai postée devant la porte. Plus personne n'y habite, mais j'imagine que Méten a un droit d'accès. »

Huy conserva le silence.

« Voudras-tu manger ? » demanda Psaro.

Huy accepta, mais se nourrit machinalement et sans appétit. La mélancolie qu'il avait réussi à repousser déferlait sur lui, maintenant qu'il était réduit à l'impuissance. Il ressentait un vide douloureux. Ses anciens espoirs n'avaient été ranimés que pour être anéantis. Mais s'il lui restait une chose à accomplir, dans ce cauchemar, c'était mener à bien le plan d'Héby en dénonçant les fraudeurs. Hélas, Huy craignait de plus en plus que de nouveaux crimes aient été commis.

« C'est ma faute, soupira Psaro.

— De quoi parles-tu ? demanda Huy, sortant de son apathie.

— Je n'aurais jamais dû me fier à Parénefer. J'ai été trop sûr de moi. »

Huy le consola d'un sourire.

« Tu as fait de ton mieux. Qui aurait pensé à prendre de telles précautions ? Tu as été bien moins négligent que moi. Je ne m'attendais pas à voir Héby et j'étais très loin de soupçonner un quelconque danger.

— Je ne comprends pas ce qui est arrivé à Parénefer... Il souhaitait nous aider et était profondément attaché à Nofretka. J'avais eu l'impression qu'il me montrait son cœur véritable.

— C'est un mauvais coup du sort, peut-être un détail infime. Si un enfant jette un caillou dans le Fleuve à un certain moment, d'une certaine manière, ce simple geste peut avoir une incidence sur tout le cours de l'histoire. Les mains des dieux effleurent jusqu'aux rides de l'eau. Nous ne pouvons qu'attendre pour voir ce qui en résultera. Héby était conscient des risques qu'il courait. Il a voulu me voir, me parler, me confier ses désirs et

ses rêves. Je ne saurai jamais ce qu'il a pensé de moi lors de cette rencontre ; mais il fallait qu'il le fasse, quels qu'en soient le prix et les conséquences.

— À t'entendre, on croirait qu'il est mort.

— Oui. »

Huy changea de position sur son tabouret et dit à son serviteur :

« Je suis épuisé comme si je n'avais jamais connu le repos de toute ma vie. »

Il alla se coucher en redoutant les mauvais rêves ; mais dès qu'il fut allongé, il sombra dans un sommeil aussi profond que celui d'un homme monté dans la Barque de la Nuit.

« Elle finira bien par nous le dire, affirma Sénofer.

— Oui, mais peut-être trop tard, répliqua Méten.

— Que veux-tu ? Nous ne pouvons pas la torturer. Elle est notre seul recours, si nous voulons mettre la main sur la fortune de Douaf.

— Maintenant, elle ne m'épousera plus.

— Si elle meurt, les biens de son père iront à l'État et seront gérés par Kamosé, à moins que nous ne précipitions sa chute.

— Et le moyen d'y parvenir, sans les comptes ? »

Sénofer se tapota pensivement les dents. Les frères s'étaient esquivés du banquet aussi tôt qu'ils l'avaient pu. Malheureusement en un sens, cela leur avait été facile car ils étaient assis loin d'Horemheb, qui n'avait pas une seule fois tourné les yeux vers eux. Parmi les présents remis par le général, il n'y avait rien pour les fils d'Ipour. Même la nomination de Sénofer au poste de son père n'avait pas été confirmée.

« Kamosé trame quelque chose. Crois-tu qu'il se doute ?

— Non, il est trop stupide.

— Il est très proche de son gendre, dont l'espion nous a conduits à Héby. Si Atirma n'avait pris la décision de faire suivre Huy, nous ne l'aurions jamais retrouvé. Comme quoi les plus stupides ne sont pas ceux qu'on pourrait croire.

— Je savais qu'Héby était vivant ! Je le sentais ! dit Méten d'un air sombre.

— Pour ma part, admit Sénofer avec amertume, je ne me serais pas douté qu'il voulait nous trahir.

— Il nous aurait vendus à Horemheb.

— Pourquoi ? »

Méten esquissa un haussement d'épaules.

« Pour Nofretka. Pour le pouvoir. »

La faible lumière d'une lampe à huile solitaire trouait la pénombre du cabinet de travail. Peu de chose y avait changé depuis la mort d'Ipour. Sur le bureau massif, au centre de la pièce, se trouvait une carafe de vin. Sénofer s'en servit une coupe et but à longs traits.

« Nous devons en finir avec Kamosé. Il faut que tu deviennes gouverneur.

— Tel était le plan initial, mon cher frère. Mais sans preuve...

— Nous l'exécuterons quoi qu'il en coûte, dit Sénofer d'un ton sinistre. Il ne sera pas dit qu'Héby nous aura arraché la victoire. Si nous ne pouvons tracer le sillon comme nous l'entendions, nous en creuserons un autre.

— Que faut-il faire ?

— Atirma doit mourir, même si c'est moins satisfaisant qu'une disgrâce, puisque sa veuve héritera de ses propriétés.

— Tu pourras encore l'épouser. Elle y consentira.

— Certes. Et toi, tu épouseras Nofretka. Ne t'inquiète pas pour son consentement. Nous la droguerons et elle ne vivra pas longtemps après ses noces.

— Tu es fou ! Nous ne pourrons jamais...

— Il le faut ! Je n'échouerai pas tout près du but, après avoir mûri mon plan si longtemps. Douaf te destinait Nofretka. Kamosé sanctionnera cette union, sans quoi nous révélerons à Horemheb quel sort ont connu ses prisonniers de guerre.

— Cela ne sert à rien, sans les comptes, lui rappela Méten.

— Kamosé ne sait pas que nous ne les avons plus.

— Mais Horemheb les réclamera.

— Nous n'aurons peut-être pas à aller le trouver. Il se peut que la menace suffise.

— Et si Kamosé demande à les voir ? »

Sénofer se mordit les lèvres.

« Retournons interroger Nofretka.

— Qu'est-ce qui te rend si sûr qu'elle connaît la cachette ?

— Elle est la complice d'Héby. Il n'a pu les prendre sans son aide. Comment serait-il entré dans la maison ? Tu es vraiment trop idiot, Méten ! s'exaspéra Sénofer en foudroyant son frère des yeux. Pourquoi as-tu assassiné Douaf ?

— Il fallait qu'il meure. Il commençait à me soupçonner.

— D'être l'amant de sa femme ?

— C'est pour cela qu'il l'a tuée. Elle ne serait jamais partie sans me prévenir. Alors, je l'ai surveillé. Je l'ai trouvé, penchée sur elle, dans le tunnel où il l'avait enterrée. Il devait mourir.

— À t'entendre, on croirait en vérité que tu t'étais entiché de Méritrê, remarqua Sénofer avec mépris. Connais-tu ton propre cœur ?

— Tu ne sais pas ce que c'est que l'amour et tu ne le sauras jamais.

— C'est un sentiment dont tu devrais te garder à l'avenir. Il n'a pas sa place dans la vie des grands hommes. L'étoile d'Horemheb se lève, à nous de rester dans son sillage. Pourquoi ne nous a-t-il pas accordé un regard ? Pourquoi n'a-t-il pas confirmé mon rang ?

— Attendons que la fête se termine. Alors, nous serons fixés.

— D'ici là, il faut récupérer les comptes.

— Et si elle refuse de parler ?

— Alors, tant pis pour elle !

— Que vas-tu lui faire ? Elle est devenue indifférente à la douleur. Je me demande si nous pouvons lui infliger un pire supplice que celui qu'elle subit déjà.

— Alors, fouillons la maison de fond en comble. »

De rage, Sénofer se mordit l'index jusqu'au sang. Mais tout n'était pas perdu. Par un pur hasard ou un cadeau des dieux, ils avaient retrouvé Héby et avaient pu le débusquer dans sa tanière. Le serpent qui s'apprête à mordre est si fasciné par sa proie qu'il ne voit pas la fourche sur le point de le transpercer.

Ainsi en avait-il été d'Héby, qui avait failli causer leur perte mais qui, désormais, ne les ennuierait plus. Dommage qu'ils n'aient pu apprendre de lui ce qu'il avait fait des comptes. Il semblait endurci contre toutes les drogues. Du moins, ils l'avaient capturé ! Une chance qu'Atirma eût directement

envoyé son espion chez Sénofer. Mais le jeune prêtre savait pourquoi il avait agi ainsi. C'était pour cette même raison que le nom d'Atirma n'était pas entaché par les comptes : sur le papier, il s'était borné à acquérir légalement des prisonniers de guerre. Atirma évitait de se salir les mains et restait à couvert.

Or, cela convenait parfaitement à Sénofer. Car aussi longtemps qu'Atirma se croirait à l'abri des frères, il ne se méfierait pas d'eux.

Un groupe de soldats ivres, regagnant les baraquements au petit jour, découvrit le corps d'Héby sur le sable blanc du rivage. L'élégante tenue qu'il avait revêtue pour rencontrer Huy était toute déchirée, ensanglantée et tachée par le sel marin. Il gisait face contre terre et les soldats, rapidement dégrisés, eurent du mal à le retourner sur le dos même en s'y mettant à quatre. Ils appréhendaient la vision qui les attendait, toutefois, hormis une légère bouffissure, le visage d'Héby était intact. Il n'avait pas séjourné dans l'eau assez longtemps pour être dévoré par les poissons, ni sur la plage pour être lacéré par les oiseaux. Un des soldats, préposé aux écuries, reconnut le jeune charrier. Deux des hommes restèrent auprès du corps tandis que leurs compagnons couraient donner l'alerte au camp.

Il suffit à Huy de voir l'expression du messager d'Ouserhet pour deviner quelle nouvelle il apportait. Psaro était parti en ville dans l'espoir de retrouver Parénefer, et le scribe fut soulagé d'être seul. Il se sentit envahi par la colère, puis par une sorte d'engourdissement. Héby était resté un rêve. Ils n'avaient pu surmonter la distance qui les séparait durant la brève entrevue accordée par les dieux et, en vérité, son caractère avait inspiré à Huy bien de l'inquiétude. Mais il avait été son enfant, son fils unique, l'homme qui aurait dû perpétuer son lien avec la terre lorsque lui-même ne serait plus. Huy fut étreint par la conscience aiguë de son âge et de sa propre futilité, mais toute son énergie vint immédiatement à la rescouasse. Le temps n'était pas à l'accablement ! Pour la même raison, il résista sans peine à la boisson. Même s'il brûlait de noyer son chagrin dans l'alcool, il savait que la première gorgée suffirait à diluer sa volonté pour changer tout son être en un bourbier de remords.

La tristesse l'emplissait d'une douleur qui irradiait dans ses épaules, ses cuisses, son cœur, ses entrailles. On eût dit que le vide et les ténèbres s'étaient abattus sur lui, et ses pensées volèrent vers l'unique personne semblable à une île dans cet océan de solitude. Il avait à peine songé à Senséneb depuis son arrivée à la cité de la Mer et, même dans son chagrin, il se demanda impitoyablement pourquoi il en avait à présent un besoin si désespéré.

Telle fut la succession de sentiments qui occupèrent le temps où le messager attendait, contemplant un homme tourné entièrement en lui-même. Le scribe se reprit et décida qu'il se rendrait au camp, puis chez Aahmès.

Ouserhet avait fait allonger Héby sous une des tentes encore non démontées, car l'évacuation avait commencé. Les soldats réguliers ignoraient ce que le sort leur réservait, mais la plupart étaient transférés dans une nouvelle base proche de la capitale du Nord. Seule une compagnie resterait sur place, pour servir de liaison avec les troupes laissées dans la région enfin pacifiée et redevenue province de la Terre Noire. De nouveaux troubles étaient improbables : Horemheb avait fait exécuter tous les hommes entre quatorze et quarante ans. Les vieux mourraient bientôt, quant aux jeunes, ils grandiraient sous un nouveau joug. Ils continueraient à courber l'échine pendant au moins deux générations. Tel était le châtiment.

Héby ne reposerait pas là longtemps. Plus tard dans la matinée, les assistants de l'embaumeur viendraient le chercher pour l'emporter dans la tente-*ibou*, où il subirait la purification et les premiers préparatifs en vue de l'immortalité. Il faisait chaud, et malgré les pans de lin humide tendus à l'intérieur de la tente et les quatre soldats maniant des éventails, les mouches pullulaient. Les mouches, les vautours, les poissons, pensa Huy : les dieux les avaient créés pour nettoyer la pourriture des hommes, la pourriture que devenaient les hommes après la mort. Pas étonnant si ces trois espèces étaient exécrées ! Elles rappelaient trop aux humains leur vanité. Huy contempla son fils, pareil à une statue sculptée trop brutallement. Les muscles des bras et la chair du nez s'étaient affaissés : était-ce là l'être

vibrant d'espoir et d'ambition avec lequel il discutait la veille, pour l'avenir duquel il s'était inquiété ? Les morts avaient quelque chose de vulnérable ; leurs seuls droits étaient ceux que leur concédaient les vivants. Avaient-ils vraiment encore besoin de nourriture et de boisson ? se demanda le scribe. Les fruits de pierre et le vin peint pouvaient-ils les désaltérer ? À quoi ressemblaient les Champs d'Éarrou ? À coup sûr, le seul bonheur parfait ne se trouvait que dans un néant où la douleur n'existe pas, dans l'oubli, dans les ténèbres inaccessibles aux rayons d'Aton, où il n'y avait ni froid ni chaleur, ni humidité ni sécheresse. Le bonheur et la douleur n'alliaient pas l'un sans l'autre, tels Nout et Geb, tels les sens et l'existence. Sans doute la mort était-elle une délivrance et non la continuation de cette lente agonie, cette longue incertitude. *Je suis né. Je ne sais pas qui je suis ni ce que j'étais. Une lumière intense blesse mes yeux, les sons explosent autour de moi. Une douleur est proche, qui ne ressemble à rien de ce que j'ai connu avant – au-delà des hurlements et des spasmes qui m'ont précipité au grand jour.*

Rien ne retenait Huy dans cette tente : en vérité, il aurait aussi bien pu observer une statue assez peu ressemblante de son fils. Pourquoi son cœur était-il si insensible ? Ce qui lui importa plus fut l'accordade chaleureuse d'Ouserhet quand ce dernier lui présenta ses condoléances. Cette reconnaissance mutuelle de la souffrance était-elle l'unique consolation accordée par les dieux, en échange de l'infortune d'être né humain ?

Huy se reprit. Quelles pensées nous assaillent dans le malheur ! Mais d'autres préoccupations nécessitaient son attention.

« Qu'en sera-t-il de sa mémoire ? demanda-t-il au commandant.

— Il n'a jamais été signalé officiellement comme déserteur. Maintenant que la mer nous a rendu son corps, nous connaissons la vérité : il est tombé par-dessus bord. »

Ainsi Ouserhet mentait, lui offrant le peu de secours et de réconfort qui étaient en son pouvoir. Malgré ce qu'Héby lui avait dit de son chef, Huy lui en fut reconnaissant. Il se refusait à tout préjugé. Il ne connaissait pas le cœur d'Ouserhet, mais ne

pouvait croire que cet homme fût responsable de la mort de son fils.

Il avait eu l'intention de se rendre immédiatement chez Aahmès, mais, de retour dans le pavillon, il se sentit écrasé par la fatigue. Geb semblait attirer lourdement son corps vers le sol. Psaro n'était pas encore rentré. Le scribe prit un bain et se changea seul, se rappelant le temps où il n'était pas haut fonctionnaire à la cour, où il vivait, solitaire, dans une petite maison près du port de la capitale du Sud. Tant d'années plus tôt... Depuis, bien des choses étaient arrivées et pourtant si peu, en définitive. Une série d'événements mineurs et un ou deux grands moments, construisant une vie. Et après tout, pourquoi pas ? Qui était-il, pour s'attendre à ce qu'elle revêtît plus de sens ?

Il commanda une litière pour traverser la ville. Pendant le trajet, il garda les rideaux baissés et se concentra sur le rythme du véhicule et sur les bruits de la rue. La fête se poursuivait à la résidence, même si les principaux invités s'en étaient allés depuis longtemps pour vaquer à de plus importantes affaires. Horemheb était encore dans la cité. Il ne partirait pas pour la capitale du Sud avant d'avoir consulté les derniers rapports de ses espions. Mais Huy n'était pas disposé à se soucier du sort du pays, du moins pour l'instant. D'ailleurs, il ne pouvait en rien influer sur lui.

La demeure de Menouhotep avait un aspect plus accueillant. Elle avait été nettoyée et, tout en suivant le serviteur, Huy remarqua que quelques-unes des pièces étaient rouvertes. Le soleil les inondait de lumière comme pour se moquer de la mission qu'il avait à accomplir.

Menouhotep vint à la rencontre du visiteur. Il avait à la main un pavois et marchait d'un pas vif, le regard brillant. Mais sa mine s'assombrit lorsqu'il vit le visage de Huy.

« Tu as eu de mauvaises nouvelles... »

Il le conduisit sur une terrasse dominant une cour intérieure paisible. Ils s'assirent à l'ombre fraîche d'un berceau de verdure formé par des branches de vigne vierge. De son mieux, Huy relata son histoire, omettant tout ce qui pouvait blesser Menouhotep, ne s'interrompant qu'une seule fois pour pleurer.

Le marchand l'écouta, puis versa lui aussi des larmes silencieuses. Il parvint à surmonter son émotion et dit en soupirant :

« Donc, il s'est noyé. Était-ce un accident ? Que faisait-il en ville ?

— Je ne le sais pas exactement. Je crois qu'il menait à bien une mission secrète pour le compte de l'armée.

— Je vois. »

Une légère note de fierté perçait dans la voix du marchand.

« Souhaites-tu l'apprendre à Aahmès ? lui demanda le scribe.

— Je pense que cela t'incombe. C'était ton enfant.

— Où est-elle ?

— Tu la trouveras dans la cour est. Veux-tu que je t'accompagne ?

— Non. Elle aura besoin de toi ensuite, mais je préfère lui parler seul à seule. »

Aahmès était debout, baignée par un rai de soleil. Dès que Huy entra dans la cour, elle comprit aussi sûrement que si tout avait été inscrit en détail sur son front.

Après lui avoir parlé il resta auprès d'elle, incertain de la conduite à tenir. Il prit conscience qu'elle n'avait pas besoin de son réconfort. Menouhotep l'attendait, et elle alla vers lui sans même se retourner. En la regardant partir, le scribe comprit qu'il n'avait pas de place dans le présent d'Aahmès : il n'appartenait qu'à son passé. Lorsqu'il la reverrait, ce serait pour lui dire adieu, et, Héby n'étant plus là pour les relier par des fils invisibles, même si ni l'un ni l'autre ne le disait, cet adieu serait à tout jamais.

Il retourna rapidement à la résidence. Comme en réponse à une prière muette, il y trouva un fonctionnaire de la capitale du Sud. Sa présence pouvait uniquement signifier qu'on le rappelait à la capitale. Comme toujours, Ay avait tout calculé à la perfection.

Mais la mine triste et sérieuse de Néfer-abou en lui remettant le rouleau de papyrus prévint toute salutation joyeuse. Le message, écrit de la main soigneuse de Kenna sous la dictée du

roi, n'indiquait rien d'anormal, en dehors d'une certaine urgence. Huy leva des yeux interrogateurs vers son collègue.

« Que se passe-t-il ?

— Pharaon ne se porte pas bien.

— Ah !

— J'ai également des messages pour Kamosé et Horemheb. Le roi a appris le retour triomphal du général. Il veut que tu reviennes maintenant, avec moi.

— Quand, exactement ?

— Dès que le navire sera prêt à repartir.

— J'ai besoin au moins d'un jour encore.

— As-tu réussi dans tes recherches ? »

Huy lui expliqua ce qui était arrivé.

« Il faut veiller aux préparatifs. Mon ex-épouse et son mari s'occuperont des obsèques, mais je désire prendre les frais en charge.

— Je ne doute pas que nous rattraperons le temps perdu pendant le voyage. Nous aurons le vent avec nous.

— Le roi est-il très gravement malade ? s'enquit Huy.

— Bientôt se produiront de grands bouleversements, murmura Néfer-abou.

— Où te retrouverai-je ?

— Dans ma cabine, à bord de la *Déesse-de-Vérité*. Laisse un message pour moi si je me suis absenté. Et, Huy... ne tarde pas trop. Vois-tu, je ne supporte pas l'odeur du poisson. »

Psaro était revenu bredouille. Parénefer semblait avoir disparu aussi complètement que sa maîtresse. Mais leurs corps n'avaient pas été rejetés sur le rivage, ce qui signifiait qu'ils étaient encore en vie, quelque part. Héby était mort parce qu'il n'était plus utile.

« Va chez Horemheb et sollicite une audience, dit Huy à son serviteur, qui le regarda d'un air effaré.

— Je n'ose pas !

— Mais si. J'écrirai la requête. Horemheb se souviendra peut-être de moi et cette lettre éveillera sa curiosité. Je suis sûr que tu reviendras m'annoncer qu'il m'accorde un entretien. »

Huy déroula son écritoire de cuir et sortit sa palette, puis choisit un nouveau calame dont il mâcha l'extrémité pour former le pinceau. Ensuite, il cracha dans l'encre noire afin de l'humidifier, pendant que Psaro apportait un petit godet rempli d'eau. Huy déploya un rouleau de papyrus neuf sur l'écritoire. Le maintenant fermement de la main gauche, il trempa son pinceau dans l'eau et traça des signes élégants d'une main exercée. Il puise un réconfort inattendu dans ces gestes familiers, dans l'odeur de l'encre, le contact du jonc et du papier. Il mesura combien il avait eu besoin d'être rassuré par ce qu'il faisait le mieux. Il ne recherchait pas l'horreur de la vie. Pourquoi s'arrangeait-elle toujours pour le trouver ?

Mais il était encore debout, et tout apitoiement sur soi-même ne lui inspirait qu'impatience. Il regarda avec satisfaction le papier d'excellente qualité s'imprégnier d'encre, puis s'irrita en constatant que, dans sa hâte, il avait répété la même expression ; en même temps, il sut que l'irritation était le début de la guérison. Il se sentit immédiatement coupable que son chagrin eût été de si courte durée. Mais il avait à peine connu Héby. Une partie de sa peine provenait simplement d'un attachement sentimental pour le passé. Si les larmes soulageaient, elles ne duraient qu'un temps et l'être humain était plus résistant qu'on ne pensait. Huy se rappela l'époque où Nergal avait ravagé le pays une première fois. Davantage d'hommes que de femmes avaient succombé. Dix jours après l'année de deuil, les nouvelles veuves étaient remariées. On croyait ne jamais se consoler de la disparition d'un être cher, d'une erreur ou d'une occasion manquée, mais la vie était trop brève, trop impitoyable pour permettre de se complaire dans le regret.

Huy termina la lettre, la sécha et la roula, puis l'attacha avec un lien de joncs avant de la confier à Psaro.

« Pars sur-le-champ. Ne la remets à personne, sauf au secrétaire particulier d'Horemheb. Prends mon insigne de fonctionnaire, il te facilitera la tâche. »

Il avait prévu une longue attente. En fait, les serviteurs de la résidence commençaient à peine à allumer les fours pour préparer les repas de la mi-journée quand Psaro s'en revint,

rouge et surexcité, mais contrôlant son exubérance par respect pour le deuil récent de son maître.

« Il va te recevoir. Je dois y retourner avec toi immédiatement. »

En toute hâte, Huy se lava et se parfuma, après quoi Psaro l'aida à se farder et à se peigner. Horemheb avait envoyé une litière où les deux hommes s'installèrent pour couvrir la courte distance qui les séparait de la résidence.

Huy se demandait s'ils seraient accueillis par Kamosé, mais le gouverneur ne parut pas. Ils furent conduits directement dans la modeste suite orientée vers le Fleuve où logeait le général. Huy fut introduit dans une pièce sombre au plafond bas, dominée par une table massive à laquelle Horemheb était assis.

« Je me souviens de toi, dit le général. Bien du temps a passé depuis cette première rencontre³³. Que veux-tu ?

— Je détiens certaines informations.

— Toi aussi ? Ay se meurt sans héritier direct, et un nombre sidérant de gens ont soudain des informations à me communiquer.

— C'est une chose que tu dois absolument savoir avant de repartir pour le sud.

— Quoi donc ? interrogea Horemheb en le dévisageant de son regard perçant.

— Demande à Kamosé les comptes des ventes d'esclaves.

— Celles des prisonniers de guerre ? Pourquoi devrais-je m'en soucier ? L'argent sera versé dans le trésor du roi.

— Comme tu le disais, le roi se meurt, répondit Huy, décidé à ne pas se montrer ébranlé par la confirmation de ses pires craintes. L'armée du Sud lui est fidèle. La tienne attend encore sa solde.

— Tu es bien renseigné.

— Ce ne sont que des évidences.

— Pourquoi devrais-je me charger de cela ?

— Tu as un grand destin devant toi. Ne laisse rien en suspens sur ton passage. »

³³ Cf. *La Cité de l'horizon*, 10/18, n° 2568.

Horemheb lança un coup d'œil à son secrétaire, assis à une table de taille beaucoup moins imposante.

« Horemsaef ?

— Oui ? dit l'homme, relevant la tête.

— Dehors. »

Sans bruit, les yeux baissés, l'homme rassembla ses papiers et partit sous le regard attristé de Huy. Était-ce ainsi que les gens seraient traités, dorénavant ? Il aurait crédité Horemheb de plus d'intelligence.

« Maintenant, dis-moi ce que tu sais ! » ordonna le général.

Pesant soigneusement ses mots, Huy s'exécuta. Quand il eut fini, Horemheb souriait.

« Travaillais-tu pour Ay ?

— Il m'a donné congé afin de chercher mon fils.

— Cela ne m'étonne pas.

— Il vient de me rappeler à la capitale du Sud. Je pense que tu le sais ?

— En effet, Néfer-abou m'a transmis les lettres.

— Il n'y a plus grand-chose que je puisse accomplir ici.

— Tu as agi à bon escient en m'informant de cette affaire, Huy.

— Merci.

— Tu auras du travail à la capitale du Sud tant que tu le désireras. »

Le scribe s'inclina et prit congé. Horemheb le regarda partir et attendit un instant avant de se lever pour s'approcher du balcon étroit qui dominait le Fleuve. De là, Ouserhet avait écouté toute la conversation.

« Je te le jure, je ne savais pas que Huy connaissait l'existence des comptes.

— Tu ne savais même pas qu'ils avaient disparu ! répliqua Horemheb d'un ton cassant.

— Méten en était responsable.

— Mais toi, tu étais responsable de Méten et des autres. Tu avais ordre de veiller à mes intérêts.

— C'est ce que j'ai fait ! Qu'importe si Huy s'est procuré les comptes ? Ton nom n'y est pas mentionné.

— Je ne veux pas que vous tombiez, Kamosé et toi. Vous êtes des hommes précieux.

— Les seuls à punir sont Sénofer et Méten. Je t'ai parlé de mes soupçons à leur égard. Voilà qui semble les corroborer.

— Huy n'est pas homme à s'arrêter à la surface.

— Si les frères meurent, il croira que justice a été faite.

— Tout dépend de ce qu'Héby lui a révélé.

— Certes. Mais même si son fils nous a dénoncés, Kamosé et moi, ton nom est protégé. Nous sommes les deux seuls à connaître ton rôle dans cette affaire.

— Tu as agi avec sagesse, Ouserhet. Quel dommage qu'Atirma ait envoyé son espion chez les frères ! Héby ne serait pas mort. Mais peut-être était-ce nécessaire. Il était trop dangereux.

— Oui, acquiesça Ouserhet d'une voix atone.

— Les dieux se rient de nous. À présent, nous n'avons plus besoin de cet argent. Nous ne sommes plus obligés de financer une armée pour nous emparer du Trône d'Or. Ay se meurt, et je suis le seul homme de la Terre Noire qui puisse ceindre la double couronne après lui.

— En vérité, dit le commandant, tu es digne de devenir le Dieu-sur-Terre. »

Ouserhet était un soldat loyal, qui avait servi sous Horemheb pendant plusieurs campagnes. Mais, dans son cœur, le doute commençait à germer. Il était navré pour Huy et espérait qu'il ne découvrirait jamais la vérité. Il lui semblait qu'une terrible boucle venait d'être bouclée : Ipour et Douaf étaient morts, puis Héby. Maintenant le piège se refermait sur les frères, et Huy, à son insu, servirait d'appât tout en déclenchant le mécanisme.

« Le scribe va essayer de se procurer les comptes, dit Horemheb. Je veux que tu découvres si les fils d'Ipour les ont en leur possession. Que Kamosé envoie un homme de confiance pour les leur réclamer. »

Vers la fin du jour, Huy et Psaro allèrent dans la taverne du port. Huy n'éprouvait aucun désir de retourner dans le pavillon. Il avait besoin de fuir tout ce qui était lié au pouvoir de près ou de loin. Il approchait de l'entrée, le cœur ressassant la

disparition d'Héby, quand un homme caché derrière une colonne se pencha et lui toucha le bras.

Les nerfs à vif, Huy bondit en arrière en cherchant son couteau. Mais il ne dégaina pas. L'homme s'était avancé dans la lumière du soir et se tenait devant lui, les yeux baissés.

« Parénefer !

— Oui, c'est moi.

— Tu as beaucoup à m'apprendre.

— Je sais. Je ne suis pas venu te voir plus tôt parce que, depuis l'autre jour, je n'ai pas dessoûlé.

— Ta négligence a provoqué l'irréparable.

— Ce n'était pas ma faute.

— Alors, que s'est-il passé ? jeta Psaro d'un ton sec. Comment as-tu pu nous perdre de vue ? Tu étais censé nous protéger.

— Je le sais bien, hélas ! Je suivais un homme que je ne connaissais pas – j'ai appris depuis qu'il travaille pour Atirma et n'est pas de la ville. C'est un petit homme malin, qui se faufile comme un chat ; mais je ne l'ai pas quitté des yeux jusqu'au quartier sud. »

Parénefer, qui avait commencé à s'expliquer précipitamment, se calma et continua d'un ton plus posé :

« Il venait de traverser la grande artère est-ouest et j'allais en faire autant quand deux chars apparurent, ouvrant la voie à une colonne de prisonniers auxquels on faisait traverser la cité. Les dieux seuls savent ce qu'ils faisaient en plein centre-ville ! Ils avaient dû être débarqués au port par accident, et non sur les jetées militaires. Ils étaient nombreux. Quand ils furent passés, je n'avais plus aucun espoir de rattraper l'espion, pourtant j'ai essayé. Je me suis dirigé vers la place où vous deviez vous rendre. Mais quelqu'un m'a assommé par-derrière. Lorsque j'ai ouvert les yeux, j'étais couché dans une vieille barque du côté du port et il faisait nuit noire.

— Tu aurais dû venir immédiatement nous trouver, lui reprocha Psaro. Qu'est-ce que ça veut dire, de te cacher et de boire comme un ivrogne ?

— J'avais honte. Accepterez-vous encore mon aide ?

— D'accord, dit Huy. Je crois qu'elle nous sera précieuse. »

Chérouiri quitta la demeure d'Ipour au comble de la surexcitation. Tout au long de l'entretien qu'il venait d'avoir avec Sénofer et Méten, il avait eu grand-peine à affecter la bonhomie, voire l'indifférence. Par chance, les deux frères paraissaient aussi anxieux d'écourter la conversation que lui de s'en aller. Il lui restait fort à faire et il disposait de peu de temps. Kamosé s'attendait à ce qu'il regagne la résidence immédiatement après, or l'intendant n'en avait pas l'intention, vu ce dont il venait d'avoir confirmation. Du moins n'aurait-il pas à chercher Huy. Ils avaient déjà convenu d'un rendez-vous, et Chérouiri savait qu'il n'était pas suivi. Kamosé lui accordait une confiance aveugle.

Néanmoins, il emprunta des ruelles peu fréquentées pour ne pas risquer de rencontrer quelqu'un de connaissance. Tout en marchant d'un pas pressé, il fit le point sur ces derniers rebondissements.

À peine quelques heures plus tôt – et pourtant cela paraissait déjà si loin ! –, Kamosé, pâle et troublé, lui avait ordonné de se rendre chez Sénofer et Méten pour exiger les comptes officiels des ventes d'esclaves. Horemheb demandait à les voir sans délai. Muni de l'insigne du gouverneur mais se passant d'escorte, Chérouiri était allé trouver les deux frères sur-le-champ. Dès le premier instant, il fut évident qu'ils n'avaient pas les papyrus. Le tout n'était pas encore retranscrit au propre, avaient-ils prétendu ; il fallait vérifier les calculs de Douaf. Méten tiendrait une copie à la disposition du général le lendemain à la même heure, si le général voulait bien patienter. Mis au courant par Huy qu'il avait rencontré la veille au soir, Chérouiri sut interpréter leur affolement et comprit que le scribe avait vu juste.

Celui-ci l'attendait impatiemment sur le gaillard d'arrière de la *Déesse-de-Vérité*, qui le ramènerait sous peu dans la capitale. En montant dans le vaisseau, Chérouiri en aspira l'odeur avec délice. Il admira la texture du bois, le gouvernail et les rambardes, la poupe surélevée et la proue élancée. Si seulement il avait pu être à bord au moment où l'on appareillerait pour le sud !

Rapidement, il révéla à Huy ce qu'il avait appris.

« Mon fils disait donc vrai ! Ils ne possèdent ni les comptes authentiques ni les faux. Les uns sans les autres ne leur serviraient d'ailleurs à rien. Héby devait ignorer où ils se trouvaient. S'ils pensaient encore qu'il savait, ils ne l'auraient pas tué.

— N'oublie pas que Kamosé, Ouserhet et Atirma sont également compromis.

— Ils sont perdus si les frères se servent des comptes pour leur nuire. Comment est Kamosé ?

— Soucieux et contrarié.

— Surveille-le de près, Chérouiri. Il se peut que les ramifications soient plus profondes que nous ne le soupçonnons.

— Très bien, répondit l'intendant, incertain de ce que le scribe voulait dire mais prêt à coopérer. Cependant, notre priorité est assurément de récupérer les comptes avant eux. Nous avons allumé un brasier sous leurs pas.

— Grâce à Parénefer, nous pourrons pénétrer chez Douaf.

— Je crains que tu ne t'abuses. La maison est gardée. Même un serviteur n'a pas le droit d'y entrer !

— Il existe un chemin secret que Parénefer m'aidera à retrouver. Je dois agir au plus vite. Quant aux frères, qu'ils ne t'inspirent pas d'inquiétude. Ils sont pris à la gorge et ne pensent plus qu'à forger un document satisfaisant pour Horemheb, s'il consent à attendre. Rapporte leur message à Kamosé sans tarder. Ils doivent être sur des charbons ardents !

— Quand nous reverrons-nous ?

— Inutile de fixer un rendez-vous, nous nous retrouverons chez le gouverneur. Selon moi, maintenant que ses soupçons

sont en éveil, Horemheb va les faire arrêter. Peut-être aussi les trois autres. Observe la situation et tiens-moi au courant.

— Détruire les deux frères, c'est ce que tu veux par-dessus tout ?

— Oui, répondit le scribe. C'est eux qui ont assassiné mon fils.

— Il était comme toi, soupira Chérouiri. Il croyait en la même sorte de justice. »

Une fois seul, Huy regarda dans son cœur. Il n'était pas sûr d'aimer ce qu'il y voyait, mais il avait peu de temps pour l'introspection et il n'était pas question de faire marche arrière s'il voulait provoquer le dénouement de cette tragédie.

En outre, il n'espérait pas seulement trouver les comptes, dans la demeure de Douaf. Son instinct lui disait que Nofretka était en vie.

Il laissa à Chérouiri le temps d'arriver chez le gouverneur puis quitta le navire, après avoir confirmé à Néfer-abou que tout était en bonne voie et que le départ ne serait pas repoussé au-delà d'un jour. Il se disait que s'il n'avait pas résolu cette affaire d'ici la prochaine révolution du soleil, il n'y parviendrait jamais et que, satisfait ou non, il reprendrait la route du sud le lendemain à la même heure.

Parénefer avait indiqué à Huy le bouge où il s'était réfugié pour noyer ses remords dans l'alcool, et ils s'y retrouvèrent. C'était un endroit sombre et si chaud que l'atmosphère y était irrespirable. Parénefer attendait près de l'entrée et alla immédiatement au-devant de Huy.

« Personne ne t'a vu ?

— Non, j'en suis certain.

— Alors, partons. »

Ils parcoururent rapidement les rues menant au Fleuve, qu'ils remontèrent jusqu'au petit abri à bateaux où aboutissait le tunnel. Parénefer y avait déjà dissimulé des torches. Il les alluma, puis ils firent basculer la dalle et descendirent l'escalier dérobé.

Le tunnel leur parut plus court, mais non moins sinistre. Dans leur cœur résidait la crainte que les frères n'aient placé un poids sur la trappe de la resserre ; toutefois, aucune précaution similaire n'ayant été prise pour bloquer l'entrée près du Fleuve,

cela paraissait peu probable. Peut-être avaient-ils encore besoin du souterrain. Peut-être l'utilisaient-ils en ce moment même.

Huy avait sur lui le coutelas de bronze qui était la seule arme qu'il possédait. Un batelier lui avait appris à s'en servir des années plus tôt, mais il en avait rarement eu l'occasion. Cependant, il n'était pas peu fier de ce talent inhabituel chez un scribe, et encore plus chez un haut fonctionnaire. Il est vrai que les hauts fonctionnaires n'avaient pas pour habitude de parcourir des passages secrets dans une obscurité humide et glacée, sans savoir quel danger les attendait au tournant. Parénefer, obligé de se courber en raison de sa haute taille, serait moins utile en cas de lutte dans cet espace exigu ; mais il s'était muni d'une massue et d'un glaive.

Ils arrivaient à l'endroit où le tunnel s'élargissait sous la maison de Douaf pour s'ajuster à l'escalier de la resserre quand ils entendirent les sanglots. Ceux-ci ressemblaient à une sorte de mélodie, comme s'ils duraient depuis si longtemps qu'ils étaient devenus réguliers, presque rythmiques. C'était un son étouffé bien que tout proche, et ils ne pouvaient voir la femme qui pleurait quelque part dans le tunnel.

Guidés par les sanglots, ils examinèrent la surface lisse du mur situé sur leur gauche. Les vieilles pierres formant les parois du tunnel qui supportait le poids de la maison étaient taillées à la perfection – chef-d'œuvre d'une génération d'artisans vivant, peut-être, deux ou trois cents crues plus tôt.

Les flammes des torches déclinaient et commençaient à vaciller. Huy scruta le mur, les yeux plissés. Malgré la lumière tremblotante, son regard exercé décela enfin ce qu'il cherchait : une ligne de démarcation plus sombre et plus profonde entre un groupe de pierres, s'étendant horizontalement sur trois pas puis verticalement sur deux pas de hauteur, pour revenir en arrière, décrivant un rectangle. Et ce rectangle de pierres apparemment distinctes n'était qu'un trompe-l'œil : un bloc unique avait été incisé afin de cacher qu'il faisait office de porte. Confiant sa torche à Parénefer, Huy passa doucement les doigts sur les contours du bloc, s'astreignant à la patience, espérant de toutes ses forces que les frères ne surgiraient pas.

L'avaient-ils emmurée pour la laisser mourir ou la maintenaient-ils en vie ? Dans le second cas, ils ne pourraient pas la garder là longtemps. C'est alors que ses doigts entrèrent en contact avec de minuscules hachures croisées, sur lesquelles ils trouvèrent prise. Sous leur pression délicate, le bloc roula sur lui-même dans un silence total, révélant des ténèbres plus épaisses d'où émanait une puanteur qui le saisit à la gorge et lui donna la nausée.

La lueur des torches révéla deux pâles silhouettes serrées l'une contre l'autre. Celle d'en bas était tournée vers le mur dans l'immobilité d'un *sahou*. L'autre était nue, sa peau blanche couverte de contusions, les mains sur son visage étouffant des sanglots.

« Nofretka... N'aie pas peur. »

Huy tendit doucement la main vers elle. Elle sursauta et se déroba à son contact en réprimant un cri. Il la prit par les épaules pour la tirer hors du caveau. Ce mouvement délogea le cadavre qui tomba en arrière, sur le dos. Des bandelettes sombres et humides montait une odeur putride. Huy souleva la jeune fille et l'aida à se mettre debout.

« Ouvre, Parénefer ! »

Heureux de pouvoir agir enfin, le serviteur banda ses muscles et repoussa la trappe de pierre qui les séparait de la réserve. Un flot d'air frais leur parvint. Parénefer passa la tête et les épaules par l'ouverture.

« Personne !

— Bien. Aide-moi. »

La niche secrète n'était guère éloignée de la trappe. Huy guida Nofretka en la soutenant. L'odeur de la mort était sur elle. Depuis combien de temps la gardaient-ils emprisonnée là-dedans ? Comment avait-elle réussi à respirer ? Elle buvait l'air à longs traits, s'accrochant à Huy et le repoussant tout à la fois. Avec l'aide de Parénefer, Huy la hissa dans la resserre et l'allongea sur le sol poussiéreux.

« Nofretka, c'est Huy ! Parénefer est avec moi. Tu es sauvée.

— Je ne vous le dirai pas. Héby était le seul à savoir et vous l'avez tué.

— Ouvre les yeux. Ôte les mains de ton visage. »

Il lui écarta doucement les poignets. Elle écarquilla des yeux meurtris qui regardaient sans voir. Il attendit, l'observant avec compassion tandis qu'elle l'admettait dans son cœur conscient.

« Huy ! souffla-t-elle, osant à peine croire à sa présence.

— Ce n'est pas un rêve. Mais le temps presse. Vite, je t'en conjure. »

Elle se redressa et s'assit. Parénefer décrocha la gourde attachée à sa ceinture et lui offrit de l'eau. Elle but avidement, puis toussa et s'étrangla, tremblant comme une feuille. Mais ses yeux montraient qu'elle avait recouvré ses esprits. Elle regarda les deux hommes tour à tour.

« Nous avons besoin des comptes, lui expliqua Huy. Alors nous pourrons nous venger. Tu m'avais bien dit que tu les avais pris ?

— Oui. Héby n'a jamais su où ils étaient. C'était notre stratégie. La maison est-elle vide ?

— Oui. »

La jeune fille tourna la tête vers l'entrée du tunnel.

« En bas, c'est ma mère... Ils m'ont dit que mon père l'a tuée. Je sais que c'est elle. Il faut l'aider. Son *ka* souffre.

— Oui, nous l'aiderons. Il y aura de nombreuses cérémonies funéraires. Mais d'abord, les comptes.

— Tu es bien sûr que les fils d'Ipour ne sont pas là ?

— L'accès de la maison est interdit et la porte gardée.

— Mais le tunnel...

— C'est pourquoi il faut se hâter. »

Elle le fixa de ses yeux qui paraissaient très sombres dans le demi-jour accentuant encore sa pâleur.

« Viens. »

Silencieuse tel un fantôme, elle le conduisit à travers la demeure, l'odeur qui l'imprégnait s'estompant au contact de l'air. Dans le cabinet de travail, elle ouvrit un placard tout proche de l'étagère où Méten avait cherché les comptes en vain. Il recelait un double fond. Elle fit coulisser le panneau et, de la cavité qu'il dissimulait, elle tira six rouleaux de papyrus, trois liés de jonc noir et trois de jonc rouge.

« Les noirs sont les comptes authentiques, les rouges sont les comptes falsifiés à présenter à l'État. »

Elle vit que Huy regardait la cachette et, comme elle était encore assez jeune pour se remettre rapidement, elle dit en souriant :

« Mon père adorait les secrets. »

Chérouiri se tenait dans l'ombre, près d'un pilier, dans la salle d'audience privée de la résidence. Kamosé lui avait enjoint de rester, au cas où un compte rendu écrit de la conversation serait à verser dans ses archives personnelles. Selon les rumeurs, Ay était à l'agonie, mais pour l'heure Kamosé n'en avait eu l'assurance que par Horemheb. Il devait encore se protéger et n'avait confiance qu'en Chérouiri.

« Je ne suis pas surpris que les frères n'aient pas les comptes, déclara le général. Quoi qu'il en soit, tu peux procéder à leur arrestation.

— Si ces documents apparaissent au grand jour, c'en est fini de moi, dit Kamosé.

— Tu connaissais les risques que tu courais.

— Je les ai acceptés pour servir ta cause.

— Dis plutôt dans l'espoir de t'enrichir et d'obtenir une promotion !

— Il n'y a pas de mal à cela.

— Si je dois te sacrifier, Kamosé, je n'hésiterai pas et tu ne pourras pas m'en empêcher.

— Ouserhet et Atirma sont tout aussi impliqués que moi dans ce complot, objecta le gouverneur d'une voix étranglée.

— Me menacerais-tu ? Non, je ne crois pas ! Ils se rangeront derrière moi pour sauver leur peau. C'est moi qui décide qui est sauf et qui entre dans la cage !

— Nous avons préservé ton nom. Douaf et Ipour ignoraient que tu étais l'instigateur de ce trafic. Je les ai contrôlés en permanence. Ils n'ont jamais soupçonné que nous étions engagés dans autre chose qu'une simple fraude.

— N'aie crainte, petit Kamosé ! dit Horemheb en éclatant de rire. Il ne nous faut que deux boucs émissaires ; Sénofer et Méten feront amplement l'affaire. Nous leur imputerons cette machination et ils seront punis. Ma réputation grandira grâce à ce jugement, ce qui n'est pas pour me nuire, que le roi meure ou

pas. Tu resteras ici. Ouserhet m'accompagnera dans la capitale du Sud. Atirma pourra retourner à sa petite épouse et à ses terres grasses et fertiles. L'argent ira intégralement dans les coffres de l'État.

— Intégralement ?

— Tu ne t'attends quand même pas à t'en sortir indemne et en plus à être payé ? »

Kamosé resta silencieux.

« Arrête-les, ordonna Horemheb.

— Sans les comptes, il n'y a pas de preuve.

— Il y en aura. Si Huy m'en a parlé, c'est qu'il a un plan.

— Il n'est pas infaillible.

— Arrête-les, te dis-je ! Je n'ai rien à perdre. Si Huy échoue, nous ferons la part du feu et nous les libérerons. Tu t'arrangeras pour qu'ils disparaissent après mon départ.

— Tant qu'on ignore où sont cachés les comptes...

— Cela, c'est votre problème à toi et aux autres, pas le mien. Mais ne t'inquiète pas, ajouta Horemheb avec un demi-sourire. Tu me trouveras clément, bien que juste.

— Qu'il en soit selon la volonté des dieux », dit sèchement Kamosé.

Le général le renvoya d'un signe de la main, sans même le regarder. En sortant, Kamosé chercha Chérouiri, qu'il s'attendait à trouver derrière la colonne. Mais l'intendant avait disparu.

Désormais, songeait Kamosé, le mieux était d'agir sans réfléchir. Sur son ordre, le chef des scribes rédigea un mandat d'arrêt et un détachement de Mézai se rendit chez les deux frères. Horemheb les fit garder en détention jusqu'au soir, puis les convoqua à la résidence. Alors, on leur donna lecture des chefs d'accusation et l'on exigea la restitution immédiate des sommes reçues d'Alasia en échange des esclaves.

Méten s'enferma dans le silence tandis que Sénofer tentait une défense :

« Nous sommes innocents ! Nous n'avons reçu aucune des sommes dont vous parlez et vous n'avez pas l'ombre d'une preuve contre nous.

— Fils de Seth impudent ! répliqua Horemheb avec un sourire cruel. Bien sûr que j'ai une preuve, et pas seulement de fraude envers l'État ! J'ai même un témoin ! »

Ce fut un moment grandiloquent que Huy détesta. Il ignorait, en apportant les documents au général, que celui-ci avait déjà imaginé cette mise en scène. Qu'aurait-il fait, si la preuve avait manqué ? Mais Horemheb n'était pas arrivé aux sommets de l'État sans prendre de risques calculés. Et voilà que le scribe était forcé d'entrer dans l'arène, en l'occurrence le tribunal improvisé dans la salle d'audience du gouverneur, aux côtés de Nofretka. Pendant ce temps, le secrétaire d'Horemheb s'avancait avec les comptes – les vrais et les faux –, qu'il déposait d'un geste large sur la grande table en face de son maître. L'atmosphère était sombre et mélancolique malgré les nombreuses lampes disposées dans la salle. Mais un triomphe éclatant se peignit sur les traits du général quand il vit la consternation des accusés.

« Vous êtes les excréments d'Ammit ! La Bête dévorera vos cœurs dans la Chambre des Deux Vérités, car les pièces que j'ai sous les yeux révèlent une machination aussi complexe que démoniaque. Vous ne cherchiez rien de moins que de détruire les fondements de cette cité, en forgeant de toutes pièces une fraude liée aux ventes d'esclaves sur la foi de comptes falsifiés. »

Là-dessus, Horemheb indiqua les rouleaux liés de jonc noir. Il désigna ensuite Kamosé, Ouserhet et Atirma, qui étaient assis sur l'estrade basse, derrière lui, le visage dans l'ombre :

« Et tout cela, pour compromettre ces dirigeants estimés ! Des hommes auxquels j'accorde toute ma confiance, qui ont soutenu loyalement le nord de la Terre Noire pour Pharaon, le Grand Ay, pendant que je défendais notre pays contre un ennemi abject ! Vous vous êtes insinués dans leurs bonnes grâces afin de briser leur réputation et d'usurper leur place ! Et non contents de ces viles manœuvres, vous avez conspiré pour assassiner deux des citoyens les plus honorés de cette cité, dont l'un était votre propre père, l'autre celui de cette jeune fille innocente. Ils avaient découvert vos sombres visées et menaçaient de tout révéler ! Mais vous ne vous êtes pas arrêtés en si bon chemin. Vous êtes également accusés – quoique, en la

matière, la justice de la Terre Noire ne puisse rien contre vous, faute de preuve – d'avoir supprimé Méritrê, l'épouse de Douaf, et mon agent le plus précieux, Héby, fils de Huy, que j'avais secrètement chargé de veiller sur mes affaires ici, en mon absence. »

Stupéfait, Huy écouta cette énumération d'actes criminels. Il avait recherché la justice par des voies détournées et elle lui revenait faussée. Quant à ce que le général avait dit d'Héby, il savait que c'était une inexactitude de plus au milieu du tissu de mensonges et d'approximations accumulés par Horemheb pour sauver ses fonctionnaires au détriment des frères.

Mais pourquoi tenait-il tant à épargner les notables ? Huy parcourut machinalement la salle des yeux et rencontra le regard de Chérouiri, qui se tenait en retrait sur la gauche des accusés.

Horemheb se redressa de toute sa taille et énonça son verdict dans un silence pesant :

« Qu'on emmène immédiatement Sénofer et Méten pour les exécuter. Ils seront conduits au port, où le peuple se rassemblera afin d'assister au châtiment. Là, ils seront étripés comme des poissons avant d'être brûlés. J'ai l'intention d'apporter à la Terre Noire une grande paix et une grande justice. Toute pitié en pareil cas serait déplacée. Assurément, elle serait vue d'un mauvais œil par les dieux eux-mêmes. »

Le regard de Huy ne quittait pas celui de Chérouiri.

C'était une fort étrange conversation, se disait le scribe. Il ne comprenait pas ce qui avait poussé Hémet à venir le trouver. Et, en dépit de tout ce qui s'était passé, elle continuait à tenter de le séduire.

« Je resterai ici avec Atirma. Après toutes ces épreuves, mon époux est récompensé. Comme Nofretka a décidé de s'installer dans la capitale du Sud, il lui achètera les biens de Douaf. Mon père gérera l'héritage d'Ipour pour le compte de l'État. Je n'ai donc plus aucune raison de m'en aller.

— En avais-tu ?

— Et toi, quand pars-tu ? demanda-t-elle comme si elle n'avait pas entendu.

— Demain. J'aurai beaucoup à faire dans la capitale. J'ai délaissé mon travail trop longtemps.

— On dit qu'Ay se meurt. »

En vérité, les rumeurs se multipliaient. Les vaisseaux d'Horemheb étaient gréés et prêts à naviguer. Le général partirait le surlendemain. Il avait contemplé l'exécution sans sourciller. Avant qu'on emmène les condamnés au port, il avait donné l'ordre de leur couper la langue. Huy, lui aussi, avait été forcé d'assister au supplice. Il espérait que c'était plus rapide que cela n'en avait l'air, que le choc protégeait le cœur contre la souffrance. Il avait observé le visage de Kamosé, d'Ouserhet et d'Atirma. Trois masques. Ouserhet s'en irait avec le général. On disait qu'il remplacerait le vice-roi de Napata, à l'extrême sud, si Ay ne survivait pas.

Après le jugement, Chérouiri lui avait parlé, non sans émotion. Il avait ainsi appris le véritable rôle d'Horemheb dans le trafic d'esclaves. Huy ne savait comment réagir. Il était las. Par les dieux, il était si las ! La justice avait été rendue tout en étant bafouée, et c'est lui qui en avait été l'instrument. Des coupables étaient demeurés impunis même si certains avaient subi leur châtiment. Non, tout était loin d'être en ordre. Comme cela aurait contrarié Ay ! Hélas, selon les derniers échos, le roi n'en était plus à se tourmenter pour ce qu'il laissait derrière lui. Peut-être son cœur était-il déjà monté sur la Barque de la Nuit.

Kamosé avait refusé à Chérouiri la permission de quitter la cité de la Mer. Pour quelque obscure raison, cette nouvelle avait attristé Huy plus que tout. Il avait même tenté d'intercéder auprès du gouverneur, mais celui-ci le considérait avec une extrême suspicion et avait à peine daigné le recevoir. Chérouiri acceptait sa situation avec plus de philosophie : le temps allait de pair avec le changement. Toutefois, il ne viendrait pas sur le quai au moment du départ. Il espérait que son ami comprendrait.

« Tu peux être fier de ton fils, poursuivait Hémet. Sa mémoire sera toujours vénérée dans la cité. Personne n'a jamais cru qu'il était un déserteur, et maintenant nous savons qu'il travaillait en fait pour Horemheb. C'est clair, à présent. Il avait toujours eu de l'admiration pour le général. »

Huy n'avait pas révélé la culpabilité d'Héby dans le meurtre d'Ipour. Il avait laissé Sénofer et Méten en endosser la responsabilité, en plus de tout le reste. Mais qu'aurait-il pu dire ? Qu'aurait-il changé en dénonçant son fils ? Bien au contraire, ces révélations auraient été embarrassantes pour tout le monde. En ce qui concernait Douaf, Huy ne serait jamais sûr qu'Héby ne l'avait pas assassiné. Plus aucun de ceux qui savaient n'était là pour l'éclairer. Cette question demeurerait éternellement pour lui un mystère.

Raconterait-il toute la vérité à Senséneb ? Bientôt, il la retrouverait. Il lui semblait presque qu'elle n'existant plus que dans ses pensées. Mais trop vite les réalités familières et les responsabilités quotidiennes se refermeraient sur lui.

Ce soir-là, Psaro supervisa le chargement de leurs bagages sur la *Déesse-de-Vérité*. Néfer-abou était extrêmement préoccupé. En compagnie de Huy, il prit une coupe de bon vin de Kharga dans la spacieuse cabine, qui fleurait la résine, le cèdre et le Fleuve.

« J'ai reçu les dernières nouvelles de la capitale, annonça-t-il. Nous aurons de la chance si nous arrivons avant que Pharaon s'éteigne.

— Je l'espère, car j'aimerais lui dire adieu.

— Grâce au souffle régulier de Chou, nous n'y serons peut-être pas trop tard. »

Il y avait eu d'autres adieux. Malgré son peu d'envie de revoir Aahmès, Huy n'avait pu se soustraire à cette obligation et pour tous deux, comme il l'avait craint, ce n'avait été qu'une formalité. Il savait que c'était pour la dernière fois, et que jamais il n'irait se recueillir sur la tombe de son fils.

Ce fut pour le scribe la plus longue des nuits, mais un jour nouveau se leva, clair et vivifiant sous le souffle vigoureux du vent du Nord. Debout sur le pont, le visage au soleil, Huy contemplait le ciel tandis que les marins hissaient la grand-voile.

Rien ne peut changer sans la mort de ce qui fut avant.

FIN